ANDRÉ CAROFF

Mme ATOMOS CRACHE des FLAMMES

ANGOISSE

Éditions "FLEUVE NOIR"

ANDRE CAROFF

Mme ATOMOS CRACHE des FLAMMES

ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

André Caroff

Mme ATOMOS CRACHE DES FLAMMES

ROMAN

COLLECTION ANGOISSE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS – XIIIe

© 1967 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Le Nevada comprend avant tout de hautes montagnes tant à ses frontières occidentales qu'orientales. La partie nord-ouest de cet État est un désert. Le climat y est sec avec très peu de pluies ; les précipitations annuelles sont de l'ordre de 150 mm. L'hiver est très froid dans la montagne mais très doux dans la région désertique. L'été est frais et sec dans la montagne, mais très chaud dans la région désertique.

Jamie Jenkins essuya ses lunettes que sa propre sueur embuait, s'épongea le front et le cou, décolla son dos littéralement soudé au dossier du fauteuil de la Ford, et alluma une cigarette mentholée. Jenkins venait de Great Falls, Montana, et n'était pas habitué à une pareille chaleur. On était au mois d'août. Le guide touristique que lisait Jenkins disait que l'été était très chaud dans la région désertique. En fait c'était un vrai chaudron de sorcières !

Jenkins leva les yeux, observa sa femme qui filmait le désert à quelques mètres de la voiture. Exactement le genre d'idées biscornues qu'avait Carole ! La route n° 50 s'étendait à perte de vue entre Reno et Austin et il n'y avait strictement rien à filmer que quelques cactées aux allures fantomatiques. Au point de vue couleurs, peut-être que cela donnerait quelque chose, mais Jenkins en doutait franchement.

— Alors, lança-t-il avec la douceur d'un homme qui crève de soif, c'est fini ce cinéma ?

Carole se retourna. Elle filmait ce sacré désert du diable au téléobjectif ! Jenkins en eut le souffle coupé !

— Viens voir, chéri, fit-elle aimablement, il y a un truc rigolo là-bas, dans le fond…

— Tu l'as filmé ?

— Oui.

— Bon. Alors, je regarderai ça à l'ombre, au frais, avec un verre de soda glacé à portée de la main. Allez, viens !

Carole s'approcha en se dandinant. Elle était très jolie et Jamie l'aimait toujours passionnément. Surtout quand elle se dandinait comme cela…

— Viens voir, Jam, je t'assure que c'est extraordinaire !

— Écoute, mon chou, j'ai chaud…

— Le désert brûle !

Il éclata de rire, se tapa sur les cuisses, parvint à dire :

— Depuis que nous sommes arrêtés, c'est précisément ce que je tente de te faire comprendre ! Le désert brûle et, moi, je fonds comme une motte de beurre ! Monte dans cette bagnole, mon chou, je t'offre un verre de ce que tu voudras dans le plus chic bistrot de Reno. Okay ?

Carole fronça son joli petit nez, plissa les lèvres d'un air boudeur et dit :

— Tu n'es pas curieux, Jam, c'est ce que je te reproche.

— Écoute, mon chou, je vends des aspirateurs toute l'année à des gens qui n'en ont pas besoin. Il faut que je sois perpétuellement curieux pour savoir qui dans leur entourage n'a pas encore d'aspirateur. En ce moment, je suis en vacances et je ne suis pas curieux ! Par contre, j'ai soif.

— Enfin, s'emporta Carole, je te dis que le désert brûle et tu restes insensible ! Comment un amalgame de pierres et de sable peut-il brûler ?

— Je ne sais pas et je m'en balance, martela-t-il furieusement, et si tu ne montes pas tout de suite je te laisse en plein sur cette route pourrie !

— Jamie !

Elle tourna brusquement les talons et s'en alla d'un pas vif vers Reno. Voilà, elle faisait encore un caprice ! Jenkins rugit, lança le moteur, la rattrapa et hurla :

— Complètement fissurée ! Elle voit du feu dans le désert et veut rentrer à pied à Reno ! Carole ! Remonte immédiatement dans la voiture !

— Non ! Tu peux partir, je rentrerai en stop !

Inquiet, il regarda devant, puis derrière, ne vit pas une seule voiture à l'horizon, et dit :

— Okay, à ce soir !

Il accéléra et la Ford bondit en soulevant un nuage de poussière. Jenkins roula un instant en fulminant tout seul.

— Je vais lui faire voir ! Ah ! Elle me prend pour une pomme !… Non, sans blague !…

D'ici qu'elle arrive à Reno, j'aurai le temps de prendre une cuite carabinée ! Ah ? Rira bien qui rira le dernier !

Il parcourut un mile à toute vitesse, leva insensiblement le pied, finit par s'arrêter complètement. Loin derrière, la silhouette de Carole avançait courageusement… Mais, encore plus loin, un filet de poussière annonçait qu'une voiture s'amenait à fond de train !

Jenkins effectua un foudroyant demi-tour. Il n'avait pas envie que n'importe quel type charge Carole dans son tacot !

Il arriva sur place bon premier, tourna de nouveau, ouvrit la portière droite et dit :

— Monte, mon chou, il fait trop chaud pour marcher sous le soleil…

Elle ne le regarda pas, ne lui répondit pas, continua d'avancer comme si de rien n'était. Dans son rétro, Jenkins voyait que la voiture ennemie se rapprochait rapidement.

— Si tu fais du stop, menaça-t-il, je divorce ! À Reno on fait ça en deux coups de cuiller à pot !

Elle lui jeta un regard dédaigneux, contourna la Ford, traversa la chaussée et se remit en marche dans la direction d'Austin…

Du coup, il sauta à terre, piqua un sprint et lui agrippa solidement le bras.

— Écoute Carole, dit-il d'une voix blanche, ne me pousse pas à bout !

Ils n'étaient mariés que depuis six mois, et la moindre dispute tournait encore à la tragédie.

— Tu ne m'aimes plus, souffla-t-elle, les dents soudées sur une immense détresse.

— Moi ! Ben m… alors !

Elle lui fit face, les yeux brillants de larmes.

— Ne sois pas grossier, Jam, dit-elle tristement.

À cet instant, la voiture passa en faisant hurler son avertisseur en guise de salut, et ils disparurent tous deux dans un nuage épais. Lorsque la poussière retomba, ils étaient dans les bras l'un de l'autre, et toussaient à fendre l'âme.

C'était vraiment très grotesque.

Jenkins cracha, brossa ses vêtements de la main, toussa encore longuement, et décida :

— Allez, viens, nous avons assez fait les gosses.

Elle se serra contre lui, l'embrassa.

— Merci, Jam, je savais que tu finirais par venir voir ce feu !

Ce n'était pas du tout ce qu'il avait voulu dire, mais il renonça à discuter plus longtemps. Après tout, il était l'aîné, et puisque quelqu'un devait céder…

— Bon, où est-il ce feu ? On ne voit même pas de fumée !

— Justement ! S'excita-t-elle, c'est cela qui est fantastique ! Le désert brûle en un seul point, comme s'il crachait un jet de pétrole enflammé ! Mais, il n'y a personne autour…

Dubitatif, il observa le désert écrasé de soleil, haussa les épaules.

— Je ne vois rien…

— Avec le téléobjectif, conseilla-t-elle ravie.

Il s'empara de la caméra horriblement alourdie par le télé f=1 000 mm (il s'était toujours demandé comment Carole pouvait trimbaler un machin pareil avec le sourire) et braqua l'ensemble vers le nord.

— Il n'y a rien, dit-il au bout de trois secondes.

— Tu es formidable ! Si tu ne trouves pas du premier coup, tu abandonnes ! C'est comme pour tes chaussettes !

Il la dévisagea froidement.

— On ne va pas recommencer, non ?

Quelquefois, lorsqu'il prenait ce ton, ça marchait. Cette fois, Carole marcha.

— Nous ne recommençons pas, mon chéri, mais j'aimerais que tu voies ce feu. Veux-tu suivre mon doigt ?

Il suivit son doigt, vit à l'œil nu un petit point rouge qui scintillait entre les dunes.

— C'est ça ton feu ?

— Maintenant, Jam, regarde dans le viseur, dit-elle gentiment.

Il braqua la caméra vers l'endroit repéré, vit effectivement une flamme qui montait du sol, droite et continue comme la flamme d'une bougie dans une pièce sans courant d'air.

— C'est bizarre, dit-il.

— Ah ! Tu vois !

— Inexplicable, ce truc…

— Je te l'avais dit ! Quand je pense que tu étais prêt à divorcer à cause de ton stupide entêtement !

— C'est bon, dit-il lointain, j'ai eu tort… Je me demande ce qui se passe là-bas ?

À présent, il était beaucoup plus intrigué que sa femme.

— On n'a jamais vu ça, Carole… si nous allions y faire un tour en voiture.

— Tu exagères, dit-elle tentée, la voiture refusera d'avancer sur ce terrain.

— Essayons. Si cela devient trop difficile nous poursuivrons à pied. Le feu se trouve à quelle distance ?

— Un mile, peut-être moins. Vrai, tu veux y aller ?

Il ne répondit pas immédiatement, grommela entre ses dents quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jam ?

— C'est drôle, j'ai l'impression que la flamme est un peu plus large que tout à l'heure, dit-il tendu. Dans ce désert ! C'est incroyable !

Le bruit d'un moteur leur parvint. Ils regardèrent dans la direction de Reno. Une voiture s'approchait rapidement. Elle ralentit, stoppa à leur hauteur. Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années, baissa sa vitre et dit :

— Je suis passé à l'instant, puis en vous voyant sur le bord de la route j'ai pensé que vous étiez peut-être en panne. Mais, je crois que tout va bien, hey ?

Jamie Jenkins ne pouvait être jaloux de ce « croulant ».

— Merci, fit-il aimablement, nous regardions juste ce désert qui brûle…

— Pardon ?

— Descendez et venez voir ça ! Je vous jure que ça vaut le coup d'œil !

L'homme ouvrit sa portière, descendit, regarda et ne vit naturellement rien. Il le dit. Jenkins lui passa la caméra en indiquant où il fallait regarder et l'autre sursauta.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il, foi de Schlinder, depuis dix ans que j'habite le pays, je n'ai jamais assisté à un pareil phénomène !

Il baissa la caméra, regarda à l'œil nu et constata :

— Pas un brin de fumée. C'est comme du pétrole en feu !

— Ah ! triompha Carole, je disais la même chose à mon mari il y a un instant !

— L'ennui, fit Schlinder, c'est qu'il n'y a pas de pétrole dans cette région… Je me demande si nous ne sommes pas victimes d'un mirage ?

— Un mirage ?

— Oui, les nuages reflètent des rayons lumineux, si bien que nous pouvons parfaitement voir ici un feu qui brûle probablement à plusieurs miles. Seulement, d'après ce que j'en sais, ce phénomène d'optique produit des images renversées. Or, le feu que nous distinguons est tout à fait à sa place.

Il se mordilla les lèvres et ajouta :

— Avant de prévenir la police il faudrait aller vérifier…

— Justement, fit Jenkins, nous venions d'en parler lorsque vous êtes arrivé.

— Okay, allons-y tous, proposa Schlinder. D'un coup de voiture c'est facile…

— On peut rouler là-dessus ? demanda Carol.

— Naturellement ! Il y a du sable en surface sur environ dix centimètres, mais en dessous ce n'est que de la caillasse. Voulez-vous que nous prenions ma voiture ?

— D'accord, accepta Jenkins.

Carole monta à l'arrière et son mari s'installa à côté de Schlinder qui démarra, coupa la route, et engagea son véhicule dans le désert. La voiture se comportait honorablement malgré quelques dérapages et atteignit assez vite une dune.

— À présent, dit Carole, la route est barrée.

— Je vais essayer de passer, décida Schlinder.

— Si j'étais vous, fit Jenkins, j'y regarderais à deux fois. Le sable est épais en cet endroit et votre voiture risque de s'ensabler. D'ailleurs nous pouvons continuer à pied. Voyez, le feu n'est plus qu'à un demi-mile.

Schlinder hésita, finit par descendre pour avoir une vue plus nette du paysage qui l'entourait. Les flammes étaient encore loin. Néanmoins, on les distinguait à l'œil nu et l'effet était saisissant. L'endroit où le feu sévissait avait l'aspect d'un plateau. Quelques cactées le bordaient, mais à distance. En fait, on avait le sentiment que ce bout de sable mêlé de pierraille avait été spécialement préparé par la nature pour qu'il s'y produisît un jour un événement extraordinaire.

— Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, dit Schlinder, mais j'ai l'impression que le feu s'est étendu.

— J'en ai fait la remarque à ma femme peu avant que vous n'arriviez, fit Jenkins.

Son ton était sérieux, presque grave. Inconsciemment il pressentait une menace, et ne l'aurait bien entendu avoué pour rien au monde. Pourtant, sa façon de s'exprimer influença les deux autres, au point qu'un long silence plana sur le petit groupe.

Ils restaient plantés sur la dune molle, regardant fixement ce feu implacable, et un malaise étrange les gagnait insensiblement. Carole se ressaisit la première. Elle était la plus jeune et réagissait plus rapidement, peut-être parce qu'elle ne cherchait pas à comprendre.

— Alors, nous prenons racine ? Je croyais que nous devions nous rapprocher…

Les hommes n'aiment pas qu'une femme prenne l'initiative des opérations quand l'affaire relève de leur compétence.

— Laissons la voiture où elle est, proposa Jenkins, ce sera plus prudent.

— Okay ! dit simplement Schlinder.

Ils se mirent en marche, trouvèrent un terrain plus solide et progressèrent rapidement. Tout en avançant, ils observaient les flammes qui jaillissaient du sol, avec une régularité telle qu'on aurait pu croire qu'elles étaient produites par un brûleur de réchaud à gaz. En outre, elles s'étendaient visiblement de minute en minute, sans hâte, à la façon d'une mécanique bien réglée.

— Je n'irai pas plus loin, fit soudain Schlinder.

— Pourquoi ? s'enquit Jenkins en cachant sa satisfaction.

— Les flammes décrivent un demi-cercle… Oh ! Regardez !

Une petite flamme venait de s'étaler, rampait vers eux en zigzaguant vivement entre les cailloux.

— Mon Dieu ! lâcha Carole, on dirait que le feu nous a sentis et qu'il essaye de nous chasser !

C'était grotesque, mais aucun des deux hommes ne commenta.

La flamme arrivait en se tordant, traçait une longue traînée haute d'environ soixante centimètres, décrivait un rapide mouvement d'encerclement.

— Partons ! jeta Schlinder, tout ceci n'est pas naturel !

Ils tournèrent brusquement les talons, se trouvèrent devant une autre traînée de flammes qui n'était pas là un instant auparavant.

— Seigneur ! cria Carole, nous sommes cernés par le feu !

Elle bondit de côté car une flamme venait de naître entre ses jambes, retomba sur une autre flamme, trébucha et s'abattit en hurlant dans le

brasier. Son mari tenta de la rejoindre, recula sous la morsure des flammes, se heurta à Schlinder dont les vêtements brûlaient et qui hurlait horriblement, puis il s'écroula à son tour et sombra dans une douleur fantastique.

CHAPITRE II

Anita Perez était danseuse nue dans une boîte de Reno. Elle commençait son travail à 20 heures, en sortait à 4 heures du matin. Pendant huit heures, six jours par semaine, elle respirait l'air vicié du cabaret, les odeurs de sueur, d'alcool, de tabac, et ne tenait le coup que parce qu'elle s'aérait les poumons en allant faire de la marche le long du lac Walker.

Ce jour-là, Anita effectua sa promenade habituelle avec moins d'entrain que de coutume. Elle était dans une mauvaise période, souffrait légèrement du ventre, puis la chaleur était vraiment intolérable. Elle revint vite à sa voiture, ôta son survêtement, enfila sa jupe et un corsage et s'installa derrière le volant.

Comme la pendulette du tableau de bord n'indiquait que 16 heures, elle décida de faire une petite virée. En ouvrant toutes les glaces et en roulant vite, elle pourrait se faire un peu d'air.

Elle dévala à toute allure la route 95, vira en bas sur la 50, appuya de nouveau sur l'accélérateur. Anita adorait la vitesse, mais savait être prudente lorsque les circonstances l'exigeaient. Elle leva donc le pied en apercevant une voiture curieusement garée sur la chaussée alors que la place ne manquait pas plus loin, la dépassa en s'écartant largement, fut surprise de voir qu'elle était vide et qu'il n'y avait personne aux environs immédiats.

Elle stoppa, revint en marche arrière, se gara devant la Ford des Jenkins, puis descendit. Elle n'était pas spécialement curieuse, réagissait normalement parce que la situation présentait un caractère anormal.

Ici, c'était le désert. Un désert est toujours inquiétant même si une route bien goudronnée le traverse. Anita avait déjà entendu parler de voyageurs

tombés en panne entre Reno et Austin. Ils n'étaient pas morts de soif, comme au bon vieux temps de la conquête de l'Ouest, mais s'étaient quand même traînés sur plusieurs miles avant d'être ramassés par une des patrouilles de la sécurité routière.

Ce qui était curieux, c'était que la voiture avait le capot tourné dans la direction de Reno. Or, Anita venait précisément de cette direction et n'avait vu aucun piéton. Si le propriétaire de la Ford avait eu un pépin mécanique, le bon sens l'aurait évidemment guidé vers la ville la plus proche, c'est-à-dire Reno.

Anita examina la voiture, y grimpa, lança le moteur et avança d'un mètre sans difficulté. Donc, il ne s'agissait pas d'une panne. Elle sauta à terre, mit sa main en visière et observa le désert. Aussi loin que sa vue portait, elle ne distinguait pas âme qui vive. Par contre, elle repéra très facilement la voiture de Schlinder immobile au pied de la dune.

Elle revint à la Ford, actionna cinq ou six fois l'avertisseur de route pour attirer l'attention, mais personne ne se montra ni ne lui répondit de l'autre voiture.

Si Anita n'avait pas eu mal au ventre, elle aurait certainement été voir si l'autre voiture était occupée. Dans le cas présent, elle remonta dans sa Chrysler, vira sèchement et se mit à foncer vers Reno. Son intention était de prévenir la police.

---oOo---

La voiture s'amena tranquillement sur le coup de 18 heures. Elle contenait deux cops que cette balade en dehors de la ville enchantait par une telle chaleur, et qui n'étaient pas le moins du monde pressés de rentrer.

— On devrait pas aller un peu plus vite ? fit Walk.

— Quoi, il n'y a pas le feu, non ? On dirait que t'es payé aux pièces ! Quand tu seras, comme moi, à trois ans de la retraite, il y a longtemps que t'auras compris ! Que tu ailles vite ou doucement, la somme qu'on te file à la fin du mois ne bouge pas d'un poil…

Curtiss était un vieux de la vieille et c'était pourquoi on lui avait collé le jeune Walk pour équipier.

— Dis donc, fit Walk, cette Anita Perez, hey !

— Quoi « hey » ?

— Elle est drôlement bien roulée !

— Quand tu auras mon âge, attaqua Curtiss, tu…

— Ça va, pépé, écrase ! J'ai pas ton âge, et même si j'avais ton âge, j'aurais encore envie de coucher avec les filles. Tu vas pas me faire croire que…

Curtiss l'interrompit d'un simple claquement de langue et dit avec énormément de dignité :

— Un peu de respect, tu veux ? D'abord, cette Anita Perez c'est pas du mouron pour ton serin.

— Oh ! Alors là…

Curtiss lui dédia un coup d'œil sévère.

— Tu es marié depuis combien de temps, Walk ?

— Deux ans, mais ça n'a rien à voir avec Anita Perez. Ma femme est trop grasse. Quand il fait chaud comme aujourd'hui, sa graisse fond dans le lit et sa peau devient collante. Je n'ai jamais supporté ce truc.

— Dis-lui de maigrir…

— Elle s'en fiche !

Il baissa la voix, comme s'il allait annoncer une chose honteuse et murmura :

— Elle ne pense qu'aux gâteaux. C'est fou ce qu'elle peut manger comme pâtisserie ! La nuit, elle se lève et ouvre le frigo, soi-disant pour boire un verre de lait, mais j'entends les clappements de sa bouche pendant qu'elle se tape une religieuse ou un baba au rhum ! Tu crois que c'est pas une maladie, Curtiss ?

— Peut-être, mais ce n'est pas une raison suffisante pour tromper ta femme comme tu le fais. Quand elle aura un bébé, il se pourrait qu'elle devienne mince comme un fil.

— Ou qu'elle grossisse encore plus !

— Possible, fit cruellement Curtiss. Tiens ! Voilà la Ford dont parlait Anita Perez.

— Ouais ! Et l'autre bagnole est encore là-bas…

Curtiss arrêta sa voiture de patrouille sur le bas-côté, descendit et dégagea ses jumelles de leur étui. Il les régla sur la voiture de Schlinder, grogna :

— Vide aussi… Curieux.

Par acquit de conscience, il balaya le paysage, vit soudain une flamme qui sourdait du sol. Sur le coup, il pensa que sa tension le reprenait, passa les jumelles à Walk.

— Regarde parla, dit-il calmement, et dis-moi ce que tu vois ?

Walk observa le désert, chercha une seconde ou deux, tomba enfin sur la flamme et se tendit.

— Mince ! Un type qui fait du feu par ce temps !

— Ah ! Tu vois le type ?

— Non, il doit être planqué dans un coin…

— Pas du tout, monsieur, personne n'est planqué nulle part. Il y a le feu dans le désert, voilà tout. Repasse-moi les jumelles.

Walk s'exécuta et Curtiss regarda de nouveau. Il resta silencieux un long moment, puis déclara finalement :

— Au moins deux personnes ont disparu, puisque nous sommes en présence de deux véhicules abandonnés…

Comment sais-tu qu'ils sont abandonnés ?

— La petite Perez est passée ici vers seize heures trente et il est maintenant dix-huit heures. N'essaye pas de me faire croire que des gens sains d'esprit se promènent dans le désert pendant une heure et demie sous ce soleil !

— Ils se sont peut-être égarés ?

Curtiss haussa les épaules, désigna la voiture de Schlinder.

— Ce tacot ne devrait pas être là-bas. Appelle le Central en vitesse ! Il y a du louche là-dessous.

Walk remonta dans la voiture, donna son indicatif, passa le micro à Curtiss.

— Ici Curtiss. Les deux voitures sont toujours en place et il n'y a personne en vue.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? rétorqua l'homme de garde d'un ton hargneux.

— Des ordres, fit prudemment Curtiss qui savait ouvrir son parapluie, je devais simplement vérifier que tout allait bien dans le secteur et revenir au rapport.

— Si tout va bien…

— Non, justement ! Nous venons d'apercevoir un feu…

— La belle affaire !

— La flamme semble jaillir du sol spontanément, continua patiemment Curtiss, et je désirerais avoir l'avis du chef avant d'entreprendre quoi que ce soit.

— Okay, ne quittez pas.

Le silence s'établit sur les ondes et Walk commenta :

— Ces bureaucrates sont tous des abrutis…

Curtiss ne lui répondit pas, se retourna, jumelles aux yeux, pour observer encore le feu. On allait lui demander des détails, une description, etc., etc.

— Ici le chef Burger, lâcha soudain le haut-parleur, qu'est-ce que c'est que cette histoire de feu, Curtiss ?

Curtiss recommença posément à débiter sa petite affaire.

Personnellement, il ne croyait pas que c'était grave. Mais il pensait que les chefs devaient aussi se remuer un peu, prendre des décisions, se faire du mauvais sang au lieu de se les rouler dans leur bureau climatisé. Chaque fois qu'il était devant un cas litigieux, Curtiss agissait de cette manière et le chef Burger savait à quoi s'en tenir.

Il le laissa terminer son exposé, puis dit calmement :

— Que l'un de vous deux recherche les propriétaires des voitures. Pendant ce temps, l'autre ira voir de plus près d'où provient le feu en question. Voilà, Curtiss, exécution !

Burger coupa sèchement.

Walk ricana.

— Je t'avais prévenu, ces bureaucrates sont tous des…

— Ferme-la ! aboya Curtiss mauvais, il va falloir qu'on se trimbale sous ce soleil d'enfer et ça ne me fait pas rigoler !

Il lorgna Walk d'un œil malin et dit :

— Tu préfères aller jusqu'au feu ou chercher les deux types ?

Walk donna tête baissée dans le panneau.

— J'aime mieux aller jusqu'au feu !

— Okay, accepta Curtiss, vas-y… Moi, je m'occupe des gars.

Walk s'éloigna en vitesse et Curtiss s'assit paisiblement dans l'ombre de la voiture, à un endroit où Walk ne pouvait le voir. Non, mais ! Le chef Burger s'imaginait peut-être qu'il allait parcourir le désert en long et en large pendant des heures à cause de deux cornichons inconscients ? Et cela à trois ans de la retraite !

Curtiss alluma une cigarette, se pencha pour regarder Walk qui progressait vaillamment dans le désert. Il avait presque atteint la voiture stoppée au bas de la dune, et il lui restait encore un bon bout de chemin à faire.

Curtiss estimait que ça ne lui faisait pas de mal. Il avait des forces en trop et, s'il rentrait crevé à la maison, sa femme pourrait dormir tranquille pour un coup !

Curtiss fuma la moitié de sa cigarette, jeta un nouveau regard vers Walk qui avait dépassé la dune. Il était loin de la route et Curtiss ne le voyait encore à l'œil nu que parce qu'il se détachait en sombre sur l'étendue jaunâtre du désert.

Curtiss sourit, s'adossa à la carrosserie de la voiture. Cela ne valait pas un bureau climatisé, mais c'était mieux que rien.

Un moment passa dans le silence le plus complet, puis un son curieux tira l'oreille de Curtiss. Cela ressemblait au hurlement lointain du coyote. En plein jour c'était une anomalie. Curtiss se leva, regarda alentour, puis dans la direction de son collègue. Walk n'était plus qu'un petit point noir bondissant au milieu des flammes qui l'encerclaient de toutes parts.

Curtiss comprit que c'était lui qui criait. Il saisit ses jumelles, les régla sur Walk, vit avec horreur qu'il flambait comme une torche. Le feu s'était étendu, et il semblait même s'être avancé à la rencontre de Walk.

— Imbécile ! cria inutilement Curtiss, qu'est-ce que t'as encore fait…

Là-bas, Walk cessa brusquement de danser et s'effondra d'un bloc dans le brasier où il disparut.

Curtiss jura, grimpa dans la voiture, passa frénétiquement les vitesses en essayant vainement de maîtriser le tremblement qui agitait ses mains. Le moteur cala car il avait lâché trop brusquement la pédale de débrayage. Ensuite, il eut un mal fou à le remettre en marche, y parvint enfin et fonça droit vers la dune.

Là, il fut obligé de stopper car le terrain devenait mouvant. Il descendit en voltige, oubliant de couper le contact et de refermer la portière, et se mit à courir en direction du feu qui paraissait se résorber.

Au bout d'une centaine de pas, Curtiss fut à bout de souffle et un point de côté lui vrilla le flanc. Il s'immobilisa, essuya la sueur qui lui brûlait les yeux, regarda devant lui.

Walk n'était plus visible et le feu se réduisait à présent à une mince flamme unique. Elle jaillissait du sol sans un bruit, droite et claire, avec une bizarre coloration bleuâtre.

Curtiss n'y connaissait pas grand-chose en feu. Néanmoins il savait que cette coloration indiquait que la flamme « chauffait » terriblement, c'est-à-dire à une température extrêmement élevée. Sans quoi, elle eût été rouge…

Curtiss s'épongea le front, ferma les yeux, les rouvrit. Ce qu'il venait de voir était positivement incroyable mais, malgré la distance, il était sûr de ne

pas avoir imaginé les hurlements de Walk, ni l'océan de flammes qui l'entourait.

Pourtant, si Walk avait brûlé, il devait bien rester quelque chose de son corps ! Un homme ne pouvait pas disparaître comme cela, sans laisser la plus petite trace…

Curtiss hésita sur la conduite à suivre, décida en fin de compte d'avancer encore. Il ne pouvait pas appeler le chef Burger et lui dire froidement ce qui s'était passé…

Il se remit en route, sans enthousiasme, le dos raide, avec la sensation pénible que quelqu'un l'épiait. Pourtant il n'y avait âme qui vive dans le secteur. Le désert s'étendait à l'infini, plat comme la main, et, à part la dune bordant la route, rien ne dépassait du sol.

Curtiss arriva à l'endroit où il pensait que Walk avait trouvé la mort. Mais comme le feu était encore à une cinquantaine de mètres et qu'aucun débris ne jonchait le sol, il crut s'être trompé et avança d'une dizaine de pas. De là, il voyait très bien le feu. Il examina le sol à ses pieds, estima que les pierres étaient plus petites qu'ailleurs, presque réduites à l'état de graviers, comme si un marteau gigantesque les avait écrasées, ou comme si une chaleur fantastique les avait fait éclater.

Inquiet, il releva les yeux, vit que le feu s'était brusquement étendu en demi-cercle. Une flamme naquit au centre du brasier, se tortilla, s'allongea, se mit à ramper vers Curtiss en zigzaguant.

La panique s'empara du vieux cop. Il ne chercha pas à comprendre, n'attendit pas pour voir la suite. Il tourna simplement les talons et s'enfuit en courant. Soudain, une flamme se dressa à sa droite, une autre à sa gauche, et elles amorcèrent un mouvement rapide d'encerclement. C'était comme une tenaille qui se referme…

Curtiss accéléra son allure malgré le point de côté et ses poumons en feu, bondit dans le passage libre avant qu'il ne soit trop tard et sprinta de plus belle vers la dune. Il savait parfaitement qu'il jouait sa vie, puisait dans son atroce panique des forces qu'il croyait à jamais disparues.

Toujours courant, il se retourna, s'aperçut avec horreur que les trois traînées de feu s'étaient réunies et fonçaient sur ses traces en grondant. Maintenant, c'était comme un torrent qui roulait sur les pierres à toute vitesse. Déjà, Curtiss en sentait l'effroyable chaleur. Il hurla, bondit dans un dernier élan, plongea dans la voiture et démarra comme un obus.

La voiture se rua à travers la caillasse tandis que les flammes venaient mourir sur la dune, atteignit la route et s'éloigna en trombe vers Reno.

Mais, derrière le volant, le vieux Curtiss hurlait toujours…

CHAPITRE III

On le retrouva à l'entrée de Reno, évanoui dans sa voiture stoppée sur un parking privé, et on le transporta à l'hôpital de la police. Là, les médecins le firent revenir à lui, mais il fallut un certain temps avant que Curtiss ne soit en mesure de parler. Il avait subi un violent choc émotionnel, claquait des dents, avait sans cesse devant les yeux la vision terrifiante de ces flammes qui le poursuivaient en grondant…

Lorsque le chef Burger pénétra dans sa chambre, la nuit était tombée. Burger tira une chaise, s'assit auprès du lit, offrit une cigarette à Curtiss et dit doucement :

— J'ai été faire un tour là-bas. Le feu brûle toujours et le secteur est interdit. Pouvez-vous me dire exactement ce qui s'est passé ?

— C'est incroyable… incroyable !

— Ne vous énervez pas. Racontez-moi cela simplement, en prenant tout votre temps et ne vous en faites pas pour le côté invraisemblable de la chose. Je vous connais suffisamment pour vous croire.

Curtiss en fut touché. Il ne connaissait pas Burger sous ce jour, s'était toujours imaginé qu'il était l'un de ces types sans cœur, uniquement préoccupés de leur avancement. En bref, la façon de faire de Burger fit plus pour le remettre dans son assiette que les tranquillisants des médecins.

Il recouvra presque totalement son calme, raconta l'extraordinaire aventure qu'il avait vécue, attendit la réaction de Burger avec un rien d'appréhension. Celui-ci se gratta le nez.

— Vous dites que les flammes vous couraient après ?

Curtiss opina. Il n'avait rien à ajouter de plus que ce qu'il venait de dire. Burger soupira, éteignit sa cigarette, se leva en tirant sur son veston.

— J'ai bien peur, dit-il, que ce truc soit encore un coup de M^me^ Atomos !

Curtiss sursauta. Pas une seconde il n'avait pensé à la sinistre Japonaise, et pourtant cela était bien dans sa manière !

— Je vais prévenir Washington, continua Burger, la chose n'est plus de notre ressort…

Il marcha vers la porte, l'ouvrit, et dit, avant de sortir :

— N'empêche que vous avez eu une sacrée veine !

Curtiss enfonça sa tête dans l'oreiller. Il était entièrement de son avis !

---oOo---

Brown regarda se poser le biréacteur du F.B.I., fit rouler sa Chevrolet jusqu'à la piste de dégagement et attendit que l'avion soit arrêté pour se porter à sa hauteur.

Il n'avait vu Smith Beffort qu'en photographie, mais le reconnut instantanément, peut-être parce qu'il se trouvait en compagnie de Yosho Akamatsu et du docteur Alan Soblen. Le trio tenait M^me^ Atomos en échec depuis des années et il n'était pas un Américain qui n'ait entendu parler de ses exploits.

Brown s'approcha, se présenta :

— Brown, directeur du F.B.I. local.

— Heureux de vous connaître, fit Beffort, voici le docteur Soblen et M. Akamatsu… Avez-vous une voiture ?

— Elle est ici. Je vous ai retenu des chambres ainsi que vous me l'aviez demandé…

— Merci, coupa Beffort, mais nous irons plus tard à notre hôtel. Pour l'instant, nous aimerions voir de quoi il retourne. Ce feu, qu'est-ce au juste ?

Brown écarta les bras.

— Il faut le voir pour le croire, dit-il, la flamme sort directement des cailloux, en plein désert, et nous ne savons pas ce qui l'alimente. Comme vous le savez sans doute, trois hommes et une femme ont déjà été carbonisés…

— Avez-vous retrouvé leurs corps ?

— Non, mais une rapide enquête nous a appris leurs noms. Il s'agissait d'un jeune couple, Carole et Jamie Jenkins, en vacances à Reno, et d'un négociant nommé Schlinder, habitant Reno depuis longtemps. Le troisième était un policier. L'un de ses collègues a assisté au drame et n'a échappé à la mort que grâce à la vitesse de ses jambes !

— Vous nous raconterez cela en route, dit Beffort, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. Dans l'immédiat, conduisez-nous sur les lieux.

La dernière attaque de M^me^ Atomos remontait à peine à un mois, avait eu pour cadre la ville de Baltimore(1) et personne n'avait prévu que la terrible femme frapperait de nouveau dans un si court laps de temps. Il est vrai que la libération de Mie Azusa-Beffort et de son fils Bob avait dû la plonger dans une effroyable colère…

— Quelqu'un a-t-il tenté d'éteindre ce feu ? demanda le docteur Soblen en s'installant dans la voiture de Brown.

— Non, répondit ce dernier, après ce qui s'est produit, le chef Burger et moi-même avons préféré attendre votre arrivée.

Il démarra, quitta l'aéroport et prit la route de Wadsworth. La pendulette du tableau de bord marquait minuit. La nuit était claire, presque lumineuse, et le plus grand calme régnait sur la région. L'affaire avait été tenue secrète, au point que Brown et Burger avaient même réussi à ce que la nouvelle ne parvienne pas aux oreilles des journalistes.

Pour l'instant, tout se déroulait donc en vase clos. Un avantage appréciable pour un début d'enquête, si l'on se souvenait des vastes mouvements de foule qui entravaient régulièrement le travail de Beffort quand M^me^ Atomos attaquait les U.S.A.

— Pourquoi le Nevada ? fit lugubrement Brown.

— Parce qu'il est l'un des États que M^me^ Atomos revendiquait, répondit le docteur Soblen. Elle avait accordé six mois à notre gouvernement pour lui céder la Californie, le Nevada, l'Arizona, et pour évacuer sans condition le Sud-Vietnam. Ce délai s'est écoulé sans qu'aucune de ces prétentions ne se soit réalisée et notre ennemie reprend son offensive.

— Et ce n'est qu'un début, surenchérit Akamatsu. Ce petit feu pourrait bien, sous peu, enflammer tout l'État !

Brown se tassa, écrasé d'avance par le poids des responsabilités qui ne manqueraient pas de s'abattre sur lui. Beffort comprenait son appréhension. Lorsque M^me^ Atomos reprenait ses criminelles activités, cela se soldait généralement par des milliers de morts !

— Dites-nous comment tout a commencé ? demanda-t-il.

Brown expliqua en détail ce que Curtiss avait dit au chef Burger, ajouta qu'un cordon de police cernait le feu à distance sans toutefois interdire la route n^o^ 50 qui resterait ouverte à la circulation tant que cela serait possible.

Tandis qu'il parlait, sa voiture traversait Sait Wells et débouchait dans la zone désertique. Il pointa l'index vers le nord-est et dit :

— Regardez ! Le feu est visible d'ici…

Il tendit le cou et ajouta :

— Sa flamme est beaucoup plus haute qu'en début de soirée.

C'était vrai. La flamme grimpait maintenant à près de cinq mètres, devait être visible de fort loin.

Beffort, Akamatsu et Soblen se contentèrent de regarder. Ils n'avaient pas besoin de se consulter pour se persuader que ce feu ne pouvait être produit que par M^me^ Atomos…

Brown, que le silence des trois hommes déconcertait un peu, arrêta sa voiture en bordure de la route et se retourna sur Beffort.

— Notre dispositif est discret comme vous pouvez le voir. Sur la route, il n'y a qu'une équipe de motards chargés de faire circuler les curieux, mais les voitures-radio sont placées plus loin.

Beffort opina, ouvrit sa portière et descendit. Akamatsu et Soblen l'imitèrent. Brown demeura seul dans la voiture.

— Le feu est assez loin d'ici, dit-il, et à pied…

— Ne vous occupez pas de nous, trancha Beffort, nous vous retrouverons ici dans une heure. Entre-temps, vous allez contacter le général Salem et lui demander de se tenir prêt à intervenir avec ses B 52. Je lui donnerai moi-même le signal. Où est le chef Burger ?

— Il a installé son P.C. au bas de cette dune…

— Okay ! Brown, à tout à l'heure.

Beffort et ses compagnons s'enfoncèrent dans la pénombre et Brown fit demi-tour. En roulant vers Reno, il pensait que Beffort était encore plus rapide que sa réputation ne le disait. Une heure après son arrivée, il mettait sans hésiter l'U.S. Air Force dans le coup !

Beffort, Akamatsu et Soblen atteignirent très vite le P.C. de Burger, se firent reconnaître. Burger descendit d'une camionnette couverte d'antennes, s'avança, l'air surpris.

— Excusez-moi, dit-il, mais je ne vous attendais pas avant demain ! Washington m'avait laissé entendre que vous n'étiez pas aux États-Unis et…

Beffort se raidit.

— Un instant, intercala-t-il, comment êtes-vous entré directement en liaison avec Washington ?

— Par fil, dit Burger que la question étonnait.

— Vous n'avez pas d'abord prévenu Brown ?

— Non… à vrai dire, je n'y ai pas songé. Je sortais de l'hôpital où j'avais bavardé avec l'un de mes hommes…

— Curtiss ?

— Oui. Il avait subi un choc…

— Nous sommes au courant, coupa de nouveau Beffort. Je désire savoir le nom de la personne qui vous a dit que je n'étais pas aux États-Unis ?

— Je l'ignore. Les récentes consignes du gouvernement enjoignaient à quiconque découvrirait un indice susceptible…

— Okay, okay ! Vous l'avez fait, c'est bien ! Après quoi, vous avez prévenu le F.B.I., en la personne de Brown, et ce dernier s'est mis en rapport avec James Evans qui lui a appris que j'arrivais. Tout ceci est logique, sauf cette fausse information que votre correspondant vous a donnée ! Qui était à l'autre bout du fil ?

— Une femme. Elle était très compétente…

— Pas autant que vous le croyez, aboya Beffort, car je n'ai été alerté qu'après l'appel de Brown !

La mâchoire de Burger tomba.

— Je ne comprends pas.

— Moi, si ! Quelqu'un nous a fait perdre un peu plus d'une heure en omettant volontairement de transmettre votre avertissement !

— Non ! s'exclama Soblen, ne dites pas que M^me^ Atomos a réussi un noyautage au siège du F.B.I !

Beffort eut un rictus.

— Trouvez une meilleure explication, doc, et j'applaudirai avec joie ! Mais, selon toute vraisemblance, nous allons découvrir que quelqu'un touchant de près notre patron travaille depuis des mois pour M^me^ Atomos !

Il pivota vers Burger.

— Votre camionnette est-elle équipée pour communiquer avec Washington ?

— Naturellement ! s'empressa Burger, vous désirez un contact ?

— Demandez en priorité le bureau de James Edward Evans pour Smith Beffort…

Burger fonça sur la camionnette, donna des ordres à l'opérateur, attendit. À l'écart, Soblen observait la flamme qui brûlait dans la nuit avec une

incroyable régularité. Sa hauteur ne variait pas d'un pouce, pas plus que son diamètre, et sa couleur était d'un bleu métallisé immuable.

— Extraordinaire, n'est-ce pas ? murmura Akamatsu, comme dans les bonnes vieilles légendes de mon pays, M^me^ Atomos se met à cracher des flammes tel un dragon !

— C'est d'autant plus troublant, fit Soblen, que le feu était jusqu'à présent notre principal moyen de lutte contre les serviteurs de l'Organisation Atomos ! Je me demande si cela ne prélude pas à un changement des méthodes préférées de M^me^ Atomos ?

— Ne parlez pas de malheur, doc ! gronda Beffort que l'anxiété rendait plus agressif ; si elle modifie sa façon de faire, nous n'allons plus savoir comment parer ses attaques…

Soblen le dévisagea attentivement.

— Qu'avez-vous Smith ? Vous ne tenez plus en place depuis que nous avons quitté Washington !

— J'ai peur, avoua Beffort sans aucune honte. M^me^ Atomos joue avec nous depuis des années, mais elle peut très aisément nous écraser d'un coup de patte. Imaginez ce qui arriverait si ce feu se propageait dans le Nevada, puis dans les autres États de l'ouest, avant de gagner le centre…

— Doucement, fit Akamatsu, ne laissez pas votre imagination vous emporter, Smith ! Actuellement il ne s'agit que d'une flamme unique et personne n'a encore essayé de l'éteindre.

Burger interrompit les trois hommes en appelant Beffort et celui-ci se rendit dans la camionnette, coiffa les écouteurs.

— Beffort, vous m'entendez, monsieur Evans ?

— Très bien, répondit J.E.E, quoi de neuf, Smith ?

— Une flamme dans le désert, répondit laconiquement Beffort, mais ce n'est pas à ce sujet que je vous dérange. Pouvez-vous très vite vérifier si personne n'a pris la fuite dans votre service ?

— La fuite ?

— Une personne du standard a volontairement étouffé un coup de fil de Reno. C'est une femme. Elle était à son poste entre vingt heures et vingt et une heures.

— Dans ce cas, assura J.E.E, elle doit y être encore.

— Combien de filles au standard ?

— Trois, mais une seule demeure en place pendant l'heure du repas…

— Je gage, ricana Beffort, que ces demoiselles dînent précisément entre vingt et vingt et une heures ! Voyez si elle est encore là, après tout, il peut s'agir d'un oubli de sa part…

— Et dans le cas contraire ?

— Si vous ne la retrouvez pas, monsieur Evans, cela signifiera qu'elle appartient à l'Organisation Atomos depuis X temps et que M^me^ Atomos savait de source sûre de quelle manière nous allions l'attaquer ! Ainsi, pour enlever ma femme et mon fils, avouez qu'il fallait être renseigné de première main !

— Ne quittez pas, dit J.E.E d'une voix légèrement enrouée, je vous donne réponse dans trente secondes, pas une de plus !

Beffort alluma une cigarette, en tira deux bouffées, puis la voix de J.E.E vibra dans ses écouteurs :

— Elle n'est plus là, Smith !

— Non… qui est-ce ?

— Suzan Doolittle, la petite fille du général. Elle a prétexté un malaise pour rentrer chez elle.

— À quelle heure ?

— Vingt heures trente…

— Juste après l'appel téléphonique de Burger ! Pas de doute, elle fait partie de l'Organisation ! Il faut immédiatement la faire rechercher. Lancez Eddy Witturst à ses trousses, il sait comment agir avec les malheureux équipés de cerveaux-moteurs par les chirurgiens de M^me^ Atomos ! Depuis longtemps chez vous, cette fille ?

— Trois ans, souffla Evans qui était effondré. Dieu seul sait ce qu'elle a pu nous causer comme mal si vous dites vrai !

— Ne vous plaignez pas, jeta Beffort, si M^me^ Atomos lui en avait donné l'ordre, elle vous aurait froidement assassiné ! Ce qui n'est pas exclu maintenant qu'elle est grillée ! À votre place, je rentrerai chez moi en voiture blindée, monsieur Evans…

J.E.E. en resta muet, et Beffort ajouta :

— Vous pouvez me joindre par l'intermédiaire de notre central de Reno. N'oubliez pas, cette Suzan Doolittle a une énorme importance dans cette affaire. Il faut que Witturst retrouve sa piste coûte que coûte. Bonsoir…

Et il coupa. À présent, il devait s'occuper du feu.

CHAPITRE IV

La flamme avait encore grandi, était comme une colonne rutilante que quelque architecte malade eût érigée dans ce coin désertique pour en faire une moderne ruine.

Seulement, cet architecte en question avait nom M^me^ Atomos, et la colonne de feu n'était pas une ruine, mais une espèce de chose vivante, née spontanément du sol par la magie d'une chimie futuriste, afin de provoquer des désastres inouïs dont nul ne pouvait soupçonner l'étendue.

Smith Beffort marcha vers Soblen, et demanda :

— Combien mesure cette flamme maintenant, doc ?

— Une dizaine de mètres contre cinq à notre arrivée, dit Soblen, d'une voix mal assurée. Elle a aussi doublé de diamètre dans le même laps de temps, mais sa croissance semble s'accélérer au fil des minutes. Si on ne l'arrête pas, nul ne peut dire comment tout cela finira !

— Une bougie difficile à souffler ! commenta Akamatsu.

— Les bombardiers du général Salem ont un souffle puissant, Yosho, rétorqua Beffort. Nous allons évacuer et donner le feu vert à l'aviation. Burger ?

— Okay ! J'ai entendu et je fais évacuer.

— Bloquez également la route et arrangez-vous pour que personne ne stationne dans un rayon de deux miles. Nous allons mettre le paquet d'entrée. Il risque d'y avoir des éclats !

Burger opina, donna ses ordres et les voitures de police dispersées autour du feu prirent leurs distances. Simultanément, les motards fermaient la route n^o^ 50 de Salt Wells à Frenchman tandis que la police prévenait les habitants qu'un « bombardement d'exercice » allait avoir lieu… À

proximité des bases d'essais de Carson Sink, de Fallon, et de celle plus lointaine du Bombing and Gunnery Range de Las Vegas, ce n'était pas une surprise, même à deux heures du matin, et l'on se contenta d'ouvrir les fenêtres pour éviter les bris de vitres.

Du nouveau P.C. de Burger, installé à l'est de Stillwater, la flamme était parfaitement visible. Beffort attendait le retour de Brown, utilisa l'appareil de la camionnette pour contacter le général Salem basé à Elko avec ses formations de B 52 depuis l'appel de Brown à Washington.

— *Dragon Vert à Oiseau Bleu ?*

— *Oiseau Bleu écoute*, renvoya instantanément la voix un peu grinçante de Salem.

L'utilisation d'un code avait été décidée après l'affaire de Baltimore afin de dépister l'écoute radio de M^me^ Atomos.

— Vous pouvez envoyer les colis, fit Beffort.

— Position inchangée ?

— Pas de difficulté, affirma Beffort, vos garçons livreront à vue…

— Bien reçu. Go !

Salem coupa, Beffort sauta de la camionnette, consulta sa montre et dit à Akamatsu :

— Un petit quart d'heure de patience et nous saurons si ce feu n'est qu'une alerte ou le début d'une attaque générale.

À l'approche de l'action, il retrouvait tout son calme, rejoignait en cela son collègue Japonais alors que Soblen commençait, au contraire, à devenir fébrile. Burger et Brown, eux, sentaient qu'ils ne faisaient que de la figuration. Jamais ils ne s'étaient heurtés à l'Organisation Atomos et avaient la sensation débilitante de ne pouvoir être utiles en aucun cas.

Autour du périmètre interdit, rien ne bougeait. Les cops ne savaient pas exactement de quoi il retournait, croyaient que la mort de Walk était due à une erreur de sa part, et n'avaient pas le moins du monde le sentiment de vivre un instant dramatique.

Soudain, dans le silence, un grondement retentit et les silhouettes de trois B 52 s'imprimèrent dans le ciel clair.

— Quoi ? s'effara Soblen, c'est tout !

— Ne vous leurrez pas, doc, fit Beffort, ces avions portent assez de bombes pour raser Reno.

Les B 52 volaient relativement bas. Ils effectuèrent un passage, virèrent largement, revinrent très vite et larguèrent une nuée de petits cigares noirs

apparemment inoffensifs.

Trois secondes s'écoulèrent, puis les déflagrations secouèrent le sol. Le désert entra en éruption, des langues de feu zébrèrent la nuit et une pluie de pierres crépita tout autour de la flamme qui vacilla avant de se séparer en deux, puis en quatre, puis en huit…

— Nom d'un chien ! s'exclama Soblen, chaque colonne de feu a les proportions de la première !

Beffort jura, fonça vers la camionnette, bondit sur l'émetteur.

— Dragon Vert à Oiseau Bleu ! hurla-t-il.

Une nouvelle série d'explosions secoua le désert. Les B 52 venaient de vider leurs soutes. Par la fenêtre grillagée, Beffort vit qu'il y avait à présent seize flammes immenses dans le périmètre interdit…

— Oiseau Bleu écoute ! lâcha Salem.

— Stoppez votre action, Oiseau Bleu ! Le remède est pire que le mal ! Je vous appellerai plus tard. Terminé !

Beffort coupa sèchement, quitta la camionnette en coup de vent, se retrouva brusquement à l'air libre mais sous le souffle brûlant que répandaient les seize colonnes de feu. Partout, les policiers reculaient devant la chaleur, et la route n° 50 était directement menacée. C'était une vision d'enfer. Les flammes jaillissaient vers le ciel avec une puissance incroyable, un ronflement assourdissant de volcan en effervescence, et la zone de feu s'étendait à présent sur un demi-mile.

— Comment en venir à bout ? cria Akamatsu.

— Je ne sais pas ! hurla Beffort pour couvrir le grondement fantastique qui emplissait la nuit, cette fois je crois que rien ne pourra…

Il se tut subitement, demeura stupide ainsi que tous ceux qui observaient le phénomène. Sans préavis, les seize colonnes de feu venaient de disparaître. Il n'y avait plus rien. Bien que la nuit étoilée, et aussi loin que portait le regard, aucune flamme n'était visible…

Sans la mort des Jenkins, de Schlinder et de Walk, on aurait pu croire que tout ceci n'avait été qu'un cauchemar.

---oOo---

À la même seconde, en Californie, et plus précisément à Sacramento, un veilleur de nuit effectuait sa quatrième ronde à l'intérieur du magasin « Folly's ». Une construction carrée de cinq étages, bourrée de marchandises diverses de la cave au grenier.

Chez « Folly's » on vendait de tout, on remboursait tout, on achetait tout ce qui pouvait se revendre avec un bénéfice. Le magasin n'existait que depuis six mois, mais faisait des affaires extrêmement prospères. Adams (c'était le nom du veilleur de nuit) ne gagnait pas un dollar de plus pour autant, mais était heureux et presque fier d'être employé par une firme aussi dynamique.

Adams était un ancien pompier. C'est pour cela que la direction du « Folly's » avait accepté sa candidature. Comme chacun le sait, un incendie est la pire catastrophe qui puisse se produire dans un grand magasin…

D'ailleurs, à ce sujet, il convient de noter que les moyens de lutte contre l'incendie étaient énormes chez « Folly's ». Ainsi, le plafond de chaque étage portait une infinité de pommes d'arrosoir, très bien camouflées en motifs décoratifs, et qui pouvaient noyer le magasin sous des tonnes d'eau en cas d'urgence.

Bien entendu, Adams n'était pas le seul veilleur de nuit à se balader dans le magasin. Lui s'occupait du sous-sol et il estimait que c'était largement suffisant, car le magasin comportait un premier sous-sol et un second sous-sol. Dans l'un se trouvaient des rayons où l'on débitait des articles ménagers, de jardin, et du matériel de bricoleur. Dans l'autre, on avait installé les stocks rapprovisionnés chaque jour par des réassortiments en provenance des entrepôts de banlieue.

Bref, lorsque Adams avait terminé sa ronde des deux paliers, il était bon pour reprendre aussitôt une autre ronde.

Ce n'était pas un travail de tout repos.

Adams pointa au mouchard du second sous-sol, remonta par l'escalier nord et traversa tout le premier sous-sol qu'il devait attaquer par son côté sud. Une petite organisation imposée par le chef du service de sécurité en fonction dont on ne savait quel critère, mais à laquelle Adams se soumettait volontiers. Il avait suivi des ordres toute sa vie. Ce n'était pas maintenant qu'il se mettrait brusquement à faire preuve d'initiative…

Il pointa au mouchard sud, alla aux toilettes et grilla la moitié d'une cigarette en surveillant l'escalier d'où surgissait parfois le chef de service (un ancien capitaine des pompiers) pour voir si tout allait bien. Adams ne tenait pas à se faire « piquer » en train de fumer. C'était arrivé à l'un de ses copains deux mois auparavant. Maintenant il était au chômage.

Adams éteignit soigneusement sa cigarette, aéra les lieux et planqua le mégot dans le paquet dissimulé sur une chasse d'eau avec des allumettes,

puis revint dans le magasin, reprit sa lampe électrique et avança dans l'allée centrale entre les fauteuils de rotin et les clôtures métalliques.

C'est à ce moment qu'il sentit l'odeur.

Une odeur de brûlé légèrement parfumée. Immédiatement, il pensa qu'il avait mal éteint son mégot et que le paquet de cigarettes se consumait doucement sur la chasse d'eau ! Si le chef descendait, il était bon pour passer à la caisse !

Il se précipita dans les toilettes, constata avec soulagement que rien ne brûlait, se mit à rire tout seul avant de se demander d'où cette odeur de brûlé provenait ? Son rire se bloqua dans sa gorge, et il se rua dans le magasin avec beaucoup plus d'inquiétude que la seconde précédente.

Près de la cage de l'ascenseur, l'odeur devint plus perceptible. Adams dévala l'escalier, arriva au second sous-sol et vit avec terreur que presque tout le palier flambait ! Compte tenu du fait qu'il s'y trouvait encore dix minutes plus tôt, il semblait impossible que l'incendie se fût propagé avec une telle rapidité, et pourtant c'était le cas ! Adams paniqua, fila en avant, recula devant les flammes, revint sur ses pas en hurlant : « Au feu ! »

Au coin de l'escalier, un bras jaillit de l'ombre et frappa Adams à la gorge avec une effroyable puissance. Foudroyé, le gardien s'écroula. Alors, un homme vêtu d'une combinaison noire et chaussé de courtes bottes traîna Adams à proximité du foyer, fit une pause et jeta le corps inanimé dans les flammes.

Après quoi, désormais certain que personne ne donnerait l'alerte dans l'immédiat, le serviteur de M^me^ Atomos se replia en direction de la chaufferie et disparut par une porte s'ouvrant sur les égouts…

Pendant ce temps, l'incendie gagnait du terrain avec une rapidité surprenante, presque sans dégagement de fumée, mais en produisant une véritable chaleur d'enfer.

En haut, au rez-de-chaussée, un autre gardien sentit l'odeur de brûlé. Comme cette odeur était légèrement parfumée, il hésita un petit moment, continua finalement sa ronde. L'odeur venait du sous-sol. Or, le sous-sol était l'affaire d'Adams. À chacun sa part de travail, n'est-ce pas ?

Le gardien passa devant la cage de l'ascenseur, saisit un reflet mouvant, se pencha, vit que la cage était en feu. Il bondit, déclencha le signal d'alarme et une sirène se mit à striduler lugubrement dans le magasin et dans les rues adjacentes, au poste de police et à la caserne des pompiers.

À partir de cet instant, une quantité de gens surent que le magasin « Folly's » flambait comme une torche et que le destin d'un quartier, et peut-être même de la ville tout entière, ne tenait plus qu'à la rapidité des secours.

« Folly's » était environné d'immeubles, d'habitations ouvrières assez vétustes, de rues étroites que le feu pouvait parfaitement franchir. La situation était grave.

Lorsque les pompiers arrivèrent, elle l'était encore plus, car le magasin brûlait comme de l'amadou malgré sa structure métallique, ses plafonds agencés pour répandre des tonnes d'eau, et son impeccable service de sécurité…

Toujours en Californie, mais plus au sud, vers Salinas, une jeune femme regagnait sa maison au volant de sa voiture. Elle était vétérinaire et venait de chez des fermiers où elle avait aidé une vache à mettre bas.

Elle se nommait Marie Olong et adorait ce pays florissant, ne se lassait pas d'admirer les immenses forêts, les champs de blé, de seigle, de maïs ; et continuait de l'aimer même lorsqu'il était à sec comme c'était le cas pendant ce mois torride.

Marie Olong habitait Dos Palos, pas très loin du canal San Joaquin and Kings, avait un mari médecin et trois enfants qui lui donnaient entière satisfaction. C'était certainement pour cela qu'elle chantonnait gaiement, malgré l'heure tardive, en suivant les méandres de la petite route secondaire qui la ramenait vers Dos Palos.

À droite, il y avait la forêt. À gauche, des pâturages où des centaines de têtes de bétail passaient la nuit à la belle étoile. Ainsi, même en pleine nature, Marie Olong n'était jamais complètement seule et s'estimait parfaitement heureuse de rouler sur une route déserte à deux heures du matin.

Soudain, juste après un tournant en épingle à cheveux, la jeune femme se trouva face à un feu de forêt, comprit que c'était grave en voyant la route barrée par des troncs enflammés et la multitude de débris incandescents qui fendaient la nuit en sifflant comme des balles.

Cela était stupéfiant. Généralement un feu de forêt se voit de loin, dès sa naissance, surtout la nuit, et celui-ci semblait avoir pris et progressé spontanément, à une allure folle, sans que Marie Olong ne voie aucune lueur dans le ciel avant de franchir ce virage…

La jeune femme réalisa qu'elle ne passerait pas et qu'il lui fallait immédiatement donner l'alerte. Elle fit demi-tour, lança sa voiture vers Mandera que coupait la Fédérale 99. Là, elle trouverait du secours si aucun poste de guet ne décelait l'incendie d'ici-là.

Elle atteignit l'autre tournant, freina à mort devant un rideau de flammes. La forêt avait pris feu là aussi avec une rapidité foudroyante et les arbres se tordaient, craquaient sèchement sous la morsure des flammes, s'abattaient enfin en soulevant d'énormes gerbes de flammèches qui s'en allaient porter l'incendie plus loin.

Très vite, toute la végétation bordant la route fut la proie des flammes et Marie Olong dut abandonner sa voiture. Elle se réfugia dans la prairie, où les herbes sèches craquaient sous ses pas, se mit à courir avec le bétail lorsque le feu se répandit comme une traînée de poudre dans les pâturages.

Il n'y avait pas de vent, mais le feu courait à toute vitesse, rattrapa les bêtes, les environna de ses langues brûlantes. Dans le même temps, l'air devenait irrespirable. Un souffle horrible se dégageait du brasier tandis que les bêtes beuglaient atrocement en disparaissant dans les flammes.

Marie Olong pensa que ce n'était pas possible. Elle ne pouvait pas mourir comme cela, aussi bêtement. Elle était jeune. Son mari et ses enfants l'attendaient à la maison. Il fallait qu'elle aille chez elle. Il le fallait…

Elle se rua sauvagement dans une trouée, sentit que ses cheveux et sa robe brûlaient, continua en hurlant, fut submergée par un rideau de flammes et s'écroula…

Alentour, la forêt, les fermes et les récoltes, bêtes et hommes se transformaient en cendres de par la seule volonté de M^{me} Atomos !

CHAPITRE V

À Washington, Eddy Witturst et son équipe recherchaient activement la trace de Suzan Doolittle. Tout d'abord, Witturst suivit la filière habituelle, effectua, sans grand espoir, une descente au domicile de la jeune fille. Personne ne répondit à son coup de sonnette. C'était prévu.

Witturst et ses hommes firent sauter la serrure, pénétrèrent sans bruit dans le petit studio (il était près d'une heure du matin) si bien que leur action ressemblait plus à un cambriolage qu'à une perquisition. Witturst agissait sans mandat, tout à fait en dehors de la légalité mais, lorsqu'il entrait en lutte contre l'Organisation Atomos, le G'man ne s'embarrassait pas de vaines formalités.

Au premier coup d'œil Witturst constata que Suzan Doolittle n'avait strictement rien emporté avec elle. Sa garde-robe semblait être au complet et les valises étaient en place sur l'étagère supérieure de la penderie. En outre, dans un petit coffret, Witturst trouva des boucles d'oreille, une bague, deux lourds bracelets en or massif, et une montre sertie de diamants.

Plus que tout le reste cela indiquait que la jeune fille avait pris la fuite instantanément, sans un regard en arrière, comme seul peut le faire un robot répondant à un ordre impératif.

Witturst ramena tout son monde dans la voiture de service et attendit l'appel de Charles Hyde. Ce dernier se manifesta sept minutes plus tard, et dit après l'échange d'indicatifs :

— La fille n'a été vue nulle part, Eddy. Ses parents sont sans nouvelles depuis une huitaine. Son fiancé l'a rencontrée avant-hier. Tous affirment qu'elle était normale, sans préoccupation particulière et ne comprennent pas ce qui a pu lui passer par la tête.

— C'est le cas de le dire, grogna Witturst.

— Cerveau-moteur ?

— Plus que probable ! Elle a filé sans rien emporter, sans revenir chez elle. Son signalement est diffusé ?

— Oui, mais la petite Doolittle doit avoir pas mal d'avance sur nous et je ne pense pas que la surveillance des aéroports et des gares donne des résultats. Par contre, nous pouvons espérer avoir un tuyau par la police de la route.

— Oh ! s'exclama Witturst qui n'en attendait pas tant, ne me dites pas qu'elle s'est débinée dans sa voiture ?

— Ce n'est pas certain. Elle ne l'a peut-être utilisée que pour gagner un aéroport voisin, mais de toute façon l'endroit où nous retrouverons la bagnole nous donnera un sérieux début de piste !

La conversation en resta là en ce qui concernait Suzan Doolittle, et les deux voitures du F.B.I. retournèrent au Central radio du bâtiment fédéral. Si un renseignement devait relancer la poursuite, c'est là qu'il arriverait.

À deux heures du matin, un flash tomba du téléscripteur d'informations générales. Il annonçait que la voiture de Suzan, une Plymouth, venait d'être retrouvée sur le parking du Washington Virginia Airport.

Les G'men traversèrent la ville, se rendirent immédiatement aux bureaux de l'aéroport, découvrirent le nom de Suzan sur la liste des passagers d'un Boeing. L'avion avait décollé à 21 h 08 à destination de Los Angeles, Californie. La durée du voyage étant de 5 h 30, Suzan devait encore se trouver dans le Boeing puisque son billet était valable jusqu'au terminus. Mais, il pouvait également s'agir d'une ruse et rien ne disait que la jeune fille n'était pas descendue à l'une des deux brèves escales prévues sur le parcours.

Un simple message-radio au commandant de bord amena la réponse à la question que se posaient Witturst et Hyde avec une certaine angoisse : Suzan Doolittle était toujours à bord du Boeing qui se poserait à 2 h 38 sur le Lockheed Air Terminal situé à seize miles au nord-est de Los Angeles.

Cela faisait environ trente minutes à Witturst pour prévenir Smith Beffort. Ce dernier étant à Reno pourrait sans doute se rendre rapidement à Los Angeles et prendre en charge la petite Doolittle.

Compte tenu de l'importance que la jeune fille avait dans cette nouvelle affaire Atomos, nul doute que Beffort déciderait de cristalliser ses efforts sur elle. Par le passé, c'était toujours par l'intermédiaire de ses serviteurs

que M^me^ Atomos avait été démasquée, traquée, puis finalement contrainte à une fuite aussi rapide que possible pour sauver sa peau.

---oOo---

Le Boeing se posa à l'heure prévue et le flot des passagers se dirigea vers le hall principal. Presque tous avaient des bagages, sauf une jeune fille brune, pas très jolie mais agréable à regarder, qui ne portait que son sac à main.

— La voilà, dit Akamatsu qui avait l'œil perçant, il vaut mieux que nous reculions un peu…

Suzan Doolittle n'avait jamais vu ni Beffort, ni Akamatsu, ni le docteur Soblen, mais la précaution était bonne car les yeux de la jeune fille faisaient office de caméras et retransmettaient au Grand Cerveau les images qu'ils enregistraient. Ceci par l'intermédiaire du cerveau-moteur qu'elle portait dans le crâne, à la suite d'une intervention chirurgicale pratiquée par les chirurgiens de M^me^ Atomos à une époque plus ou moins proche mais dont Suzan ignorait probablement la date.

D'ailleurs, et puisque M^me^ Atomos lui avait laissé une vie normale, il était évident que la jeune fille devait également ignorer son opération. Un jour, l'Organisation Atomos avait jugé qu'il serait très intéressant d'avoir un serviteur au siège du F.B.I. et Suzan avait eu le terrifiant honneur d'être choisie par les ordinateurs de l'île Atomia. À la suite de quoi, on avait dû s'introduire chez elle pendant la nuit, la plonger dans un profond sommeil à l'aide d'un puissant anesthésiant, et lui placer dans la tête ce fantastique cerveau-moteur qui la transformait en robot. Les chirurgiens de M^me^ Atomos ayant atteint la perfection en ce qui concernait ce type d'interventions, Suzan avait fort bien pu se réveiller fraîche et dispose, et s'en aller à son travail comme si de rien n'était, sans ressentir la moindre douleur postopératoire. Mais, désormais, elle était entièrement sous la coupe du Grand Cerveau dont elle faisait intégralement partie, comme un doigt fait partie d'une main. Donc, si elle apercevait l'un des trois hommes qui l'attendaient sur l'aéroport, le Grand Cerveau l'apercevrait en même temps, au millième de seconde près. Et le Grand Cerveau avait le signalement de tous ceux qui étaient en lutte contre M^me^ Atomos !

— Cette jeune fille travaille pour notre ennemie, dit le docteur Soblen, cela est maintenant une certitude.

Beffort opina muettement. Les serviteurs de l'Organisation avaient une démarche particulière, un port de tête étrange, un regard trouble qui ne laissait transparaître aucun sentiment. Malheureusement, tout le monde n'était pas capable de reconnaître un serviteur grâce à ces seuls détails, ce qui expliquait avec quelle relative facilité l'Organisation pouvait avoir noyauté la société américaine.

Suzan Doolittle n'était qu'un rouage d'un vaste réseau solidement implanté aux États-Unis. À cause d'une faute, sa véritable personnalité venait d'être mise en évidence mais, demain, Beffort découvrirait peut-être que J.E.E lui-même œuvrait sans le savoir pour M^me^ Atomos. Bien sûr ce n'était qu'une supposition. Néanmoins, cela entrait dans le cadre des choses possibles…

Suzan Doolittle quitta les limites du terrain, pénétra dans le hall, le traversa et monta sans hésiter dans une voiture particulière qui stationnait à l'extrémité du parking. C'était une Cadillac de l'année d'une extraordinaire teinte rose bonbon peu faite pour passer inaperçue. Instantanément, cela alerta Beffort.

— Attention, prévint-il, j'ai l'impression que Suzan n'est ici que pour nous conduire à un traquenard !

Soblen sursauta.

— Bon sang ! Vous avez une façon de tirer des conclusions de la moindre anomalie qui me sidère !

— Trop facile, doc, trop facile, grommela Beffort. Suzan a laissé derrière elle une piste grosse comme un fleuve et nous ne pouvions pratiquement pas la manquer !

— Je suis de votre avis, déclara Akamatsu. M^me^ Atomos nous a tout d'abord attirés à Reno en faisant flamber le désert, et maintenant elle nous oblige à suivre la petite Doolittle ! Je me demande ce qu'elle prépare pendant ce temps ?

Soblen soupira, regarda le paysage qui défilait.

— Vous êtes trop méfiants, dit-il en essuyant ses lunettes légèrement embuées, et vous refusez en quelque sorte d'admettre que M^me^ Atomos est faillible ! Comment peut-elle être certaine que nous sommes aux trousses de Suzan ?

— Elle ne le sait pas encore, dit Akamatsu, mais son sacré Grand Cerveau est très capable de faire un calcul de probabilités ! Suzan s'est comportée pour être soupçonnée dès le départ. Sa fuite aurait pu être

discrète. Or, sa Plymouth était bien en vue sur l'aéroport de Washington. À présent, elle circule dans une voiture rose bonbon ! Si elle savait que le F.B.I. est sur ses traces, et en escomptant le guider dans un piège, elle n'agirait pas autrement… Où va-t-elle, Smith ?

Beffort haussa les épaules, prit un virage et dit :

— Je me le demande… Elle suit la route 99, c'est tout ce que je puis dire.

Soblen consulta une carte.

— Si elle continue comme cela, nous arriverons à Sacramento. Dites ! Sacramento n'est pas loin de Reno !

— Sur la carte, doc, rétorqua Beffort, mais en réalité, près de cent miles séparent ces deux villes. L'habitude de voyager en avion vous fait perdre le sens des distances… De toute façon, il y a là quelque chose de troublant.

— Vous voulez dire que l'action de M^me^ Atomos semble se concentrer sur les États qu'elle revendiquait ?

Beffort acquiesça, et dit en changeant de sujet :

— Depuis que nous avons quitté Reno, nous sommes un peu coupés du monde. Cette voiture ne possède pas la radio et nous ne pouvons savoir ce qui se passe ailleurs. Je n'ai jamais autant éprouvé la sensation d'être manœuvré !

La Cadillac de Suzan atteignit un embranchement, s'engagea résolument sur la route n^o^ 6.

— Direction Mojave, fit Soblen, mais cette route rejoint la 395 qui va à Reno !

Personne ne commenta. Akamatsu se contenta de s'emparer de l'étui contenant les fusils paralysants et prit une arme qu'il plaça entre ses genoux. Beffort lui jeta un coup d'œil.

— Pas tranquille, Yosho ?

— Non. J'ai la même impression que vous, Smith. Nous avons eu tort de nous lancer tous trois dans cette aventure ! En deux ans, c'est la première fois que les principaux adversaires de M^me^ Atomos sont réunis sur ce que l'on pourrait appeler le champ de bataille. Dans cette voiture, nous sommes particulièrement vulnérables. D'un coup de rayon désintégrateur la petite Suzan pourrait nous expédier dans le néant. Je n'aime pas…

Beffort se décida soudainement.

— Okay, à Mojave vous descendrez, Yosho. Moi et Soblen assurerons la filature tandis que vous prendrez langue avec les gars du F.B.I. local. Votre boulot consistera à nous couvrir et à faire quadriller la région. Mais que tout

ceci se fasse en douceur. Il ne faut pas alerter Suzan, et du même coup le Grand Cerveau…

Akamatsu parut soulagé, puis manifesta une subite crise de conscience.

— Nous pouvons faire le contraire si vous le désirez. Je prendrai le volant et vous descendrez à Mojave.

Beffort eut un rictus.

— Pas de ça entre nous, s'il vous plaît, Yosho ?

— Je vous en prie…

— Regardez-les ! coupa Soblen avec indignation, ils sont là à se faire des politesses alors que M^me^ Atomos se prépare, une fois de plus, à mettre le feu aux poudres ! Pendant que vous faites des ronds de jambes, je vous signale que Suzan est en train de prendre de l'avance !

Les feux arrière de la Cadillac n'étaient effectivement plus que deux petits points rouges. Beffort écrasa l'accélérateur, escalada une série de courtes petites côtes, arriva au sommet de la dernière alors que la Cadillac disparaissait dans un virage.

L'allure devenait rapide, et Akamatsu constata :

— Les préliminaires sont terminés. On dirait que Suzan s'est aperçue que nous la filions…

Beffort accéléra encore, maintint un train d'enfer pendant plusieurs miles, mais ne rattrapa la Cadillac qu'à l'entrée de Mojave. Les deux voitures pénétrèrent dans la ville endormie, et Beffort dit :

— Préparez-vous à sauter en voltige, Yosho !

— Okay, mais larguez-moi au bout de l'avenue, près des taxis que vous voyez là-bas, et ne vous inquiétez de rien. Je veillerai sur vous comme une mère !

Auprès de la station de taxis, Beffort leva le pied.

— À bientôt ! lança Akamatsu.

Il ouvrit la portière, descendit acrobatiquement. Soblen referma, sauta par-dessus le dossier et s'installa auprès de Beffort.

— Yosho vient de monter dans un taxi, fit le G'man en regardant dans le rétroviseur.

Soblen s'empara du fusil paralysant et dit, alors que la voiture sortait déjà de Mojave :

— La prochaine ville est Bishop, mais cent soixante miles nous séparent et Yosho aura tout le loisir de mettre sur pied un vaste service de repérage.

— En admettant que la Cadillac aille jusque-là, dit Beffort, sans dissimuler son pessimisme. Quelle heure est-il, doc ?

Le savant consulta sa montre.

— Trois heures trente ! Je ne croyais pas que nous roulions depuis si longtemps ! Dire que l'avion nous a conduits de Reno à Los Angeles en vingt-cinq minutes… C'est à vous dégoûter de l'automobile !

Devant, la Cadillac menait bon train malgré tous ses efforts.

— Il faudra bien qu'elle s'arrête pour faire le plein, souhaita Soblen qui détestait la vitesse.

Du coup, Beffort regarda l'aiguille de son indicateur de niveau de carburant. Le réservoir était encore plein aux trois quarts.

— Smith ! cria Soblen, regardez !

Beffort releva les yeux, vit des traits de feu qui fusaient de la Cadillac et allaient se perdre dans la forêt, que la route coupait, après avoir décrit une brève parabole.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grogna Beffort.

Il ralentit insensiblement, freina carrément lorsque tous les arbres s'embrasèrent devant lui. Cela avait été soudain, mais l'incendie faisait rage, gagnait avec une fantastique rapidité. La Cadillac n'était plus visible et les arbres en flammes qui barraient la route interdisaient désormais toute poursuite.

En outre, le feu fonçait vers les deux hommes en carbonisant la végétation qui bordait la route, et la chaleur commençait à devenir intolérable.

Sans un mot, Beffort effectua un fulgurant demi-tour, jura en découvrant que l'incendie s'était mystérieusement étendu en arrière, si bien que toute retraite était coupée !

— Eh bien, dit calmement Soblen, vous aviez raison ! Le piège était tendu et nous avons sauté dedans à pieds joints !

— Il faut abandonner la voiture, doc ! Remuez-vous ! Dans trente secondes il sera trop tard…

Soblen ne répondit pas, mais il était persuadé qu'il était déjà trop tard.

CHAPITRE VI

Akamatsu monta dans un taxi et se fit conduire au commissariat de Mojave. Le Japonais savait que s'il voulait efficacement assurer la sécurité de ses amis, il ne lui fallait pas perdre une seule seconde.

En sautant du taxi, Akamatsu avait un plan adaptable à l'urgence de la situation et qui conciliait en même temps toutes les exigences du moment.

Il pénétra en trombe dans le poste de garde et, avant de dire un mot, exhiba son ordre de mission frappé du sceau de la Maison-Blanche et portant la signature du Président. C'était une manière infaillible de mobiliser instantanément, et indifféremment, les bonnes et les mauvaises volontés. Lorsque cela fut fait, Akamatsu dit :

— J'ai besoin d'un avion, d'un paquet de grenades et d'une carabine de précision munie d'une lunette. Ceci dans les dix minutes.

Le lieutenant auquel il s'adressait n'avait pas les deux pieds dans le même sabot.

— J'ai ici les grenades et la carabine, mais aucun avion ne sera en mesure de décoller avant une trentaine de minutes. Par contre, notre hélicoptère est en état d'alerte depuis qu'un incendie…

— Prévenez le pilote, coupa Akamatsu. Donnez-moi grenades et carabine et faites-moi conduire au terrain.

— Peut-on savoir ce qui se passe ?

— M^me^ Atomos, lâcha Akamatsu.

Le lieutenant eut un petit sursaut, donna des ordres et le poste entra en ébullition. Deux minutes plus tard, Akamatsu roulait à tombeau ouvert en direction du terrain tandis que le pilote était prévenu par téléphone.

Lorsqu'il arriva à destination, l'hélicoptère se tenait prêt à décoller. La voiture de police stoppa à quatre mètres de l'appareil et Akamatsu changea de véhicule avec son sac de grenades et la carabine.

— Okay ! hurla-t-il pour couvrir les sifflements rageurs du rotor, vous suivez la route six. Go !

L'appareil s'arracha du sol en hurlant, bascula légèrement et partit comme une flèche vers le nord. Akamatsu consulta sa montre. Depuis qu'il avait quitté la voiture de Beffort, il ne s'était écoulé que neuf minutes !

Seul le nom de M^me^ Atomos pouvait provoquer de tels miracles !

— Objectif ? demanda le pilote.

— Deux voitures roulant en direction de Bishop. Elles se suivent à environ un demi-mile. La première est occupée par une femme qui travaille pour l'Organisation Atomos.

Il s'installa sur l'un des trois sièges libres, regarda Mojave disparaître, la route qui défilait follement sous le ventre de l'hélicoptère, puis son œil fut attiré par une immense lueur qui inondait le ciel très loin vers le nord-ouest.

— Qu'est-ce qui brûle là-bas ?

— La forêt, répondit le pilote. Elle flambe depuis une heure et demie. L'incendie s'est déclaré du côté de Dos Palos et plusieurs villes sont directement menacées. Il paraît qu'un autre incendie est en train de détruire tout un quartier de Sacramento après avoir pris naissance dans un grand magasin du centre… c'est d'ailleurs pour cela que nous étions en cas d'alerte.

Il s'interrompit, pointa l'index vers la route.

— Je vois des phares derrière cette série de bosses !

Akamatsu opina. Il ne savait s'il s'agissait des voitures de Smith Beffort et de Suzan Doolittle. Elles étaient encore à une bonne distance, ne signalaient leur présence que par leurs phares. Deux longues traînées lumineuses séparées par une large zone sombre et qui paraissaient curieusement immobiles en raison de la vitesse supérieure de l'hélicoptère.

L'appareil se rapprocha au cours des quelques minutes qui suivirent, et il ne se trouvait plus qu'à un mile de la dernière voiture lorsque le feu se déclara soudainement de part et d'autre de la route n^o^ 6. En un clin d'œil, la nuit s'illumina d'une fantastique clarté, tandis que les flammes dévoraient la végétation sèche, couraient le long des talus, se ruaient à la rencontre d'un autre feu qui venait spontanément d'exploser plus en retrait.

Au milieu de cet enfer, sur une bande d'asphalte encore libre mais dont la longueur se réduisait de seconde en seconde, la voiture de Beffort venait d'effectuer son demi-tour, stoppait aussitôt devant le rideau de feu.

— Posez-vous ! cria Akamatsu.

Mais l'appareil plongeait déjà à mort. Le pilote avait compris que les deux hommes qui occupaient la voiture ne pouvaient s'en tirer seuls. Ils étaient complètement encerclés par les flammes. Des flammes étrangement intelligentes, ou dirigées comme un projectile téléguidé, qui n'allaient que dans une direction donnée…

— Attention ! prévint le pilote, je me pose !

À terre, Beffort et Soblen couraient sous une pluie de débris incandescents, un mitraillage continuel qui n'épargnait pas la voiture dont la banquette commençait à flamber.

L'appareil prit contact avec le sol, entre les arbres embrasés, s'effondrant sur la route dans des gerbes d'étincelles, des projections de dangereux brandons, et Akamatsu repoussa la porte, aida Soblen puis Beffort à prendre place dans la cabine que le souffle chaud de l'incendie envahissait.

Puis, dans un rugissement, l'hélicoptère s'éleva d'un bond au-dessus des flammes qui semblèrent le poursuivre un instant de leurs doigts crochus avant de s'écraser sous le vent que produisaient les pales des hélices.

— Il était moins une ! fit Beffort, nous vous devons une fière chandelle, Yosho !

Le Japonais balaya l'air de sa main.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Maintenant, intervint Soblen qui était un peu pâle, nous allons être rayés de la liste des ennemis du Grand Cerveau ! Personnellement, j'en suis enchanté ! Pour moi, c'est la meilleure affaire de l'année…

Jambes sciées, il s'écroula sur un siège. Beffort s'assit à son tour, montra la route au-delà du rideau de feu.

— Suzan Doolittle poursuit son voyage, dit-il.

Les phares de la Cadillac étaient en effet parfaitement visibles entre les collines.

— Comment s'est-elle débrouillée pour incendier la forêt aussi rapidement ? fit Akamatsu.

— Plaquettes au phosphore, le renseigna Soblen. Cela jaillissait de sa voiture comme un feu d'artifice ! Telle que vous la voyez, cette fille est partie pour ficher le feu à toute la Californie !

Akamatsu montra son sac de grenades, la carabine.

— L'arrêter serait relativement facile avec ça, mais je ne crois pas que sa mort arrangerait nos papiers ?

— Certainement pas, dit Beffort. De plus, je ne crois pas qu'elle soit particulièrement chargée de déclencher des incendies. Son travail consistait à nous détruire. À présent qu'elle a rempli sa tâche, il se pourrait qu'elle se rende à un refuge, un lieu de rassemblement, d'où on la dirigea vers l'île Atomia.

— Cela paraît logique, approuva Akamatsu. Suzan est recherchée par toutes les polices, son signalement est connu. Elle ne peut plus être d'aucune utilité au Grand Cerveau sur le territoire des États-Unis.

Le pilote se tourna vers lui.

— Je continue à suivre la voiture ?

Akamatsu interrogea Beffort du regard.

Ce dernier dit :

— C'est inutile. Par contre, vous allez mettre les gaz afin que nous arrivions avant elle à Bishop.

Le pilote opina. Beffort se laissa aller contre le dossier de son siège, alluma une cigarette, et dit après avoir tiré quelques bouffées :

— À Bishop nous reprendrons la poursuite dans une voiture équipée d'un poste émetteur-récepteur, ce qui nous permettra de contacter Witturst et Owen Bernitz. Il me semble qu'il est grand temps de faire intervenir la force « Dragon Vert »…

À six heures du matin, la Cadillac rose bonbon pénétra dans Bishop. Là, Suzan avait le choix entre la route 395 conduisant à Reno via Carson City, et la n° 6 menant à Tonopah. Toutes ces villes étaient dans le Nevada où cette nouvelle affaire Atomos avait commencé. Il était logique de supposer que la jeune fille s'y rendait. Or, sa Cadillac gagna le centre de Bishop, vira bien avant la jonction 395 et 6 pour prendre une petite voie secondaire se dirigeant plein ouest.

Dans une Chevrolet noire, sans marque distinctive révélant qu'elle appartenait à la police, Beffort, Akamatsu et Soblen suivaient le mouvement avec une certaine surprise. La Cadillac traversa la proche banlieue de Bishop, quitta la petite route et s'engagea sur un chemin de terre qui serpentait entre les bungalows plantés en bordure du Kings Canyon national Park.

Dans le jour naissant, l'endroit était charmant malgré la sécheresse qui jaunissait les herbes, la poussière que soulevait la Cadillac sur son passage, et le lit à sec d'une rivière pavé de galets enrobés de croûtes de boue.

À proximité de la forêt, la voiture de Suzan Doolittle bifurqua sur un autre chemin au bout duquel se devinait le toit d'une maison à deux étages. Prudemment, Beffort stoppa derrière les arbres. La Cadillac venait visiblement d'atteindre le terme de son voyage. L'isolement de l'habitation correspondait exactement avec les normes de sécurité exigées par M^me^ Atomos pour l'implantation de ses refuges.

Les trois hommes observèrent la voiture tandis qu'elle disparaissait dans la propriété clôturée d'un haut mur.

— Bizarre, commenta Soblen à voix basse. Pourquoi un mur si imposant et pas de grille ? N'importe qui peut s'introduire dans l'enceinte de la propriété…

— Justement, dit Beffort sur le même ton, personne ne songerait à sauter ce mur puisqu'il est si commode d'entrer par le passage réservé à cet effet. Naturellement, la grille a été retirée pour être remplacée par un système quelconque de détection. Je suis persuadé que nul ne peut franchir les limites de la propriété sans être instantanément repéré.

Il regarda autour de lui, et ajouta avec une pointe d'anxiété :

— Le coin doit être truffé de micros et de caméras. À partir de cet instant mieux vaut éviter le bruit…

— Nous sommes peut-être déjà détectés ? souffla Soblen.

— Possible, admit froidement Beffort.

— Le moteur de notre voiture pouvait se confondre avec le bruit qu'émettait celui de la Cadillac, objecta Akamatsu. En outre, nous roulions dans un nuage de poussière que les caméras ne pouvaient percer. Je crois que nous sommes arrivés jusqu'à la forêt incognito, mais qu'il sera beaucoup plus difficile de partir sans donner l'alerte. Veuillez noter que nous n'avons pas eu le temps de prévenir Witturst et Owen Bernitz, et que les fusils paralysants sont restés dans l'autre voiture…

Beffort dévisagea le Japonais.

— Autrement dit, nous sommes mal embarqués ?

— Très mal, approuva Akamatsu. Nous ne pouvons même pas utiliser la radio sans risquer que notre émission ne soit captée par M^me^ Atomos.

Cette conversation s'était déroulée à voix basse, mais, quand elle se termina, le silence parut prodigieux aux trois hommes. Rien ne bougeait

dans la forêt qu'aucun souffle de vent ne faisait murmurer. Bishop était trop loin pour que ses bruits parviennent jusque-là et la première habitation se trouvait au moins à un demi-mile.

— Ennuyeux, fit Soblen. Personne ne sait que nous sommes ici puisque nous étions censés continuer en direction de Reno ou de Tonopah… J'ai le sentiment que nous venons nous flanquer dans la gueule du loup !

Akamatsu montra son sac de grenades et la carabine.

— Dérisoire, n'est-ce pas ?

— Contre les armes dont dispose M^me^ Atomos, c'est effet assez ridicule, articula tristement Soblen.

Il n'était pas en forme, commençait à se fatiguer de la bataille sans merci qu'il menait contre l'Organisation Atomos depuis des années. Puis, Soblen n'avait jamais été autre chose qu'un homme de laboratoire. L'action l'épuisait nerveusement et physiquement. Beffort le sentait sur le point de craquer.

— Pas de pessimisme, doc, s'il vous plaît. Nous ne pouvons certainement pas éviter d'alerter M^me^ Atomos, mais il nous reste la possibilité de démarrer sur les chapeaux de roues et de nous mettre hors de portée avant que l'Organisation ne réagisse. Seulement, ce n'est pas notre but. Suzan Doolittle est venue de Washington se cacher dans cette maison. Donc, ici se trouve le lieu de rassemblement que nous espérions découvrir. Ce qui veut dire en clair que M^me^ Atomos n'est pas loin…

Soblen secoua la tête sans enthousiasme.

— Si vous croyez me rassurer en disant cela, vous vous trompez, Smith. Chaque fois que nous avons évolué dans le secteur de cette terrible femme, nous avons pris des coups ! J'ai le pressentiment que je vais finir par y laisser ma peau. Un jour ou l'autre la chance regardera ailleurs et…

— Okay, doc ! Vous êtes déprimé ?

— Il y a de ça…

Beffort ouvrit sa portière sans bruit et descendit.

— Prenez ma place, doc. Vous allez rejoindre Bishop et avertir Witturst et Bernitz que nous avons besoin d'aide. Pendant ce temps, Yosho et moi monterons la garde.

Soblen rougit.

— Je ne suis pas encore gâteux ! fit-il avec indignation, et je refuse de…

— Chut ! intime Beffort, ne montez pas encore sur vos grands chevaux. Il faut que quelqu'un aille à Bishop. Autant que ce soit vous. Desserrez le

frein à main. Nous allons vous pousser sur une dizaine de mètres et la descente fera le reste.

— Les micros ?

— Roulez sur la pointe des pneus et ne lancez votre moteur qu'après le virage.

— Que dois-je dire à Bernitz ?

— Qu'il vienne ici avec une bonne équipe ; je pense à Ralf Stuton, Art Baxer, et Old Lucky ; et qu'il lance le reste de la force « Dragon Vert » à la recherche des incendiaires de l'Organisation Atomos. Si tout va bien, Bernitz devrait être ici avant midi. Pas d'imprudence doc, eh ?

— C'est-à-dire ?

— Quand vous serez à Bishop, restez-y et reposez-vous. Ne cherchez pas à jouer les héros en venant traîner dans les environs. Pour l'instant, nous n'avons pas besoin de vous.

Akamatsu descendit à son tour. Soblen se glissa sous le volant, débloqua le frein à main, fit signe qu'il était prêt.

Beffort et Akamatsu poussèrent la Chevrolet hors de l'abri des arbres, et lui donnèrent un élan qui lui fit traverser le croisement des deux chemins. Après quoi, ils se replièrent dans les fourrés, surveillèrent la voiture qui ralentissait d'inquiétante façon.

— Bon sang ! lâcha Akamatsu, j'espère qu'elle arrivera au moins à l'amorce de la descente…

Les pneus crissaient légèrement dans la terre meuble, puis atteignirent enfin le sol plus solide du chemin. La voiture parut sur le point de s'immobiliser, mais ses roues avant mordirent sur la déclivité et le poids du moteur entraîna le véhicule dans la descente…

— Ça y est, souffla Beffort, c'est parti.

Soblen leva le pouce tandis que la Chevrolet prenait de la vitesse, essuya la sueur qui perlait à son front. En passant devant le chemin conduisant au refuge de M^me^ Atomos, il avait été sûr d'être désintégré ! Décidément il vieillissait.

CHAPITRE VII

Beffort et Akamatsu attendirent que la Chevrolet ait franchi le virage et s'enfoncèrent un peu plus dans la forêt. Du côté de la maison c'était le calme plat, ce qui prouvait que l'installation de repérage devait se trouver dans les environs immédiats du mur d'enceinte.

Akamatsu portait le sac de grenades, Beffort la carabine.

Ils effectuèrent un mouvement tournant, atteignirent une trouée d'où ils pouvaient surveiller l'entrée de la propriété et une portion du chemin y conduisant. Silencieusement, ils se postèrent entre les troncs. L'attente serait longue avant qu'Owen Bernitz n'arrive avec ses hommes et les fusils paralysants.

Au bout d'un instant, Akamatsu se pencha et murmura à l'oreille de Beffort :

— Nous ne servons à rien, ici, Smith. Si Suzan Doolittle repartait au volant de sa voiture nous ne pourrions même pas la suivre, et encore moins lui barrer la route.

— D'accord, mais que faire ?

— Habituellement, les refuges de M^me^ Atomos sont truffés de passages souterrains qui permettent à ses serviteurs de fuir en cas de besoin. Pourquoi ne tenterions-nous pas d'en découvrir un ?

— Cela nous avancera à quoi ?

— À préparer le terrain au cas où Suzan Doolittle ne réapparaîtrait pas avant ce soir. Je suppose que vous n'avez pas l'intention d'attendre pendant huit jours devant cette maison, n'est-ce pas ?

Beffort approuva.

— C'est une éventualité que je n'avais pas envisagée. Il se pourrait effectivement que Suzan reste planquée en attendant que nous nous fatiguions. Okay, Yosho, allons-y.

Les deux hommes quittèrent l'abri des troncs, commencèrent à travers la forêt une quête difficile. M^me^ Atomos avait du génie pour dissimuler l'orifice de ses souterrains.

Cela serait ardu, mais Beffort et Akamatsu possédaient une certaine expérience de la chose.

Ils cherchèrent patiemment, sans se perdre de vue et en évitant tous bruits susceptibles de révéler leur présence, et, vers huit heures, Beffort tomba en arrêt devant un arbre creux. Il siffla doucement pour attirer Akamatsu, lui désigna le tronc. Le Japonais hocha la tête, se pencha. L'arbre avait été creusé et camouflé de façon parfaite, si bien qu'un promeneur non prévenu n'aurait jamais distingué que la moitié de son tronc était en ciment peint et recouvert de mousse.

L'ouverture se trouvait environ à 1,30 m du sol, formait visiblement l'amorce d'un tunnel allant se perdre sous la forêt.

Alentour, c'était toujours le silence. Cela aurait dû rassurer Beffort et Akamatsu, mais ils n'avaient au contraire pas un seul instant cessé de se méfier. Quand les oiseaux ne chantent pas en forêt, il y a du danger dans l'air…

Sans un mot, Beffort enjamba le rebord de l'orifice, trouva un échelon sous son pied, passa l'autre jambe. Il confia la carabine à son ami afin d'avoir les mains libres, se prépara à descendre, mais un grésillement bizarre stoppa son mouvement.

Cela venait d'en haut. Il y eut un son creux, puis la voix de M^me^ Atomos explosa brutalement dans la forêt :

— Cette fois, messieurs, je crois que je puis vous dire adieu ! Vous avez échappé au feu grâce à un hélicoptère, mais désormais vous êtes sans défense au milieu de ces arbres où je n'espérais pas vous attirer ! Bravo ! Vous me facilitez grandement la tâche ! Ce que vous entendez est un enregistrement, Smith Beffort. Je suis très loin de vous à l'heure qu'il est. J'aurais pu vous faire brûler sans vous parler auparavant, mais j'ai découvert la retraite de votre petite famille !

Un silence se produisit. Beffort et Akamatsu étaient pétrifiés, comprenaient un peu tard qu'ils avaient donné dans un piège à double effet. M^me^ Atomos ne s'était pas laissé prendre à leur ruse dérisoire…

— *Ce soir au plus tard*, reprit M^me^ Atomos, *Mie Azusa et votre fils seront en mon pouvoir ! Vous et Akamatsu réduits en cendres, il ne restera que le vieux Soblen pour s'opposer à mes projets et il ne sera pas de taille même s'il se fait aider par vos bandits de la force « Dragon Vert » ! Adieu, Beffort ! Adieu, Akamatsu !*

Le grésillement revint, puis s'éteignit doucement. Dans le silence, quelques faibles explosions retentirent, assez semblables à l'éclatement de pneus, et les flammes fusèrent d'un coup au-dessus des arbres, encore loin, mais terriblement dévastatrices. L'incendie formait un vaste cercle, se propageait avec cette prodigieuse rapidité que Beffort avait connue sur la route n^o^ 6.

— Le tunnel ! lâcha Beffort, c'est notre seule chance !

Il se laissa glisser sur un autre échelon, descendit encore et prit pied sur un sol dur. Le boyau commençait là mais était plongé dans une complète obscurité.

— Envoyez les armes, Yosho !

Le Japonais lui passa le sac de grenades et la carabine, pénétra à son tour dans l'arbre creux, rejoignit Beffort.

— Allumettes ? demanda ce dernier.

Akamatsu sortit une boîte de sa poche, gratta une allumette. La pauvre lueur dansa sur les parois de terre, révéla un sol de ciment, deux rigoles destinées à l'écoulement des eaux, puis s'éteignit. Akamatsu gratta une autre allumette.

— Il faut faire vite, Yosho, fit Beffort, les flammes de M^me^ Atomos sont en quelque sorte téléguidées ! J'ignore comment la sinistre femme s'y est prise pour arriver à ce résultat, mais c'est un fait… Si nous ne trouvons pas un refuge dans la maison, le feu nous grillera dans ce tunnel. En avant !

À la clarté des allumettes, ils progressèrent le long du boyau, se heurtèrent à un mur garni d'échelons. Akamatsu se retourna, vit que l'autre extrémité du tunnel s'éclairait d'une énorme lueur pourpre.

— Smith !

Beffort pivota. Les flammes serpentaient déjà sur le sol cimenté, sans nul combustible. À la surface, la forêt ne devait plus être qu'un gigantesque brasier et rien n'indiquait que la propriété serait épargnée. Néanmoins, les échelons restaient l'unique planche de salut des deux hommes.

Beffort grimpa lestement, repoussa une trappe de bois, se trouva dans une cave qu'un soupirail éclairait. Il aida son compagnon à monter en le

délestant du sac de grenades et de la carabine, referma la trappe sur les flammes qui léchaient le premier échelon.

Mais la trappe ne résisterait évidemment pas longtemps au feu. Akamatsu se rua vers le soupirail. Le ciel était noir de fumée, strié de débris incandescents, mais la végétation comprise dans l'enceinte de la propriété n'avait pas encore été touchée par l'incendie.

— Le robinet, Yosho !

Le Japonais fit volte-face, avisa un gros robinet fixé au mur. Il y courut, le manœuvra tandis que Beffort dégoupillait une grenade et la laissait tomber par l'entrebâillement de la trappe qu'il rabattit aussitôt. Puis, il galopa se mettre à l'abri vers Akamatsu, le plaqua au sol.

L'explosion désintégra la trappe, souffla les flammes, fit s'écrouler le souterrain qui noya le feu sous un amoncellement de gravats, et un tourbillon de poussière s'étendit dans la cave où l'air parut brusquement se raréfier.

— Un point pour nous ! s'exclama Beffort, les oreilles bourdonnantes.

— Heureusement que la grenade a remplacé l'eau ! fit Akamatsu. Ce robinet est à sec…

Il se redressa, le tourna encore avec rage, entendit le chuintement caractéristique d'un jet d'air comprimé, insista sans comprendre…

— Bon Dieu ! jura Beffort, le mur s'ouvre !

Le mur pivotait effectivement sur lui-même, dévoilait un autre souterrain beaucoup plus large que le précédent et que des ampoules illuminaient. Ses parois étaient de béton, et une voie de chemin de fer étirait ses rails rectilignes en une longue perspective. Au plafond, un câble électrique s'étendait. Contre le mur, une cabine vitrée contenait un tableau hérissé de volants, de voyants lumineux, de leviers…

— Incroyable ! fit Akamatsu, M^me^ Atomos a installé sous terre un véritable dispatching !

— Okay, gronda Beffort, c'est sans doute par-là qu'elle s'est débinée avec la petite Suzan Doolittle ! Elle ne pensait pas que nous arriverions jusqu'ici !

— Même si l'habitation brûlait, commenta Akamatsu, cette installation resterait intacte.

Beffort regarda par le soupirail. Maintenant l'incendie gagnait l'intérieur de la propriété, ravageait les arbres et l'herbe sèche, ronflait de l'autre côté

des murs. Sous peu, la maison s'enflammerait, s'écroulerait, ne serait plus qu'un monceau de ruines entassées au centre d'un paysage lunaire.

— Voyez ce volant, Smith !

Beffort ramassa les grenades, la carabine, rejoignit Akamatsu dans le souterrain.

— Actionnez-le, dit-il, nous ne risquons rien.

Le Japonais, fit pivoter le volant et le mur reprit sa position primitive, séparant de toute son épaisseur la cave du souterrain protégeant les deux hommes du feu mais les isolant en même temps dans un monde appartenant à l'Organisation Atomos.

C'était peut-être échapper à la mort immédiate pour en risquer une prochaine, mais le choix était limité.

— Voilà une bonne chose de faite, apprécia Beffort qui ne vivait que le moment présent. Maintenant, voyons si nous sommes capables d'utiliser ce dispatching…

Akamatsu sourit.

— Laissez-moi faire, Smith, avant d'être inspecteur principal de la Tokkoka, je me suis un peu occupé de ce genre de choses. S'il y a un train au bout de ces rails, vous pouvez compter sur moi pour l'amener devant vous à condition qu'il obéisse à mes ordres, cela va de soi…

Il entra dans la cabine, manœuvra différents leviers. La lumière qui illuminait le souterrain subit une très nette baisse d'intensité, et un voyant lumineux se déplaça le long d'un tube courbe qui représentait probablement la voie ferrée. Akamatsu cligna de l'œil.

— On dirait que ça marche, dit-il, voulez-vous chronométrer le temps de l'opération, Smith ?

Beffort déclencha son chrono, entendit un lointain grondement. Akamatsu sortit de la cabine, se baissa et colla son oreille à un rail. Il se releva aussitôt en disant :

— Pas de doute, un wagon, ou quelque chose d'approchant, arrive à grande vitesse… Je me demande combien mesure ce tunnel ?

— Je n'en sais rien, grogna Beffort, mais j'ai hâte de sortir d'ici ! Mie et Bob sont en danger et je n'ai même pas la possibilité de prévenir Washington !

Akamatsu ne répliqua point. M^me^ Atomos avait affirmé que la femme et le fils de Smith seraient en son pouvoir avant la nuit, et ses prévisions se réaliseraient si personne ne mettait obstacle à son projet.

Dix minutes s'écoulèrent. Le grondement ne cessait de se rapprocher et une petite lumière finit par apparaître tout au bout de la longue perspective que formait le tunnel. À partir de cet instant, deux minutes passèrent seulement avant que le véhicule ne vienne stopper de lui-même en face du dispatching. C'était une motrice sommairement carrossée, mais sa vitesse devait être surprenante. Des sièges pivotants équipaient son plateau qui pouvait contenir huit personnes. À chaque extrémité de l'engin il y avait un tableau de bord. Son centre était occupé par le moteur électrique, avec prise de courant par trolley relié au fil aérien.

— Embarquons, dit Beffort, j'espère que vous saurez faire démarrer ce truc ?

Akamatsu sauta sur la plate-forme, tandis que Beffort prenait place sur l'un des sièges, examina le tableau de bord, et déclara :

— Pour une fois, M^me^ Atomos n'a rien inventé. Cette motrice fonctionne normalement, comme toutes ses sœurs, mais il me semble que le démarrage va être assez sec. Cramponnez-vous, Smith…

Il fit pivoter le contacteur. La motrice frémit, s'ébranla sèchement et partit comme une fusée. Akamatsu s'accrocha à une barre d'appui, vint s'asseoir à côté de Beffort lorsque l'accélération produisit un bruit qui rendait impossible toute conversation, et les ampoules installées contre la paroi n'étaient plus qu'un trait lumineux continu.

Douze minutes plus tard, la motrice s'immobilisait face à un autre dispatching. Elle avait parcouru une distance que ni Beffort ni Akamatsu ne pouvaient évaluer, mais qui avoisinait probablement une dizaine de miles.

Avoir creusé un tunnel sur une telle distance sans alerter la population ni les autorités était déjà un exploit, prouvait avec quel soin M^me^ Atomos avait prémédité ses attaques contre les États-Unis. Pour les deux hommes c'était démoralisant. La sinistre Japonaise semblait toujours être au bout de son rouleau, à bout de ressources, prête à succomber, et la suite des événements démontrait qu'il n'en était rien.

Sa puissance restait intacte, et la fin de la lutte qui l'opposait à Beffort et son équipe ne paraissait pas devoir être pour demain…

Akamatsu et Beffort descendirent de la motrice, examinèrent la vaste salle souterraine où ils se trouvaient, éprouvèrent un choc en apercevant une soucoupe volante et un ordinateur de vol, des récepteurs de télévision, un complexe-radio, et une énorme machine qui pouvait parfaitement être l'un des relais électroniques du Grand Cerveau.

— Par Dieu, murmura Beffort, où avons-nous fourré les pieds, Yosho ?

Le Japonais avait le visage grave.

— Ceci ressemble étrangement à l'intérieur de la Cité Atomos, souffla-t-il. C'est évidemment un modèle réduit de la fantastique installation que possédait l'île, mais je donnerais ma tête à couper que cette salle sert de P.C. à M^me^ Atomos.

Carabine en mains, Beffort avança. Akamatsu le suivit, saisit une grenade et se tint prêt à la dégoupiller. Les deux hommes rasèrent le mur. Ils étaient à découvert, et si un serviteur surgissait avec un fusil désintégrateur, ils n'avaient aucun moyen de lui échapper.

Beffort stoppa devant une porte battante, écouta. Il n'entendait pas le moindre bruit. Il poussa précautionneusement le battant métallique, se statufia.

Devant lui, il y avait une longue salle équipée de couchettes superposées. Sur chaque couchette une femme ou un homme de l'Organisation Atomos dormait profondément.

— Formidable ! jeta Akamatsu d'un ton incrédule, nous arrivons juste pendant l'heure de neutralisation ! Neuf heures ! M^me^ Atomos a rétabli l'horaire habituel !

Beffort se rua dans la salle, rafla deux fusils désintégrateurs, se redressa et longea la file de couchettes.

— Suzan Doolittle ! Elle est là !

Akamatsu prit aussi un fusil, rejoignit Beffort. La jeune fille dormait d'un sommeil voisin de la mort, mais ceci était terrifiant car la preuve était faite qu'elle était morte pour la société. Les serviteurs de M^me^ Atomos se divisaient en effet en deux catégories : les vivants animés par un cerveau-moteur, et que l'on pouvait récupérer après une opération chirurgicale, et les morts animés par des atomes domestiqués…

Mie Azusa, ex-Miss Atomos, avait été ramenée à la vie normale ainsi que Youri Belof et Jean Marchand par les soins des médecins de la clinique d'Atlanta. En ce qui concernait Suzan et tous ceux qui dormaient auprès d'elle, il n'y avait pas l'ombre d'un espoir. Les renvoyer à jamais dans le néant était le seul service qu'on puisse encore leur rendre.

Beffort leva son fusil désintégrateur, pressa la détente…

CHAPITRE VIII

Il se produisit un bref grésillement, une faible lueur, puis la première rangée de couchettes fut désintégrée. Beffort opéra de même avec l'autre rangée et, en un clin d'œil, la salle se trouva vide. À terre, il y avait simplement un peu plus de poussière…

Akamatsu pivota vers la porte.

— Cent serviteurs en moins dans l'Organisation, dit-il, c'est un rude coup pour M^me^ Atomos ! Avec ces fusils nous pouvons détruire tout le matériel que le souterrain abrite !

Beffort secoua la tête.

— Tant que M^me^ Atomos sera en vie, Yosho, cela ne servira à rien. C'est elle qu'il faut désintégrer ! Sinon elle recommencera dans quelque temps. Venez, nous allons examiner cette soucoupe de plus près.

— Que voulez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore, mais nous sommes dans le camp ennemi et c'est un atout maître !

Akamatsu consulta sa montre.

— Neuf heures dix, annonça-t-il. Dans cinquante minutes le Grand Cerveau va se remettre en marche. Du même coup, il constatera qu'une centaine de serviteurs ne répondent plus à ses ordres dans cet abri et mobilisera ses forces contre nous. À ce moment, il vaudrait mieux que nous soyons loin d'ici.

Il parlait tranquillement, sans crainte, mais Beffort ne s'y trompa point. Akamatsu le mettait en garde contre une action par trop téméraire que l'inespérée possession des fusils désintégrateurs pouvait le pousser à envisager.

Certes, l'instant était propice à une entreprise d'envergure, mais détruire le refuge souterrain et tout ce qu'il contenait équivalait à briser un seul maillon d'une immense chaîne. Le cœur de l'Organisation se trouvait sur l'île Atomia. En mettant le Grand Cerveau hors de service, Beffort savait que ce serait ôter à M^me^ Atomos quatre-vingts pour cent de sa puissance.

— Yosho, murmura-t-il, vous avez raison de prêcher la prudence. Pourtant, si nous quittions cet endroit sans avoir rien tenté, ne croyez-vous pas que nous serions coupables ? En ce moment, M^me^ Atomos se repose ainsi que tous les membres de son Organisation, mais le feu continue de ravager la Californie ! Au-dessus de nous, il n'y a peut-être plus qu'une terre brûlée. Sacramento est peut-être en ruine, et comment savoir si de nouveaux incendies n'ont pas éclaté dans d'autres États ?

Akamatsu consulta sa montre.

— Plus que trente-huit minutes, dit-il calmement, et vous n'avez toujours pas de plan ! Je vous ai demandé ce que vous comptiez faire. Répondez-moi, Smith. Personnellement j'avoue n'avoir aucune idée.

Beffort marcha en direction de la soucoupe, regarda l'ordinateur de vol.

— Comment faire pour régler le vol de la soucoupe jusqu'à l'île Atomia ?

Akamatsu sursauta.

— Vous plaisantez, Smith !

— Pas si sûr ! Les événements passés ont démontré que les soucoupes fonctionnaient pendant l'heure de neutralisation ! C'est ainsi que ma femme a été sauvée d'une fin atroce et que Youri Belof et Jean Marchand ont pu être opérés par les chirurgiens d'Atlanta…

— Ils connaissaient le fonctionnement des ordinateurs ! Objecta Akamatsu, ce qui n'est pas notre cas ! Même si nous parvenions à lancer cet engin dans l'espace, comment pourrions-nous être assurés d'arriver à destination ?

Il désigna la voûte bétonnée, ajouta :

— Puis, il faudrait d'abord trouver le moyen de sortir la soucoupe d'ici !

— Elle y est bien entrée !

— D'accord. Comment ?

Beffort examina la voûte, distingua une mince fissure qui la coupait dans le sens de la largeur.

— Okay, fit Akamatsu qui avait suivi son regard, la sortie est là. Reste à découvrir son système d'ouverture.

Beffort montra le tableau qui occupait le mur entre l'ordinateur et les écrans T.V.

— Puisque vous êtes calé en dispatching, invita-t-il, faites donc sortir le petit oiseau…

Akamatsu ne se fit point prier. Il inspecta soigneusement les manettes, suivit des yeux les fils sous tubes qui s'éparpillaient dans toutes les directions, finit par porter son choix sur un levier isolé, mais hésita à le manœuvrer.

Mâchoires soudées, Akamatsu retint sa main.

— Allez-y ! fit Beffort.

— Tout peut arriver, Smith…

Beffort le rejoignit, lui serra le bras.

— Il faut risquer le coup, Yosho. Que craignez-vous ?

— L'abri peut sauter !

Beffort opina, écarta son collègue et abaissa le levier d'un geste sec. Tout d'abord, rien ne se produisit, puis une porte verticale s'ouvrit dans la soucoupe et découvrit un escalier métallique. Le passage était étroit, ne permettait pas à deux hommes d'y pénétrer de front. Akamatsu leva la tête.

— Regardez, Smith !

La voûte bétonnée s'écartait doucement, à la manière d'une coupole d'observatoire. Le ciel bleu apparut, puis le soleil se glissa dans le souterrain.

— Un point pour nous, lâcha Beffort. Quelle heure est-il ?

— Neuf heures et demie ! Plus que trente minutes…

— C'est peu, mais n'oublions pas que cette soucoupe vole à une vitesse stupéfiante. Voyons l'ordinateur…

Beffort et Akamatsu se penchèrent sur l'appareil.

— Pour moi, avoua Beffort, c'est du chinois ! Comment déterminer le chiffre qui correspond à la position de l'île Atomia dans ce fouillis électronique ?

Akamatsu s'accorda le temps de la réflexion. Lors d'une précédente affaire(2), il avait réussi à s'embarquer clandestinement à bord d'une soucoupe volante semblable à celle qu'il avait devant lui, se souvenait que l'engin possédait un curieux tableau de bord.

— Restez ici, Smith. Je vais entrer dans la coupole et tenter d'établir une concordance entre l'ordinateur et le pilotage automatique de l'appareil. Je ne sais comment cela se traduit sur ce clavier…

— Peu importe, coupa Beffort, il faut essayer !

Akamatsu tourna les talons, avança jusqu'à la soucoupe et se glissa dans l'étroit passage. Il monta dix marches, se retrouva sur un palier apparemment sans issue. Partout son corps frôlait les parois tant la place avait été minutieusement calculée. On sentait que chaque centimètre carré était utilisé au maximum, que la soucoupe était construite comme un sous-marin.

Akamatsu toucha du doigt la paroi du fond et celle-ci s'effaça aussitôt, dévoila un couloir circulaire nimbé d'une étrange luminosité bleuâtre. Rien n'éblouissait, mais tout portait la lumière et prenait des reflets de cristal. Le sol était garni d'une matière souple qui étouffait le bruit des pas, et le silence complet prouvait que l'insonorisation trouvait ici toute sa signification.

Yosho prit la branche de gauche, progressa rapidement dans le couloir, stoppa en un point précis dont il se rappelait la position. Il attendit, se déplaça de nouveau, cherchant à couper le rayon qui déclenchait l'ouverture de la paroi. Comme rien ne se produisait, il s'énerva, très conscient des minutes qui passaient et fit au pas de course le tour du couloir. Le fameux rayon se trouvait à l'autre extrémité et Akamatsu comprit qu'il devrait se méfier de ses souvenirs.

La paroi coulissa, et le Japonais pénétra dans une pièce ronde, basse de plafond, que des sièges cernaient. Au centre de cette cabine, se trouvait une boule abritée par une cloche de verre que prolongeait un tube traversant le plafond.

Akamatsu se pencha sur la boule, constata qu'il s'agissait d'une reproduction parfaite du globe terrestre. Une fine aiguille descendait du tube, frôlait la boule, indiquait pour le moment l'ouest des États-Unis. Plus précisément la Californie à la hauteur de Bishop…

Akamatsu se dit que l'aiguille marquait l'endroit que la soucoupe occupait actuellement et qui était représenté par une croix. Sur le globe, il y avait d'autres croix, dont une dans le Pacifique, au large d'Honolulu…

C'était dans cette région que les experts, après la confession partielle d'un membre de l'Organisation Atomos, avaient situé l'île Atomia, sans pour autant parvenir à la localiser !

Akamatsu s'agenouilla, examina de près le tableau de bord installé au pied de la cloche de verre, sélectionna une poignée dentelée placée au centre d'un cadran gradué. Il l'actionna prudemment. Une flèche courut sur

le cadran entraînant la sphère. Les pays se mirent à défiler sous l'aiguille centrale…

Akamatsu opéra plus doucement, surveillant les îles Hawaii, stoppa quand l'aiguille surplomba exactement une croix marquée en plein Pacifique, au sud d'Honolulu.

Sur le cadran, la flèche indiquait le chiffre zéro…

Fébrile, Akamatsu laissa tout en place, quitta la soucoupe en trombe, fonça vers Beffort.

— Smith ! Je crois avoir découvert l'île Atomia !

— Dites…

— Le tableau de bord donne, au point zéro, la position d'une île. À mon avis, si nous réglons l'ordinateur de vol sur ce chiffre, la soucoupe devrait nous conduire tout droit vers Atomia !

Beffort consulta sa montre.

— Neuf heures trente-huit, dit-il rêveusement. Les Hawaii se trouvent à trois mille trois cents kilomètres de San Francisco…

— D'après les récentes estimations, coupa Akamatsu qui était maintenant très excité, les soucoupes de M^me^ Atomos volent à environ trente mille kilomètres à l'heure ! Ce qui revient à dire que nous pourrions être sur Atomia dans six minutes et quarante secondes !

— Bon Dieu ! jura Beffort secoué, voilà à présent que nous avons largement le temps ! Vite, Yosho, réglez l'ordinateur sur le zéro ! Je monte à bord avec les fusils…

Akamatsu s'activa, fit apparaître le zéro dans le voyant et se précipita vers la soucoupe où il rejoignit Beffort dans la cabine. Sous sa cloche de verre, la sphère tournait à une vitesse folle, sans bruit.

— Asseyons-nous, conseilla le Japonais, si mes souvenirs sont fidèles, la soucoupe va décoller d'une seconde à l'autre.

Il n'avait pas fini de parler que la porte de la cabine se refermait avec un claquement sec. Puis, la violence du décollage plaqua les deux hommes à leur siège, tandis qu'une stridulation suraiguë leur perçait le tympan, si bien que quand ils furent de nouveau en mesure de parler, la soucoupe survolait déjà le Pacifique…

---oOo---

Pendant ce temps, le docteur Alan Soblen achevait d'avertir le F.B.I. et la force « Dragon Vert » de la présence probable de M^me^ Atomos en

Californie.

Naturellement, la nouvelle fit l'effet d'une bombe et se répandit comme une traînée de poudre à travers les États-Unis. En une heure, l'armée de terre, la marine, et l'aviation furent sur le pied de guerre. La Californie se trouva littéralement encerclée par des milliers d'hommes en armes, et une véritable armada prit position le long de ses côtes de Crescent City à San Diego.

Parallèlement, Owen Bernitz et ses trois cents anciens bagnards, ou anciens condamnés à mort, débarquaient sur l'aéroport de Bishop. Chaque homme était équipé d'un fusil paralysant et d'un talkie-walkie miniaturisé. Cet appareil permettait à chacun de rester en liaison avec un Central volant, tenu par Sammy, et qui se déplaçait au gré des événements.

Le fer de lance de la force « Dragon Vert » était représenté par un redoutable quatuor : Owen Bernitz, Ralf Stuton, Art Baxer et Old Lucky.

Tandis que les membres de la force « Dragon Vert » et les agents fédéraux ratissaient la Californie, Eddy Witturst, Charles Hyde, et le groupe Bernitz contactaient le docteur Soblen.

Tout avait donc été plus vite que Beffort ne l'avait prévu et la mise en place du dispositif coïncidait à peu près avec l'instant où Akamatsu découvrait que l'île Atomia était le point zéro.

Depuis que le feu avait éclaté dans la forêt, Soblen ne tenait plus en place. Il était certain que cet incendie venait d'être déclenché pour interdire à ses amis l'approche de la propriété, s'interrogeait avec angoisse sur leur sort. Bien sûr, on luttait contre le feu sur tous les fronts. Des avions du type Catalina déversaient sur la forêt des tonnes d'eau, et les pompiers de Bishop ne chômaient pas, mais nul n'avait vu Beffort et Akamatsu.

Soblen avait seulement appris que la propriété était la proie des flammes. Cela n'était pas fait pour le rassurer.

— Que faire, doc ? grogna Owen en mâchouillant son éternel mégot de cigare éteint.

— Je l'ignore, répondit franchement Soblen. Beffort et Akamatsu devaient vous attendre en bordure de la forêt. Il était convenu que je ne devais pas bouger. J'étais ici pour vous indiquer le lieu du rendez-vous, ce que je viens de faire, mais ce renseignement est désormais sans valeur. Je crois que nous devons rester sur place. Smith finira bien par nous contacter.

Witturst intervint :

— Avant tout, la base de notre mission est la capture de M^me^ Atomos. Les événements pouvaient laisser croire qu'elle se cachait dans la propriété. Maintenant, ceci est exclu. Cependant, nous savons que Suzan Doolittle a pénétré dans l'habitation qui était vraisemblablement l'un des refuges de l'Organisation Atomos. Or, une maison fréquentée par l'Organisation possède toujours un ou plusieurs souterrains permettant une fuite rapide. Vous êtes d'accord ?

Tous acquiescèrent, et Soblen demanda :

— Croyez-vous possible que M^me^ Atomos soit toujours dans la région ?

— Pourquoi pas, docteur ? La forêt brûle mais le sous-sol est intact. Regardez, le feu commence à s'éteindre devant nous faute de combustible. Dans quelques instants nous pourrons effectuer une reconnaissance aux abords des ruines de la maison. Peut-être y rencontrerons-nous Beffort et Akamatsu ?

Cette conversation se déroulait dans le bureau du commissariat central de Bishop, devenu depuis peu le Q.G. du F.B.I. et de la force « Dragon Vert ». C'était là que les renseignements devaient affluer. À 9 h 40, un bref message en provenance de Fresno révéla qu'un appareil « non identifié » venait de passer au nord de la ville. Sa vitesse était fantastique, sa trajectoire est-ouest.

Trente-six secondes plus tard, un autre message arriva de Lucia, une petite localité de la côte ouest située au sud de Monterey, et signala à son tour le passage d'un engin N.I. se dirigeant à grande vitesse vers le Pacifique.

Deux secondes après, ce fut un destroyer appartenant à l'escadre de l'amiral Greens qui détecta le mystérieux appareil, puis le silence retomba sur les ondes.

— Trop tard, grinça Witturst, M^me^ Atomos vient de s'échapper à bord d'une soucoupe volante !

Sa conclusion était logique. Personne ne pouvait imaginer que la soucoupe emportait Beffort et Akamatsu vers l'île Atomia mais, si quelqu'un l'avait su, il n'aurait pas donné cher de leur peau…

CHAPITRE IX

Ce fut un fantastique bond dans l'espace, mais Beffort et Akamatsu avaient la sensation que l'engin était immobile. La sphère tournait sous sa cloche de verre en produisant un léger sifflement, et un voyant rouge clignotait sur le tableau de bord. À part cela, rien n'indiquait que la soucoupe se déplaçait à une vitesse supersonique. Le plancher demeurait rigoureusement horizontal, l'air était frais, très respirable.

— Volons-nous ? demanda Beffort à voix basse.

— Sans doute…

— Vous n'êtes pas très sûr, Yosho, grogna Beffort qui se sentait mal à l'aise.

Le Japonais se leva sans aucune peine, fit le tour de la cabine. Pas la moindre impression de déséquilibre…

— Nous avons décollé, dit-il, c'est une certitude.

Beffort ne répondit pas. Il commençait à regretter d'avoir décidé cette ahurissante équipée. Lui-même et Akamatsu étaient désormais pris dans l'engrenage de l'Organisation Atomos. Elle était au repos pour l'instant, mais ne dormait que d'un œil comme une machine tournant au ralenti. Quelque part dans l'île Atomia, un cerveau électronique devait enregistrer le déplacement de la soucoupe. Dans l'immédiat, cela n'était pas dangereux. Mais, dans une poignée de minutes, à dix heures précises, le Grand Cerveau sortirait de sa léthargie. Un calculateur se mettrait à tourner. Lies membres de l'Organisation seraient de nouveau repris en main, un à un, sans erreur possible, et un totaliseur signalerait qu'une centaine de serviteurs manquaient à l'appel dans l'abri souterrain de Bishop.

Puis, le Grand Cerveau enregistrerait le vol de la soucoupe, la présence sur l'île de deux étrangers…

— Dans une minute, nous allons nous poser dit Akamatsu qui suivait attentivement la marche des aiguilles de sa montre.

— Et il sera neuf heures quarante-cinq ?

— Oui, plus quelques secondes, ce qui nous laissera environ un quart d'heure pour agir. C'est plus qu'il n'en faut… Seulement, je me demande comment nous allons revenir ?

Beffort eut un rictus.

— Si nous détruisons les installations de l'île Atomia, la soucoupe sera inutilisable. Mais n'oubliez pas le principal, Yosho : il faut tuer M^me^ Atomos ! Les quinze minutes qui nous resteront devront être consacrées à la recherche de notre ennemie.

— Admettons qu'elle ne soit pas sur l'île ?

— Il se peut qu'elle n'y soit pas. Dans ce cas, il nous faudra faire le nécessaire pour saboter le Grand Cerveau. Sans lui, M^me^ Atomos sera privée de ses serviteurs, de ses moyens de fuite. Bloquée aux États-Unis, elle deviendra vulnérable. À condition que nous revenions à temps pour lancer la chasse !

Akamatsu acquiesça.

— J'allais vous le dire, Smith, car il est évident que les radars ont suivi notre engin dans la première partie de son voyage. En cet instant, tout le monde doit penser que M^me^ Atomos était à son bord…

Il s'interrompit car une brusque décélération venait de couper l'élan de la soucoupe.

Il bondit vers un fauteuil, s'assit à temps pour subir sans trop de dommage les effets de ce brutal coup de frein, fut tout de même plaqué à son siège ainsi que Beffort pendant tout le temps que dura la manœuvre. Puis, tout mouvement cessa et il y eut un choc. Alors, la sphère ralentit doucement sous sa cloche de verre, s'immobilisa enfin et le voyant rouge s'éteignit.

Akamatsu se précipita, regarda. L'aiguille centrale surplombait très exactement le point zéro.

— Nous sommes sur Atomia, Smith !

— Neuf heures quarante-six ! Sortons rapidement de cette prison…

Comme répondant à son désir, la porte de la cabine coulissa dans son logement, et la lumière qui nimbait le couloir se fit plus vive. Beffort

s'empara d'un fusil désintégrateur, invita Akamatsu à le suivre et gagna le couloir.

Les deux hommes descendirent l'escalier métallique, firent irruption dans une salle circulaire sans ouverture visible, et qui ne contenait qu'un ordinateur de vol et un tableau mural semblables à ceux de l'abri de Bishop. Le silence était total, l'air épais, la température presque intolérable. Les murs dégageaient une luminosité bleuâtre assez lugubre. Beffort leva la tête. La salle semblait ne pas avoir de plafond, peut-être parce que la lumière bleue laissait dans l'ombre sa partie supérieure. En tout cas, sa forme particulière donna à Beffort le sentiment que la soucoupe reposait maintenant au fond d'une bouteille géante, faite d'acier, et dont le bouchon obstruait le goulot.

— Curieux, commenta Akamatsu à mi-voix.

— C'est le moins qu'on puisse dire, grinça Beffort. Nous avons quitté facilement la soucoupe, mais dites-moi comment il faut s'y prendre pour sortir d'ici ?

Un bruit le fit se retourner. La porte verticale de la soucoupe volante venait de se refermer. Puis, sans que rien ne l'eût laissé prévoir, l'appareil s'éleva d'une dizaine de mètres et resta en point fixe, suspendu dans l'air comme par un fil.

— Bon sang ! Qu'est-ce que ça veut dire, Yosho ?

Le Japonais eut un geste d'ignorance, désigna l'ordinateur.

— Tout ceci est peut-être normal, dit-il avec incertitude, et nous sommes censés agir sur l'ordinateur pour commander l'ouverture de ce genre de sas…

— Oui, mais il faut trouver le bon levier ! Cela peut nous prendre un temps fou ! Si vous voulez m'en croire, l'heure n'est plus aux hésitations.

Il pointa son fusil sur la paroi, pressa la détente mais rien ne se produisit. Beffort essaya encore, vainement… Le terrible rayon était inopérant dans l'enceinte de l'île Atomia.

Les deux hommes se dévisagèrent. L'aventure prenait une tournure imprévue, inquiétante. Les minutes s'écoulaient lentement mais sûrement. Il était déjà 9 h 52 !

Sans un mot, Beffort avança jusqu'à l'ordinateur, abaissa d'un mouvement sec le premier levier du tableau. Un ronronnement s'éleva et un minuscule objet brillant se matérialisa dans le vide, à un mètre du sol. Cela

grossit, se transforma en bille, puis en boule, puis se stabilisa lorsque son diamètre atteignit approximativement celui d'un ballon de football.

Figés, Beffort et Akamatsu observaient l'étrange chose qui venait de jaillir du néant. Le ronronnement cessa, la sphère se mit en mouvement. Elle traversa la salle doucement, rebondit sans bruit contre le mur, revint un peu plus vite en arrière et Akamatsu fut obligé de s'écarter pour l'éviter. L'engin rebondit de nouveau sur l'autre mur, revint à une plus grande vitesse sur Beffort qui plongea, fut renvoyé par la cloison dans une direction imprévue. Surpris, Akamatsu fut touché à l'épaule gauche, se jeta à terre en grimaçant de douleur. La boule passa, revint en sifflant au-dessus de Beffort allongé, rebondit d'un mur à l'autre à toute allure, si bien que la salle fut striée d'une infinité de traits étincelants qui stridulaient comme des obus.

Maintenant, l'engin circulait au-dessus des deux hommes à une vitesse terrifiante et il était impossible de prévoir sa prochaine trajectoire qui paraissait liée à la précédente. Cependant, Beffort comprit que la boule descendait insensiblement à mesure que son mouvement s'accélérait. Bientôt, elle raserait le sol, pulvériserait ce qui se trouverait sur son passage !

Assourdi, Beffort se mit à ramper vers l'ordinateur. Akamatsu le regarda faire. Il souffrait énormément, croyait que son épaule avait été brisée, était en tout cas incapable de se servir de son bras gauche.

Beffort se hâta, parvint à l'ordinateur, leva le bras et repoussa le levier. Instantanément la boule stoppa son infernal ballet. Elle cessa de gronder, de hurler, diminua de volume et retourna au néant, sans bruit, comme elle en était sortie… Beffort consulta sa montre : 9 h 54 !

— Comment ça va, Yosho ?

— Assez bien pour partir d'ici, répondit le Japonais en se remettant sut pieds. Nous avons échoué, Smith ! Il ne nous reste qu'à faire redescendre la soucoupe dans les plus brefs délais. Dans six minutes le Grand Cerveau va se réveiller. Sans les fusils désintégrateurs nous ne pouvons plus rien !

Beffort grinça des dents. M^me^ Atomos était peut-être à moins de cent mètres de lui, tranquillement allongée dans son fameux bureau blindé, et il ne pouvait strictement rien contre elle !

— Okay, Yosho, accepta-t-il d'une voix blanche, je vous laisse l'initiative… En matière de dispatching vous êtes plus doué que moi !

— Espérons-le, dit Akamatsu en s'approchant de l'ordinateur, mais veuillez noter qu'ici nous ne disposons d'aucun fil pour nous guider dans une sélection des leviers ! Comment savoir ce que je vais déclencher ?

Beffort eut un geste de lassitude.

— Peu importe. M^me^ Atomos nous échappe de toute façon.

Akamatsu se tourna, regarda le clavier. Un peu plus tôt, sur l'ordinateur du refuge californien, il avait réussi à faire apparaître un chiffre. Mais ceci s'était produit après que ce zéro eut tout d'abord été indiqué par le tableau de bord de la soucoupe. Le contraire devait être possible. Toutefois, encore fallait-il connaître le système de codification employé pour les États-Unis !

Akamatsu s'en remit à la chance, fit pivoter le volant de distribution, le laissa stopper au petit bonheur. Dans le voyant un chiffre vert apparut : 234.

Une seconde coula, puis une porte s'ouvrit dans le mur, face à l'ordinateur. Akamatsu regarda sa montre.

— Neuf heures cinquante-sept, Smith ! Nous n'avons pas le loisir de tenter notre chance une seconde fois.

— D'accord. Alors ?

Il s'en remettait au Japonais parce que ce dernier avait eu l'occasion de vivre pendant vingt-trois heures dans un bâtiment de l'Organisation et d'en sortir vivant.

— Je crois, décida Akamatsu, qu'il faudra nous mêler aux serviteurs en attendant de pouvoir fuir. Venez, Smith.

Beffort le suivit. Les deux hommes longèrent un couloir, débouchèrent dans une salle immense garnie de couchettes où dormaient des centaines de serviteurs. Akamatsu traversa la salle, pénétra dans une pièce voisine. Là s'empilaient des vêtements civils, des uniformes de l'Organisation, des valises.

— Déshabillons-nous, Smith, et enfilons chacun une combinaison. Il nous reste deux minutes et demie !

Très vite, les deux hommes se dévêtirent, cachèrent leurs habits et revêtirent la combinaison et les courtes bottes.

— Trente secondes, fit Akamatsu, nous avons juste le temps d'aller nous allonger avec les autres. Ensuite, vous tâcherez de vous glisser dans une équipe de six hommes. Quoi qu'il arrive, efforcez-vous de calquer vos mouvements sur votre voisin le plus proche.

— Okay, souffla Beffort, allons-y.

Ils se serrèrent la main, sachant fort bien qu'ils ne pourraient plus se parler pendant des heures, et s'allongèrent sur des couchettes voisines. Désormais, le moindre faux mouvement équivaudrait à une condamnation à mort.

---oOo---

À dix heures, l'Organisation Atomos reprit son service sous le contrôle implacable du Grand Cerveau. M^me^ Atomos se leva et passa dans la pièce adjacente. Là, elle pouvait surveiller les totalisateurs du Grand Cerveau, vérifier que rien ne clochait, voir par le truchement d'écrans T.V. que tout repartait normalement.

Sur l'île l'activité régnait. En Californie, d'autres incendies éclataient déjà en des points fort éloignés les uns des autres, ce qui rendait difficile l'intervention des Américains.

M^me^ Atomos sourit, marcha jusqu'à l'écran central. Dans la grande salle de l'île Atomia les hommes étaient à leur poste. Plus loin, les chirurgiens opéraient trois Noirs enlevés pendant la nuit par un commando de serviteurs à Los Angeles.

Soudain, une sonnerie se mit à grelotter. M^me^ Atomos traversa la pièce. Deux totalisateurs étaient au rouge et des cartes perforées tombèrent de la machine. M^me^ Atomos les consulta, crispa les mâchoires : cent deux serviteurs n'avaient pas repris leur poste dans le refuge de Bishop, et une soucoupe volante avait effectué le trajet de cette dernière localité à Atomia !

La sinistre femme poussa un cri de rage, se pencha de nouveau sur les totalisateurs de l'île, vit immédiatement que la cité contenait le même nombre d'habitants qu'avant l'heure de neutralisation. Donc, la soucoupe avait décidé seule de rejoindre sa base ! C'était impensable !

Mais qui pouvait avoir découvert le code nécessaire à la bonne marche de l'engin ? Qui, sinon Smith Beffort ?

M^me^ Atomos s'installa devant son clavier de commande, donna au Grand Cerveau l'ordre de passer au crible les habitants d'Atomia. Cela prendrait des heures, mais, tôt ou tard, les machines électroniques détecteraient la présence d'un ou plusieurs éléments étrangers.

En attendant, M^me^ Atomos devait préparer le rapt de Mie Azusa-Beffort et de son fils Bob…

---oOo---

En bas, sous les pieds de M^me^ Atomos, Beffort et Akamatsu reposaient toujours sur les couchettes. Ils étaient encore là parce que leurs voisins n'avaient pas bougé. La moitié du dortoir s'était vidée peu après dix heures, et l'autre moitié demeurerait au repos tant que le Grand Cerveau ne déciderait pas de changer les équipes.

Pendant trente minutes, rien ne se passa, puis un groupe de serviteurs armés de fusils paralysants et de fusils désintégrateurs pénétrèrent dans le dortoir. Sans qu'aucun mot ne soit échangé, une cinquantaine de serviteurs se levèrent. Les gardes les encadrèrent et sortirent avec eux en les tenant sous le feu de leurs armes. Quand la porte se fut refermée, Akamatsu se glissa près de Beffort et lui chuchota à l'oreille :

— Smith, j'ai l'impression que l'on soupçonne notre présence ici…

Beffort opina, répondit sur le même ton :

— S'ils sont armés de fusils, ce n'est pas pour des prunes, pas vrai ? Il faut croire que les armes ne fonctionnent pas sur Atomia pendant l'heure de neutralisation… La poisse est après nous !

— Plus bas ! souffla Akamatsu.

Il regarda autour de lui avec anxiété, mais personne n'avait réagi. Il se pencha derechef vers Beffort.

— Si nous restons ici, les gardes vont revenir et nous conduiront sans doute vers un poste de contrôle. Inutile de vous dire que nous serons aussitôt démasqués.

Beffort lui serra fortement le bras, tourna sur lui-même et se leva silencieusement en entraînant Akamatsu.

— Il faut absolument que nous rejoignions la salle de lancement ! Là-bas, il y a la soucoupe et les trois fusils désintégrateurs… Venez.

Il était si décidé que Yosho ne pensa même pas à discuter.

Les deux hommes se glissèrent furtivement dans l'allée, entre les rangées d'hommes endormis, et parvinrent sans encombre à la porte du fond. Ils la franchirent, la refermèrent, se ruèrent dans le couloir.

Maintenant, leur salut ne dépendait que de la chance.

CHAPITRE X

Au bout du couloir, ils eurent une mauvaise surprise car l'accès de la salle de lancement était interdit par la porte coulissante. D'un coup d'œil, Beffort s'assura qu'aucune caméra ne surveillait ce coin du bâtiment. Tant que l'alerte ne serait pas donnée, rien n'était perdu mais il fallait de nouveau trouver le système d'ouverture de la porte.

— Voici un clavier, fit Akamatsu qui souffrait toujours de son épaule gauche et dont le bras était comme paralysé. Si le chiffre-clé est le même, le battant devrait coulisser.

— Quel est ce chiffre ? demanda Beffort.

— Deux cent trente-quatre.

Beffort plaça les curseurs sur le 2, le 3, et le 4, actionna la manette de déclenchement. Quelques longues secondes s'écoulèrent, puis la porte s'écarta. Les deux hommes pénétrèrent dans la salle tandis que le battant se refermait derrière eux, et virent que la soucoupe était redescendue sur son berceau.

Beffort ramassa le fusil désintégrateur qu'il avait abandonné pour mieux éviter les attaques de la sphère métallique, marcha jusqu'à l'ordinateur de vol.

— Maintenant, nous sommes au pied du mur, Yosho, et il faut faire très vite. Nous ignorons si des caméras ne nous filment pas en ce moment…

— Je ne crois pas, Smith, sans quoi M^me^ Atomos aurait déjà agi contre nous. Par contre, nous serons sous la surveillance du Grand Cerveau dans la soucoupe !

Beffort grimaça.

— Dans ce cas, rien ne sert d'aller vite !

Akamatsu hocha la tête.

— C'est ce que je voulais vous faire admettre. En définitive, nous devons surtout songer à échapper au recensement qui a lieu actuellement sur l'île Atomia. En nous cachant sous le berceau de la soucoupe, nous pouvons reculer la fatale échéance pendant une heure ou deux, puis profiter d'une accalmie…

— Une accalmie de quel genre ?

Akamatsu s'assit et posa son coude sur son genou. Son bras pesait des tonnes.

— M^me^ Atomos ne pourra pas très longtemps concentrer sur nous toutes les forces vives d'Atomia, expliqua-t-il posément. C'est ici que se trouvent les machines électroniques dirigeant les membres de l'Organisation. Ceux-ci doivent poursuivre la bataille dirigée contre les États-Unis, et le Grand Cerveau a besoin de tous ses relais pour tenir en main l'Organisation. Or, en ce moment, tout le personnel d'Atomia est immobilisé par le recensement. Ce qui revient à dire que le service n'est plus assuré !

— Alors ?

— Nous savons qu'il faut six hommes pour manœuvrer un relais. En ce sens, M^me^ Atomos n'est heureusement pas parvenue à une complète mécanisation. Elle a encore besoin des hommes, de leur souplesse, de leur mobilité, même s'ils ne sont plus que des robots. Donc, le Grand Cerveau ne donne plus des ordres qu'à cinquante pour cent environ des effectifs. Cela ne peut se prolonger. Sous peu, les vérifications d'identité seront terminées et l'on en viendra à la fouille d'Atomia. À cet instant, chacun aura repris son poste. Des patrouilles sillonneront Atomia de la cave au grenier, si je puis dire, et l'une d'elles arrivera fatalement jusqu'à nous.

— Bien, je suppose que votre plan entrera en application à cet instant précis. Car vous avez un plan, hein ?

Akamatsu sourit.

— D'un coup de fusil vous gommerez deux serviteurs et nous prendrons leur place dans la patrouille.

— D'accord, mais nous serons toujours bloqués sur Atomia !

— Bloqués, mais vivants, dit doucement le Japonais.

Beffort s'assit à côté de son collègue.

— Écoutez, Yosho, j'admets que votre idée est sage, je comprends qu'en patientant nous parviendrons tôt ou tard à embarquer à bord d'une soucoupe

qui nous ramènera en Californie ou au Texas, peu importe. Mais vous oubliez que ma femme et mon fils sont en danger !

Akamatsu ne répondit pas. S'il avait pris tant de précautions dans l'énoncé de son plan, c'était précisément afin de mieux convaincre Beffort de renoncer à une action immédiate. Il avait échoué, savait que son ami avait un sang trop chaud pour supporter de sauvegarder sa vie alors que sa femme et son fils risquaient de perdre la leur.

Beffort consulta sa montre.

— Il est dix heures trente-cinq, dit-il. Si je suivais mes impulsions, je me forcerais un passage avec ce fusil jusqu'à M^me^ Atomos, je la ferais prisonnière et je l'obligerais à capituler…

— Ridicule ! Vous seriez désintégré avant d'arriver à son bureau.

— C'est à voir !

— Puis, vous ne savez même pas si M^me^ Atomos est sur Atomia !

Beffort eut un rictus.

— Vous avez raison, je l'ai déjà dit. Toutes vos paroles relèvent d'une pure logique, mais je ne puis être logique ! À onze heures, je sortirai de cette salle et j'attaquerai l'Organisation Atomos. Je détruirai le Grand Cerveau !

— Okay ! coupa sèchement Akamatsu, vous vous suiciderez à onze heures et votre petite famille encadrera votre photo d'un ruban noir ! En attendant, glissons-nous sous le berceau voulez-vous ?

Beffort opina, aida son ami à se relever.

Le berceau avait l'aspect d'une assiette creuse, reposait sur un socle fait d'une vingtaine de piliers en béton. Les deux hommes s'installèrent au centre de cette espèce de cage, et Beffort braqua son fusil vers la porte.

Dix minutes passèrent dans un silence incroyable.

— Plus qu'un quart d'heure, souffla Beffort.

Akamatsu acquiesça. Son épaule était lourde. Il changea de position, se mit sur le dos, écarquilla les yeux de surprise : le plancher du berceau retraçait très exactement la carte des États-Unis. Elle était constellée de croix numérotées, correspondant au tableau de bord de la soucoupe. Dans un angle, une plaque indiquait en japonais le mode d'emploi de l'engin et ses moyens de défense ! Mais tout était réglable du berceau qui n'était, en fait, qu'un relais de l'ordinateur de vol !

— Smith, regardez ça…

Beffort leva les yeux, resta interdit. Il ne lisait pas le japonais, ne comprenait que très superficiellement de quoi il s'agissait.

— Qu'est-ce que c'est, Yosho ?

— Tout bêtement, le mode d'emploi d'une soucoupe volante ! ricana Akamatsu. M^me^ Atomos a un cerveau qui peut assimiler et retenir une foule de choses, mais elle se méfie néanmoins d'un éventuel trou de mémoire ! Comme tous les scientifiques, elle possède un répertoire, des annotations, des formules…

— Okay ! fit Beffort avec énervement, que lisez-vous ?

— Cet engin peut voler par ses propres moyens. Il suffit de couper un contact pour le libérer de l'influence du Grand Cerveau. Je présume que M^me^ Atomos a prévu cela en prévision d'une fuite fulgurante au cas où les installations d'Atomia seraient détruites !

— C'est ce qu'elle a fait quand nous avons coulé la Cité Atomos ! Dites, si je comprends bien, nous pouvons filer à bord de la soucoupe sans être interceptés par le Grand Cerveau ?

— Exactement Smith ! De plus, nous avons la faculté de sélectionner notre point d'atterrissage ! C'est tout simplement fabuleux ! Venez, sortons de ce trou…

— Un instant. Quel est le numéro de Scottsbluff ?

— Trente et un ! C'est ce que j'ai vérifié en premier. Je savais où vous désireriez aller !

Mie Azusa-Beffort et le petit Bob résidaient à Scottsbluff, dans le Nebraska…

Les deux hommes sortirent de leur cachette. Akamatsu se rendit jusqu'à l'ordinateur de vol, sélectionna sans hésiter un volant. Il l'actionna, fit apparaître le nombre 31 dans le voyant, coupa aussitôt le contacteur.

La porte de la soucoupe s'ouvrit immédiatement.

— Bon sang ! s'exclama Beffort, si vous continuez comme cela, j'ai l'impression que nous allons nous en tirer !

— Grimpez à bord, Smith, et faites le trente et un sur le clavier. Je veux voir si le dôme de cette rampe de lancement s'ouvre bien comme prévu.

Beffort se rua dans l'engin. Une minute passa, puis le sommet du vaste tube se souleva, laissa entrer le soleil, montra le ciel immuablement bleu. Akamatsu coupa tous les contacts de l'ordinateur, grimpa à son tour dans la soucoupe, rejoignit Beffort qui regardait tourner la boule sous la cloche de verre.

— Vous parliez d'armement, Yosho ?

— Deux canons désintégrateurs.

— Nous pouvons effacer l'île Atomia !

Akamatsu secoua négativement le front.

— La soucoupe est armée, mais son œil est le Grand Cerveau ! Résignez-vous à fuir sans autre avantage, Smith. Ce n'est pas si mal. Dans une dizaine de minutes vous serez à Scottsbluff, auprès de Mie et de Bob. Alors, nous aurons la possibilité de tendre un piège à M^me^ Atomos.

Beffort voulut répondre, mais la soucoupe partit comme un boulet de canon. La violence du décollage projeta les deux hommes à terre. Puis la vitesse se stabilisa aux alentours de trente mille kilomètres à l'heure, et Beffort dit :

— Décidément, Yosho, c'est vous qui êtes le grand bonhomme de cette affaire !

---oOo---

Un relais enregistra la mise hors de service de l'ordinateur de vol, l'ouverture du dôme de la rampe de lancement, expédia ces deux renseignements au Grand Cerveau. Celui-ci, lâcha une carte perforée, mobilisa instantanément deux autres soucoupes pour détruire celle qui venait d'échapper à son contrôle.

M^me^ Atomos déchiffra la carte perforée, jura effroyablement et se précipita vers sa soucoupe personnelle. Elle y monta avec une poignée de serviteurs, se laissa guider par le Grand Cerveau, vit qu'elle volait droit vers Scottsbluff.

Quoi qu'il arrive, la famille Beffort et Akamatsu ne sortiraient pas vivants de cette aventure ! La sinistre femme s'en fit le serment.

---oOo---

À 11 heures, la soucoupe qu'occupaient Beffort et Akamatsu se posa dans un champ situé au sud de Scottsbluff sans avoir été rattrapée par les engins lancés à sa poursuite.

Néanmoins cela ne tenait qu'à une question de secondes.

Beffort et Akamatsu attendirent l'ouverture automatique des portes et descendirent en emportant les trois fusils désintégrateurs. Le champ était désert, silencieux, entouré d'arbres sur trois côtés et bordé par une route secondaire sur le quatrième. Le soleil brillait. Loin, sur l'autre pente, des vaches ruminaient paisiblement.

Beffort respira un grand coup.

— Mieux ici que sur Atomia, hein, Yosho ? Akamatsu sourit pauvrement. Son épaule était de plomb.

— À vrai dire, avoua-t-il, je ne pensais pas que nous en sortirions. Pour une fois…

Un sifflement lui coupa la parole. Cela venait du ciel. Les deux hommes se trouvaient à une dizaine de mètres de la soucoupe et ce fut à cela qu'ils durent de rester en vie. Il y eut le passage d'un trait argenté, un éclair bref, et la soucoupe posée sur l'herbe fut désintégrée. C'était l'achèvement de la mission confiée par le Grand Cerveau aux deux engins de poursuite. Tout se déroulait mécaniquement. Le but était détruit mais non les hommes qui l'habitaient quelques secondes auparavant. Faiblesse de l'automation qui voulait qu'un programme soit entièrement terminé avant d'en entreprendre un nouveau…

Deux autres engins passèrent, plus haut, hors de portée des fusils dont l'action dévastatrice s'éteignait au-delà de cinq cents mètres, et amorcèrent dans l'azur un long virage.

Immédiatement, Smith Beffort réalisa le danger. Le Grand Cerveau allait s'apercevoir de son erreur et relancerait ses engins de mort à l'assaut des deux hommes isolés au centre du champ.

— Aux arbres, Yosho !

La vitesse supersonique des soucoupes devenait un handicap pour M^me^ Atomos. À trente mille kilomètres à l'heure, le simple fait de revenir en arrière nécessitait une foule de manœuvres relativement longues, si bien que Beffort et Akamatsu avaient gagné l'abri de la forêt lorsque les trois soucoupes piquèrent sur eux.

Curieusement, et sans que M^me^ Atomos en eût le moindre soupçon, les forces en présence étaient remarquablement équilibrées malgré leur apparente disproportion. D'une part, les deux hommes armés de trois fusils. De l'autre, trois soucoupes disposant de six canons. Mais, de part et d'autre, le terrifiant rayon désintégrateur ne portait pas à plus de cinq cents mètres !

La victoire reviendrait donc à celui qui frapperait le premier. Dans cette estimation des distances, l'électronique ne pouvait être battue. Le Grand Cerveau ne se trompait jamais, ordonnerait d'ouvrir le feu dès que les deux engins de pointe arriveraient à bonne distance. Seulement, entre le lancement de l'ordre et son exécution, quelques centièmes de seconde s'écouleraient fatalement.

Beffort et Akamatsu n'avaient pas le sang-froid d'un cerveau électronique. À six cents mètres, les deux soucoupes de tête se trouvaient déjà dans l'axe de leurs fusils. À cinq cent cinquante mètres les hommes pressèrent la détente et laissèrent l'index dessus. À cinq cents mètres, le double faisceau heurta les deux soucoupes de plein fouet et les désintégra alors que Grand Cerveau émettait son signal d'attaque.

Cela avait été soudain, silencieux, mais M^me^ Atomos qui venait assez loin derrière eut le réflexe ultime d'entourer sa soucoupe d'un mur magnétique avant de pénétrer dans le mortel couloir. L'engin traversa sans dommage le rayon désintégrateur et disparut à l'horizon alors que Beffort et Akamatsu vidaient vainement les réservoirs de leurs armes.

Naturellement, tout ceci s'était déroulé en un clin d'œil, avec cette stupéfiante rapidité qui caractérisait les actions de M^me^ Atomos, et les deux hommes avaient la sensation déprimante d'avoir vécu une vision. Pourtant, l'engin qu'ils avaient utilisé n'était plus au milieu du champ, deux des fusils étaient hors de service, et la dernière soucoupe revenait déjà vers Scottsbluff.

Beffort s'empara du dernier fusil, le braqua en direction du ciel. Ses gestes étaient liés les uns aux autres depuis le début de l'attaque. Dans cet enchaînement de mouvements il n'y avait pas place pour le moindre commentaire.

La soucoupe de M^me^ Atomos fut tout de suite au-dessus de la ville, plongea sur la banlieue ouest, très loin de Beffort et de son compagnon, lâcha un éclair fulgurant, et remonta en chandelle pour se perdre dans l'infini…

— Attention ! prévint Beffort, nous ne sommes pas encore tirés d'affaire…

Le sinistre sifflement lui donna raison. La soucoupe était déjà de retour, sortait de l'horizon, piquait droit sur le champ en désintégrant la forêt sur son passage. Beffort ouvrit le feu, vida son chargeur sur la soucoupe qui vidait les siens avec une fureur aveugle. Très vite, la forêt fut balayée, l'herbe gommée, mais lorsque la soucoupe s'éloigna définitivement faute de munition, Beffort et Akamatsu étaient toujours vivants sous le couvert d'un misérable boqueteau.

Beffort jeta le fusil désormais inutile, vira vers son ami.

— Jamais vu la mort d'aussi près, hein ?

Livide, Akamatsu désigna l'ouest, là où la soucoupe avait déclenché le tir avant de revenir attaquer les deux hommes, et murmura :

— Là-bas, M^me^ Atomos a désintégré un objectif déterminé…

Beffort pâlit.

— Bon Dieu ! Le bungalow où logent Mie et Bob !

Il se mit à courir comme un fou, mais il savait déjà qu'il n'avait aucune chance de revoir les siens vivants. Akamatsu le suivit tant bien que mal, en tenant son bras qui n'était plus qu'un poids mort, et ils débouchèrent sur la route au moment précis où surgissait une voiture de police.

Beffort et Akamatsu portaient l'uniforme de l'Organisation Atomos. Ils faillirent se faire abattre sans sommation, eurent ensuite le plus grand mal à prouver leur identité, parvinrent finalement à décider les policiers de les conduire à l'ouest de Scottsbluff.

La voiture traversa la ville en trombe, tandis que des chasseurs de l'U.S. Air Force sillonnaient le ciel en recherchant grotesquement la soucoupe de M^me^ Atomos qui était déjà à l'autre bout du pays, et déboucha brusquement dans une coquette avenue bordée de pimpants bungalows.

— Où est-ce ? demanda le sergent.

Beffort et Akamatsu ne répondirent pas.

À l'endroit où aurait dû se trouver l'habitation que Mie et Bob avaient occupée, il n'y avait plus qu'un carré de terre râpée recouverte de cendres…

CHAPITRE XI

Chef du F.B.I. depuis la mort du « Singe », James Edward Evans, dit J.E.E., avait beaucoup appris. Primitivement, il considérait M^me^ Atomos et son Organisation avec le détachement de l'homme qui n'est jamais mêlé à une lutte autrement que par des rapports. Cela lui semblait donc lointain, quelque peu irréel, ne le concernait en tout cas en aucune façon.

Ensuite, dès sa nomination, J.E.E. s'était trouvé plongé dans le bain jusqu'au cou. Avec une remarquable faculté d'adaptation, il avait compris que la guerre que les États-Unis menaient contre M^me^ Atomos n'avait rien d'une plaisanterie, et que cette même guerre risquait un jour ou l'autre de devenir un formidable conflit mondial si la sinistre femme se désintéressait brusquement de la famille Beffort.

En effet, la haine que M^me^ Atomos portait aux Américains avait en quelque sorte été mise en veilleuse, ceci à partir du jour où Beffort avait libéré Mie Azusa, ex-Miss Atomos, de l'emprise de son cerveau-moteur. Donc, J.E.E. était persuadé que la disparition de Beffort, de sa femme et de son fils serait une catastrophe. M^me^ Atomos se retrouverait vacante, prête à entreprendre et à terminer l'extermination des Américains, puis pourquoi pas, à s'attaquer ensuite aux Nations appartenant au Club Atomique… J.E.E. avait beaucoup d'affection pour Smith, Mie, et le petit Bob. Il ne tenait pas à leur faire jouer le rôle de la chèvre attachée à son piquet, mais savait de façon certaine que leur destin ne pouvait être rectifié.

Tant qu'ils seraient vivants, M^me^ Atomos les poursuivrait, et tant que M^me^ Atomos les poursuivrait, les U.S.A. et le reste du monde connaîtraient une paix relative…

Ceci pour expliquer avec quel soin J.E.E. veillait sur Mie et Bob en l'absence de Smith Beffort. Dès l'annonce de la disparition de ce dernier, J.E.E. et un groupe de G'men avaient sauté dans le premier avion en partance pour Scottsbluff. À 10 heures, Mie et Bob étaient discrètement évacués vers Chadron, au nord de Scottsbluff, et la soucoupe de M^me^ Atomos venait de désintégrer un bungalow inhabité depuis une heure…

---oOo---

— Monsieur Beffort, n'est-ce pas ?

L'homme se tenait à la portière. Smith ne le connaissait pas car il appartenait au bureau de Washington depuis peu, mais il était là sur ordre du prévoyant J.E.E.

— Je suis chargé, continua le G'man, sans attendre de réponse, de vous dire que votre femme et votre fils sont en sécurité. Ma voiture est au coin de la rue. Si vous le désirez, je puis vous conduire immédiatement auprès d'eux.

Un instant, Beffort resta sans voix. Akamatsu eut un petit rire heureux et dit : Beffort retrouva l'usage de la parole.

— Allez-y donc, Smith ! Les miracles n'ont lieu qu'une fois, mais je suis sûr que vous mettrez vos chaussures dans la cheminée au prochain Noël !

— J'y vais, et comment ! Et vous venez avec moi !

Akamatsu secoua la tête et montra son épaule.

— Hors d'usage, Smith… désolé. J'attendrai la fin de cette affaire dans un fauteuil en sirotant un Cutty Sark. Pour une fracture de la clavicule, je sais qu'on place un plâtre assez gênant… Trop gênant pour courir après M^me^ Atomos !

Beffort lui serra la main, changea de voiture. Six minutes plus tard, Akamatsu pénétrait dans l'hôpital, et Beffort roulait à tombeau ouvert vers Chadron.

---oOo---

M^me^ Atomos se trouvait depuis un moment dans son refuge d'Alturas, dans l'extrême nord de la Californie, lorsque les rapports de ses serviteurs lui furent retransmis par le relais local, via le Grand Cerveau d'Atomia.

En apprenant que Beffort, Akamatsu, Mie et Bob avaient échappé à sa formidable force de frappe, la terrible Japonaise entra dans une crise de colère comme elle n'en avait jamais connue par le passé. Mais un observateur n'aurait pu déceler la fureur qui l'habitait. Chez M^me^ Atomos,

tout cela se passait à l'intérieur, en vase clos. Une déflagration interne, très éprouvante pour le système nerveux qui la laissait généralement pantelante.

M^me^ Atomos n'était plus jeune et vivait dans la solitude la plus complète. Son univers était fait de haine, de rêves sanglants, de folie meurtrière. Parfois, elle perdait la raison, se noyait dans les remous de sa rage démoniaque, devenait une sorte de bête sauvage disposant d'énormes moyens de destruction pour assouvir son besoin de vengeance.

C'était précisément depuis ce refuge d'Alturas que M^me^ Atomos incendiait la Californie. Comme pour les atomes, elle avait domestiqué le feu, mais là encore les machines étaient nécessaires. Pour une fois le Grand Cerveau ne commandait pas, et la gigantesque mécanique électronique que M^me^ Atomos avait sous les yeux pouvait déclencher un incendie dans un rayon de six cents miles autour d'Alturas.

---oOo---

La colère de M^me^ Atomos lui avait fait oublier un important point de détail : la soucoupe volante qui venait de la transporter du Nebraska en Californie était encore dans le refuge d'Alturas.

En temps normal, l'engin n'eût effectué qu'une brève halte et serait aussitôt reparti pour Atomia afin de brouiller les pistes. Or, si les avions de l'U.S. Air Force étaient beaucoup trop lents pour être en mesure de suivre la soucoupe, les radars, eux, venaient de la cadrer sans erreur possible. Dans les minutes qui suivirent, une nuée de rapports tombèrent sur le bureau qu'occupaient le docteur Soblen, Witturst et Owen Bernitz.

Depuis peu, l'on savait que Beffort et Akamatsu étaient de retour. Cela dissipait la tension et restituait aux hommes de Bishop toute leur efficacité. Soblen, notamment, paraissait brusquement survolté. Il se leva, se dirigea vers la carte murale, et dit en ajustant ses lunettes :

— Alturas ! Nous pouvons y être en moins d'une heure !

— Doucement, docteur, conseilla Eddy Witturst, avant d'entreprendre quoi que ce soit, ne vaudrait-il pas mieux demander une carte blanche à Smith Beffort ?

Le savant eut un mouvement d'impatience.

— Smith se trouve à Scottsbluff, argua-t-il, et d'ici qu'il revienne en Californie, des tas de choses peuvent se produire. Nous savons que cette soucoupe volante s'est posée dans un quadrilatère assez restreint, situé dans une région montagneuse truffée de lacs. Ceci correspond exactement au

paysage type que choisit M^me^ Atomos pour implanter ses refuges ! À mon avis, il faut attaquer sans tarder !

Witturst haussa les épaules.

— Je ne puis rien faire sans ordre, lâcha-t-il.

Il était agent fédéral, dépendait de Washington. Son raisonnement était logique. Owen Bernitz le comprenait.

— Okay, dit-il, je vois que la force « Dragon Vert » est dans l'obligation d'intervenir. M. Beffort a donné des instructions en ce sens. Nous devons tenter d'intercepter les membres de l'Organisation sur le territoire californien et, si possible, détruire les refuges de M^me^ Atomos. Je suis d'accord avec vous doc. Il faut rentrer dedans sans traîner !

— Faites comme vous voulez, dit Eddy Witturst, mais avertissez au moins Beffort ou J.E.E.

— Je m'en charge, assura Soblen. Comment comptez-vous vous y prendre Owen ?

Bernitz ricana muettement et son cigare tressauta au coin de ses lèvres.

— Dites aux gars d'Alturas de ne pas se mettre en travers de mon chemin et laissez-moi faire ! Nous avons des fusils paralysants, de la dynamite. Cela suffit largement pour liquider l'Organisation Atomos qui se planque dans le refuge. Avec un peu de chance nous arriverons peut-être aussi à mettre hors d'usage la soucoupe volante…

Le crépitement du téléscripteur lui coupa la parole. Eddy Witturst tira sur la bande de papier, déchiffra rapidement le flash en provenance de Sacramento, se releva un peu pâle.

— Des incendies viennent de se déclarer un peu partout, du nord au sud de la Californie, et on manque d'hommes pour lutter contre le feu. Owen, je crois effectivement qu'il serait grand temps que vous interveniez…

Soblen fronça les sourcils.

— Croyez-vous que ces nouveaux incendies soient consécutifs à l'atterrissage de la soucoupe ?

— Comment ne pas faire le rapprochement ? Depuis deux à trois heures la plupart des feux étaient circonscrits et voici que tout recommence brutalement !

Soblen pinça les lèvres.

— Vous avez raison. Entre la disparition et le retour de Beffort et Akamatsu il ne s'est rien passé. Ils ont échappé à M^me^ Atomos et celle-ci va se venger sur la Californie… Mais, en y réfléchissant, serait-il grotesque ou

invraisemblable de supposer que M^me^ Atomos est actuellement dans le refuge d'Alturas ?

Ses paroles n'éveillèrent aucun écho. Jamais personne ne savait avec certitude où se trouvait la sinistre Japonaise. Parfois on parvenait à établir sa présence en tel ou tel endroit, mais c'était toujours très vague, très approximatif. Or, Soblen, Witturst, et Bernitz n'ignoraient pas que pour vaincre M^me^ Atomos, il faudrait, pour le moins, la coincer dans un espace assez étroit pour qu'elle ne puisse faire le moindre mouvement.

Witturst eut un mince sourire et répondit enfin :

— Nous pouvons le supposer, docteur, cela n'engage à rien…

Il n'y croyait pas, c'était visible. Soblen s'entêta, par simple esprit de contradiction.

— Admettons qu'elle y soit, dit-il, et que nous ne fassions pas tout ce qu'il faudrait faire pour la capturer…

— C'est-à-dire ?

— L'armée, l'aviation et la marine sont dispersées le long des côtes et des frontières californiennes. Pourquoi ne pas les concentrer dans la région d'Alturas ?

Owen Bernitz agita son mégot de cigare.

— Attention, doc, prévint-il, ce n'est pas la bonne méthode et vous le savez ! Chaque fois que nous avons attaqué M^me^ Atomos en force, cela s'est soldé par un échec. Lâchez sur Alturas toutes les armées des États-Unis et ce sera le plus joli massacre de l'histoire ! Les avions exploseront en plein vol, les chars d'assaut et les fantassins seront désintégrés, et…

— Ça va ! coupa Soblen avec aigreur, je connais la suite ! Mais vous ne pouvez seul prendre une telle responsabilité !

Owen Bernitz se dressa. Soudain, il redevenait le chef de gang que la police avait mis des années à arrêter, le tueur sans pitié que les jurés avaient condamné à mort unanimement, et son personnage prenait une épaisseur impressionnante.

— Navré de vous contredire, doc, dit-il durement, mais M. Beffort a créé la force « Dragon Vert » tout exprès pour ce genre de situation. Je prends la responsabilité de l'affaire, tout comme le Rhode Island(3), et je suis certain d'agir comme le désirerait mon patron…

Une manière comme une autre de rappeler qu'il n'avait d'ordre à recevoir que de Smith Beffort. Witturst et Soblen accusèrent le coup mais ne

commentèrent point. Beffort avait effectivement voulu cela en formant la force « Dragon Vert ».

— Je vais rassembler mon équipe, poursuivit Bernitz, et nous allons partir pour Alturas. Notre arrivée là-bas se fera en douceur, si bien qu'aucun membre de l'Organisation Atomos ne pourra alerter le Grand Cerveau, ce qui ne serait pas le cas si l'armée américaine entrait en action.

— Si vous échouez ? demanda Witturst.

— Alors il sera temps pour vous de prendre la relève, rétorqua froidement Bernitz. À bientôt, messieurs.

Il rafla son chapeau et sortit d'un pas vif.

— Et voilà, fit Soblen d'un ton morne, la force « Dragon Vert » est devenue un État dans l'État !

Witturst s'assit, alluma tranquillement une cigarette, et déclara d'une voix paisible :

— Dans un pays où il y a tant d'États, cela n'en fait jamais qu'un de plus, n'est-ce pas docteur ?

— Cela n'a pas l'air de vous émouvoir ?

Witturst allongea les jambes.

— La force « Dragon Vert » a fait ses preuves. Sans elle des milliers d'Américains auraient succombé aux coups de M^me^ Atomos. Personnellement, je fais confiance à Bernitz, à ses hommes, à ses méthodes.

— Un ramassis de tueurs ! s'indigna Soblen.

Witturst sourit.

— Les « Marines » ne sont pas autre chose. Ils tuent depuis des années dans tous les coins du monde et pour cela on les décore… Si j'étais le Président des États-Unis, je décorerais la force « Dragon Vert » !

Soblen s'assit. Après ça, il n'avait plus qu'à mettre sa petite rancune dans sa poche avec son mouchoir par-dessus.

CHAPITRE XII

Smith Beffort terminait de déjeuner en famille – ce qui ne lui arrivait que rarement – lorsque le téléphone se mit à grelotter. Beffort amorça un mouvement pour se lever, mais Mie le stoppa d'un geste.

— Laissez, Smith, je m'en occupe.

Elle se déplaça vivement, chercha le combiné téléphonique qu'elle n'avait pas encore repéré dans cette nouvelle demeure, finit par le découvrir dans le living, décrocha.

— Ici Evans, fit aussitôt le chef du F.B.I., c'est vous Beffort ?

— Il déjeune, répondit Mie, vous désirez lui parler personnellement ?

J.E.E. émit un rire grinçant.

— Inutile, Mie, vous lui répéterez ce que je vais vous dire : nous venons d'établir que la soucoupe qui a attaqué Smith et Akamatsu aux environs de Scottsbluff vient de regagner une mystérieuse base située près d'Alturas. En l'absence de votre époux, ni Witturst ni Soblen n'ont voulu prendre d'initiatives et c'est Owen Bernitz qui se charge de l'affaire. La force « Dragon Vert » étant ce qu'elle est, je ne puis m'opposer à cette action, mais dites bien à Smith que je suis tout à fait contre.

— Pourquoi ?

— J'estime que Bernitz n'a pas les qualités nécessaires à une telle entreprise, répondit sincèrement J.E.E. Il fonctionne à la perfection quand on le dirige. Seul, j'ai peur qu'il ne compromette nos chances.

Mie poussa un soupir.

— C'est une manière de me faire comprendre que Smith devrait immédiatement partir pour Alturas, n'est-ce pas ?

J.E.E. toussota avec gêne.

— Écoutez, Mie, je sais que votre mari revient à peine d'une dangereuse mission et qu'il est sans cesse à la pointe du combat, mais sa présence là-bas est impérative. La situation en Californie est très mauvaise. Des incendies se sont déclarés un peu partout. Nul ne peut les enrayer et si cela continue, la région ne sera plus qu'une terre brûlée…

— Naturellement, il faut que Smith éteigne le feu d'un coup de baguette magique ! fit Mie d'un ton railleur.

— N'ironisez pas, pria Evans. Je vous assure que les États-Unis sont actuellement terriblement menacés. Tous les moyens classiques ont été utilisés afin de combattre les feux de M^me^ Atomos et les spécialistes s'arrachent les cheveux !

— Alors, qu'est-ce que Smith pourrait faire de plus ? demanda Mie que cette conversation énervait.

Beffort, qui s'était approché sans bruit, lui ôta doucement le combiné des mains. Il portait toujours l'uniforme de l'Organisation Atomos, et sa puissante carrure lui donnait ainsi l'allure d'un superman.

— Evans, dit-il dans le micro, voulez-vous me dire ce que vous attendez de moi ?

— Oh ! Vous écoutiez ?

— Non, mais je sais à peu près de quoi il retourne après avoir entendu ma femme vous répondre. Que se passe-t-il du côté d'Alturas ?

— La soucoupe s'est posée à proximité de cette ville, abrégea J.E.E., et c'est à partir de cet instant que des milliers d'incendies ont éclaté à travers la Californie. Soblen et Witturst pensent, avec juste raison, que ces feux télécommandés sont dirigés depuis le refuge d'Alturas. La force « Dragon Vert » va très bientôt arriver à pied d'œuvre, mais il faut que vous supervisiez…

— Okay, coupa Beffort, donnez des ordres pour qu'un zinc rapide soit mis à ma disposition et je m'envole dans dix minutes. Quoi encore ?

— Rien, merci. Heu !… l'avion vous attend déjà sur le Municipal Airport de Chadron. Bonne chance, Smith.

Il raccrocha vivement. Beffort sourit, raccrocha à son tour, pivota vers sa femme.

— Avez-vous un costume pour moi, ma chérie ?

Mie tourna les talons sans répondre, ouvrit une valise encore posée sur le sol, et en tira un complet d'été et un pistolet paralysant. Elle commençait à avoir l'habitude…

---oOo---

En cet endroit, le terrain était très chaotique, assez voisin de l'idée qu'on se fait d'un paysage lunaire. Néanmoins la végétation qui cernait le point présumé où se trouvait le refuge était très luxuriante. Cela créait un contraste surprenant, peu naturel.

— On dirait, commenta Old Lucky, que le coin a été rasé volontairement.

Owen Bernitz ne répondit pas, regarda alentour. Il avait disposé ses hommes en retrait, sous les arbres, occupait lui-même une position avancée ressemblant assez à une pointe rocheuse s'étirant comme un « T » dans la rocaille. Il était là avec son équipe d'action : Old Lucky, Ralf Stuton, Sammy et Art Baxer. Un groupe de durs, formidablement entraîné, connaissant bien l'adversaire et qui n'avait pas froid aux yeux.

Pourtant Owen Bernitz se sentait mal à l'aise. Pour la première fois, il allait agir sans le soutien de Beffort ou d'Akamatsu, n'était pas dans la peau de son personnage. L'étendue râpée qui s'étendait devant lui pouvait être clairsemée de pièges de toutes sortes. Bernitz n'en avait jamais fait personnellement l'expérience, mais savait que les refuges de M^me^ Atomos étaient toujours protégés par des micros ultrasensibles et un réseau serré de caméras électroniques.

— C'est le silence, hein ? souffla Art Baxer.

— Ta gueule, fit Bernitz sur le même ton et avec une sorte d'amitié. Colle-toi plutôt à tes jumelles…

Ils étaient sur place depuis déjà plus de deux heures, n'avaient pas encore réussi à situer l'entrée du refuge et Bernitz se doutait que le temps travaillait contre lui. Puis, la chaleur était écrasante. L'air vibrait au ras du sol, déformait le paysage au point de le faire onduler. Bernitz avait la sensation d'être installé au-dessus d'une poêle à frire. C'était désagréable.

Il observa de nouveau le terrain. C'était là que la soucoupe volante avait disparu. Les experts étaient résolument affirmatifs sur ce point, mais il fallait avoir en eux une confiance aveugle pour les croire. À première vue, il était invraisemblable qu'un refuge puisse exister sur ce sommet désolé. Puis, Bernitz imaginait le travail gigantesque que le creusement de l'abri souterrain avait exigé. Il avait fallu du matériel, des hommes, transporter ailleurs le déblai…

Cette dernière pensée frappa Bernitz et lui fit même admettre que les experts ne se trompaient pas : le déblai n'avait pas été transporté plus loin.

On l'avait répandu tout autour de l'ouvrage et c'était pourquoi le paysage avait l'apparence d'un sol lunaire !

— Je vois quelque chose, murmura Sammy.

Owen Bernitz rampa jusqu'à lui, donna un coup de menton interrogateur. Sammy lui désigna un monticule rocheux en forme de pain de sucre et Bernitz régla la molette de ses jumelles sur cet objectif. Après un instant d'inspection, il dit :

— Je suis peut-être myope, mais je ne vois rien de particulier…

— Il y a une fissure, indiqua Sammy.

— Et alors ? Dans une roche c'est fréquent.

— Oui, mais celle-ci est parfaitement rectiligne. Elle part de la base du monticule, va jusqu'à son sommet, et je suis sûr qu'elle continue de l'autre côté.

— Exact, fit Old Lucky, je la vois également.

— Moi aussi, confirma Art Baxer.

Bernitz regarda mieux, finit par distinguer la fissure en question. Pour la remarquer il fallait vraiment être à la recherche d'une anomalie quelconque. En temps vraiment normal, personne n'y eût prêté attention. Bernitz grogna. Le refuge pouvait se trouver sous ce monticule mais rien ne le prouvait et le problème restait entier.

— Tant qu'on ne pourra aller vérifier sur place, dit-il, ce ne sera que du blablabla… Une fissure ici, une bosse là… pas suffisant pour avoir une certitude.

Old Lucky se déplaça et son fusil paralysant tinta contre le roc.

— Nous ne pouvons pas rester ici toute la journée, dit-il avec agacement. Si tu veux, Owen, je suis volontaire pour une reconnaissance…

— Non. Nous sommes venus jusque-là sans être repérés et ce n'est pas le moment de tout gâcher. Habituellement, personne ne vient dans ce coin car l'accès est difficile. Tu n'aurais aucune raison de te balader en complet-veston à douze cents mètres d'altitude.

Lucky grimaça.

— Alors, on va attendre la nuit ?

Bernitz ne répondit pas. Il nageait en pleine indécision, regrettait plus que jamais l'absence de Smith Beffort. Pour attaquer une banque, mitrailler un paquet de cops lancé à sa poursuite, il était de taille. Mais cette lutte sournoise et silencieuse lui usait le système nerveux. Avec M^me^ Atomos et son Organisation on ne pouvait pas prévoir ce qui allait se produire.

L'adversaire demeurait terré, invisible, inerte, frappait brusquement, de manière fulgurante, comme un serpent sur lequel l'on vient de marcher par mégarde.

Une pierre roula doucement au bas de la pente et Bernitz se retourna. À cinquante mètres, Smith Beffort gravissait rapidement la dernière portion de terrain conduisant à la pointe rocheuse. Il lui avait fallu deux heures et demie pour venir de Chadron. Là, un hélicoptère léger s'était chargé de le déposer à l'altitude 800 en même temps que trois hommes du génie équipés de tout le nécessaire pour provoquer un épais brouillard artificiel.

Tandis que Beffort achevait de monter, les trois techniciens contournaient le piton pour se placer dans le vent. Par talkie-walkie, Beffort devait leur donner le signal de lâcher le rideau protecteur.

— Shhh, souffla Bernitz avec franchise, je suis content de vous voir !

Beffort se laissa choir à son côté, reprit son souffle.

— Ou en êtes-vous, Owen ?

— Heu !… toujours au même point.

— Le refuge ?

Bernitz eut un geste large.

— Quelque part dans ce cirque. L'entrée en est si bien cachée que nous n'avons pas réussi à la détecter.

Sans mot dire, Beffort s'empara des jumelles de Bernitz, les régla et se mit à examiner le terrain pouce par pouce. D'emblée, il sut que l'endroit répondait parfaitement aux exigences de M^me^ Atomos en ce qui concernait l'implantation d'un abri.

Peut-être parce qu'il avait l'habitude, et sûrement parce qu'il savait où chercher, il sélectionna en moins de cinq minutes quatre points susceptibles de dissimuler l'entrée principale du refuge. Ce n'était évidemment qu'une estimation. Néanmoins le gros rocher à la fissure était compris dans cette sélection.

— Okay, approuva Bernitz, Sammy avait déjà repéré ce rocher, mais comment faire pour aller jusqu'à lui sans risquer la désintégration ?

Beffort haussa les épaules.

— Brouillard, fit-il laconiquement.

— Il n'y en a pas…

— J'y ai pensé pendant mon voyage. Je prévoyais que vous seriez bloqués, et j'espérais que vous ne commettriez pas la folie de vous lancer en terrain découvert. Donc, j'ai apporté avec moi une petite panoplie de

magicien qui sort tout droit des laboratoires de l'U.S. Army Dans quelques minutes nous n'y verrons plus à dix pas, mais les caméras de M^me^ Atomos seront neutralisées du même coup. Par contre, nous devrons nous méfier des micros…

— Où sont-ils ? demanda Old Lucky.

— Je ne sais pas, mais il y en a, n'en doutez point. Si nous sommes trop bruyants, ceux qui occupent le refuge mettront le feu entre eux et nous. La roche se transformera en brasier, les flammes jailliront du sol, et toute retraite sera coupée.

Il regarda les hommes qui l'entouraient.

— Je ne cherche pas à vous paniquer. Il faut simplement que vous compreniez qu'il ne s'agit pas là d'une opération ordinaire. Par un procédé nouveau, M^me^ Atomos parvient à téléguider le feu. Pour lui échapper sur ce plateau, il faudrait un miracle. Donc, pas d'attaque en force, mais une infiltration lente et silencieuse, sur la pointe des pieds. Nous devrons avancer côte à côte, sans jamais nous perdre de vue. Nous communiquerons par signes. Le brouillard artificiel se diluera au bout d'une trentaine de minutes et il sera nécessaire de faire vite. Si au bout de ce laps de temps nous n'avons rien trouvé, nous reviendrons ici sans hésiter ! Compris ?

Les cinq hommes opinèrent.

Smith Beffort déploya l'antenne de son talkie-walkie, commuta en émission, donna l'ordre d'envoyer le brouillard.

Un instant passa, puis une brume légère commença à se répandre doucement sur le sommet. C'était très bien imité. Cela ressemblait à s'y méprendre à un vrai nuage que le vent aurait poussé d'est en ouest. À cette altitude, le phénomène devait être fréquent et les observateurs du refuge n'avaient aucune raison de trouver cela étrange. Bien sûr, le ciel était bleu, mais en montagne, nul ne peut dire avec certitude le temps qu'il fera le quart d'heure suivant.

La brume s'étala, s'épaissit, se transforma insensiblement en un épais brouillard. Beffort consulta sa montre. À partir de cet instant, son groupe disposait d'une demi-heure pour découvrir l'entrée du refuge. Ensuite viendrait la bagarre, à l'intérieur de l'abri, contre des forces inconnues mais disposant évidemment d'une puissance terrifiante.

Beffort leva le bras et le petit groupe se mit en marche.

Le G'man ne portait que son pistolet paralysant. Owen Bernitz et son équipe disposaient de fusils paralysants, de grenades incendiaires,

d’explosifs.

Le commando parvint sans encombre au bas de la pente nord, continua de progresser. Maintenant, les six hommes pénétraient en zone dangereuse. Derrière chaque roc, chaque aspérité, un micro pouvait être dissimulé.

Au bout de quelques mètres, Beffort constata que les pierres ne roulaient pas sous ses pas. Il se baissa, essaya vainement de détacher un caillou de sa gangue de terre durcie, insista encore sans plus de succès, comprit enfin que le plateau ne formait qu’un seul bloc. Une espèce de terrasse faite d’un agglomérat de substances minérales diverses soudées artificiellement par une coulée de béton camouflé en brun.

C’était de l’art. À cent mètres, et même par le truchement des jumelles, le truquage était indécelable.

Beffort se releva, entraîna en avant toute l’équipe qui s’était immobilisée en même temps que lui. Plus loin, Bernitz gesticula.

Beffort le rejoignit, vit le micro qui effleurait le sol. Il était également peint en brun, avait l’apparence d’un caillou.

Beffort fit signe de continuer. Sur ce terrain dur, les hommes avançaient silencieusement, sans peine, mais l’épaisseur du brouillard rendait leurs recherches incertaines. Pourtant, ils atteignirent le rocher à la fissure sans trop de tâtonnements. Old Lucky l’examina, se redressa en secouant négativement la tête. La fissure était naturelle…

Le commando reprit sa lente progression. Beffort consulta sa montre. Douze minutes s’étaient déjà écoulées.

Soudain, Art Baxer s’agita, désigna le sol à ses pieds. Tous s’agglutinèrent autour de lui. Par un coup de chance inespéré Baxer venait de découvrir l’une des bouches d’aération du refuge Atomos.

CHAPITRE XIII

La bouche d'aération mesurait environ soixante centimètres de diamètre, s'enfonçait en pente douce dans le sol. Une grille aux barreaux serrés la fermait, et il était visible que le roc voisin devait coulisser et se rabattre sur elle en cas d'alerte.

Le simple fait que la bouche d'aération soit encore à découvert était rassurant. Ceci démontrait que l'Organisation Atomos n'avait pas détecté les hommes qui circulaient depuis un instant sur le toit du refuge. Par gestes, Beffort demanda à Owen Bernitz s'il avait des outils dans son équipement. Bernitz lui fit comprendre que cela n'avait pas été prévu, qu'il faudrait descendre jusqu'à Alturas pour s'en procurer.

C'était beaucoup trop long. Dans une quinzaine de minutes le brouillard artificiel cesserait d'être efficace et rien ne pourrait plus être entrepris avant la nuit. Entre-temps, nul ne savait ce qui pouvait se passer.

À ce moment, Art Baxer fouilla dans sa poche et en ramena une petite trousse en cuir. Baxer avait été le meilleur perceur de coffres-forts des U.S.A. avant d'être admis dans la force « Dragon Vert », et ses évasions ne se comptaient plus.

Un barreau était aussi tentant pour Baxer qu'une bouteille de gnôle pour un alcoolique. Bon artisan, il n'avait pu se résoudre à laisser sa trousse au vestiaire le jour où il était devenu un serviteur de l'ordre. Aujourd'hui, son outillage miniaturisé paraissait dérisoire. Néanmoins, la lime de quinze centimètres avec laquelle il attaqua le premier barreau était faite du meilleur acier, mordait presque sans bruit dans le métal qu'elle grignotait terriblement vite.

Les barreaux, disposés de cinq en cinq centimètres, étaient au nombre de onze. Heureusement pour le commando, ils n'étaient guère plus épais qu'un crayon. La grille avait été prévue pour servir de filtre. C'était le roc qui devait protéger la bouche d'aération…

En quelques minutes, la lime trancha l'extrémité gauche de la série de barreaux, au ras du pourtour métallique scellé dans le béton, et Baxer passa à la seconde partie de l'opération.

Anxieusement, Smith Beffort suivait ses efforts en surveillant la trotteuse de sa montre. Si Baxer arrivait à ses fins, ce ne serait que d'extrême justesse. Déjà le brouillard commençait à s'éclaircir, s'évaporait par larges plaques et les rayons du soleil redevenaient visibles. Beffort scruta le terrain. Au sol, le brouillard gardait encore toute sa consistance. Il fit signe à ses hommes de s'allonger pour éviter d'être pris dans le champ d'une caméra.

Près de la grille, Old Lucky enlevait le septième barreau, le déposait précautionneusement à l'abri du roc, se retournait afin de maintenir le huitième barreau que Baxer venait d'attaquer. Songeur, Bernitz observait la bouche d'aération. Il se demandait si son ventre accepterait de pénétrer dans l'orifice…

Trois minutes plus tard le dernier barreau restait entre les mains d'Old Lucky. Beffort donna une tape amicale sur l'épaule de Baxer qui rangeait sa panoplie, s'assit sur le bord du trou et se laissa glisser sur le dos.

Très vite, il fut dans l'obscurité. En levant la tête, il apercevait Bernitz et Sammy qui descendaient derrière lui, puis ce fut le tour de Baxer, de Stuton et d'Old Lucky. Désormais, le commando ne pouvait être repéré par une caméra de surface.

Beffort continua de descendre dans l'étroit boyau, se retrouva finalement sur un plan horizontal, derrière une autre grille séparant le conduit d'un couloir dont il ne voyait qu'une faible portion.

Une lumière indirecte, bleuâtre, sourdait des cloisons. L'air était conditionné, le silence complet. Le groupe s'amassa sur l'espèce de plate-forme de dégagement, et Baxer sortit sa trousse une nouvelle fois, choisit une clef à molette. Avec des gestes de sage-femme, il dégagea les quatre boulons qui retenaient la grille sur des pattes soudées au cadre.

Beffort fit pivoter la grille, se glissa dans l'interstice et sauta dans le couloir. Les autres le rejoignirent rapidement, armèrent leurs fusils

paralysants, et le suivirent sans pour autant cesser de surveiller leurs arrières.

Beffort avançait vite. Il ignorait naturellement la topographie des lieux, mais estimait que ce couloir devait être circulaire sans cependant deviner à quel niveau il se trouvait par rapport au centre du refuge. Au coin d'un croisement, il stoppa et demanda toujours par signes de tenir prêts les explosifs.

À présent Beffort et ses hommes entendaient un ronronnement sourd. La salle des machines ne devait pas être très éloignée de l'endroit qu'ils occupaient. Beffort tourna l'angle, aperçut l'œil froid d'une caméra installée à mi-hauteur, se rejeta en arrière…

---oOo---

La caméra capta l'image fugitive du visage de Beffort, l'expédia instantanément vers le plus proche relais qui la transmit à son tour jusqu'à l'île Atomia. Là, le Grand Cerveau réceptionna l'image, la tria, la compara avec les fiches des ennemis de l'Organisation. Les deux fiches parcoururent le sélecteur, tombèrent simultanément dans le boîtier, et les renseignements remontèrent à l'ordinateur.

Le Grand Cerveau ne sursauta pas car il n'était qu'une machine, mais déclencha sur-le-champ le signal d'alarme dans le refuge d'Alturas.

Les sirènes se mirent à striduler et les hommes du commando comprirent qu'ils étaient repérés. Beffort vira vers Bernitz.

— Maintenant, il va falloir foncer, Owen ! Tirez sur tout ce qui bouge ! En avant, les gars !

Les six hommes s'élancèrent dans le couloir, surprirent deux serviteurs armés des redoutables fusils désintégrateurs. Beffort paralysa les deux robots d'un coup de rayon, jeta son arme et rafla un fusil désintégrateur tandis que Bernitz s'emparait de l'autre. Du coup, la puissance de feu du commando se trouvait considérablement augmentée. Pour la troisième fois, Smith se trouvait en possession de l'arme absolue mais sentait qu'il ne pourrait conserver un réservoir intact afin de le soumettre à une analyse de laboratoire.

Ce qui avait été relativement facile pour le rayon paralysant s'avérait extrêmement compliqué pour le rayon désintégrateur. C'était comme si le destin s'acharnait à refuser l'égalité entre les États-Unis et M^{me} Atomos.

— Attention ! hurla Old Lucky qui fermait la marche.

Smith et Bernitz se retournèrent, virent avec effroi qu'un torrent de feu déboulait en grondant dans le souterrain. Sans espoir, Beffort pressa la détente de son arme. Le rayon fulgura du canon transparent, passa à travers les flammes sans plus d'effet qu'un jet d'eau. Comme Beffort s'y attendait, le feu ne pouvait être désintégré !

Bernitz fit face au mur, le désintégra. Une brèche béante s'ouvrit devant le commando qui s'y engouffra et prit pied dans une salle immense qu'occupait presque entièrement une énorme machine. Cependant, les flammes franchissaient également la brèche, se ruaient en se tordant sur le petit groupe bloqué entre la machine et les murs de béton.

Vaguement conscient que cette machine était celle qui télécommandait le feu, Beffort retourna son arme sur elle, balaya la masse d'acier d'une longue rafale. Comme gommée, la machine disparut dans le néant et, du même coup, les flammes s'évanouirent dans le refuge d'Alturas.

Simultanément, les foyers d'incendies s'éteignirent en Californie, et les flammes mouraient partout où il n'existait pas de combustible pour les alimenter.

À l'autre bout du refuge, M^me^ Atomos venait de suivre avec stupeur la destruction de son infernale machine. Grâce aux caméras, elle savait que Beffort et une fraction de la force « Dragon Vert » avaient réussi à s'introduire dans le refuge, et que des fusils désintégrateurs étaient tombés entre leurs mains.

Cela pétrifia la sinistre femme pendant une longue minute. La guerre venait s'installer chez elle, et ses propres armes se retournaient contre elle. Beffort pouvait entièrement désintégrer l'abri, pulvériser la soucoupe volante, les cinquante serviteurs de l'Organisation… M^me^ Atomos se secoua, régla son ordinateur individuel, plongea dans une immonde panique en constatant que l'appareil ne fonctionnait plus. Elle jeta un coup d'œil sur le plus proche écran T.V., vit que le relais du Grand Cerveau n'était plus qu'un minuscule tas de cendres !

Beffort et Bernitz ne faisaient pas de quartier, désintégraient sans hésiter les appareils du refuge.

M^me^ Atomos se trouvait brutalement isolée. Aucun contact n'était possible entre elle et le Grand Cerveau qui, en raison de la destruction du relais, ne dirigeait même plus les cinquante serviteurs ! Ceux-ci s'étaient immobilisés là où ils se tenaient à la seconde précise où le relais avait été mis hors de service. Leur cerveau-moteur stoppé, ils redevenaient des

hommes libres. L'instant était pour eux semblable à l'heure de neutralisation, et un certain laps de temps serait nécessaire avant qu'ils ne retrouvent une partie de leurs facultés.

De toute manière, M^me^ Atomos ne pouvait compter sur eux.

En fait, elle ne pouvait plus compter que sur elle-même et sur l'autonomie de la soucoupe volante encore intacte sur sa rampe de lancement. Comme une folle, la Japonaise se rua hors de son poste de commandement, grimpa à toute allure l'escalier conduisant à la salle qui abritait la soucoupe. Elle débouchait sur le palier lorsque le rayon dirigé de bas en haut par Owen Bernitz désintégra soudainement toute la partie supérieure du refuge, la soucoupe volante, la terrasse qui formait le toit de l'abri et le sol artificiel du plateau.

Brusquement, le soleil inonda M^me^ Atomos. Éperdue, elle leva la tête, vit le ciel bleu, recula avec terreur. Maintenant, il ne lui restait plus que ses jambes pour fuir. L'instant était le plus dramatique qu'elle eût connu. Coupée de l'île Atomia, du Grand Cerveau dont la programmation était limitée, elle devenait aussi vulnérable que n'importe quel être humain.

Elle se pencha sur le gouffre. Beffort et ses hommes se trouvaient vingt mètres plus bas, maîtres des lieux, mais incapables, dans l'immédiat, d'atteindre le niveau supérieur de l'ouvrage souterrain. Ils avaient vidé les réservoirs des fusils désintégrateurs, ne disposaient plus que des armes paralysantes et des explosifs !

Beffort leva machinalement les yeux, aperçut la silhouette de M^me^ Atomos, poussa un hurlement terrible. M^me^ Atomos bondit en arrière, évita le rayon paralysant, se jeta dans le tunnel de secours. L'électricité ne fonctionnait plus. M^me^ Atomos rafla une torche électrique, s'en alla en trottinant… Le tunnel aboutissait de l'autre côté de la montagne, dans une vieille ferme abandonnée.

Sous son toit, il y avait des provisions, une importante somme en dollars, et la grange voisine abritait une Chevrolet en parfait état de marche. Si M^me^ Atomos arrivait jusque-là, elle pourrait fuir vers la côte par la fédérale 299…

---oOo---

Par le truchement de son talkie-walkie, Smith Beffort avait signalé aux hommes de surface que M^me^ Atomos était cernée dans les décombres du refuge. La force « Dragon Vert » resserra donc son étreinte autour du

plateau, et l'on jeta des échelles de corde pour que Beffort et son équipe puissent remonter.

Cela prit pas mal de temps et, près de trente minutes s'étaient écoulées, quand Beffort arriva au niveau du tunnel. Sur le moment, il pensa qu'il s'agissait là d'une ramification de l'abri, qu'elle devait conduire sans aucun doute à une salle blindée où la Japonaise s'était réfugiée.

Il entraîna son groupe dans cette direction, comprit enfin qu'il longeait l'un des fameux tunnels de secours et que M^me^ Atomos était tout bonnement en train de fuir. Sous terre, le talkie ne fonctionnait plus. Il était impossible de prévenir les hommes du plateau. Beffort força l'allure du commando qui déboucha dans la ferme après vingt minutes de marche.

Les six hommes fouillèrent les bâtiments, découvrirent des boîtes de conserves, des traces de pneus profondément incrustées dans le sol en terre battue de la grange.

— Elle a filé ! explosa Bernitz.

— Oui, admit calmement Beffort, mais cette fois elle est seule à bord d'une voiture qui n'a pu emprunter que la fédérale 299. D'autre part, son avance sur nous ne dépasse pas une trentaine de minutes. Owen, je crois qu'elle ne s'en tirera pas !

Il déploya l'antenne de son talkie, entra en contact avec les hommes du plateau, signala la fuite de M^me^ Atomos et demanda qu'un véhicule vienne le ramasser avec son équipe.

Le Q.G. d'Alturas capta naturellement le message. L'alerte générale fut déclenchée dans les secondes qui suivirent. Toutes les forces de police, l'armée, la marine, et l'aviation, qui patientaient, l'arme au pied, cernèrent un vaste quadrilatère s'étendant d'Alturas à Termo, de Termo à Redding, et de Redding à Weed.

Logiquement, M^me^ Atomos ne pourrait sortir de cette nasse et serait sûrement capturée. Ce n'était maintenant qu'une question de patience.

CHAPITRE XIV

M^me^ Atomos roula à toute vitesse jusqu'à Canby, abandonna la Chevrolet devant une gare routière, partit à pied à travers la ville. Elle savait que Beffort suivrait sa piste au moins jusqu'à la ferme et que l'on rechercherait une femme de race jaune à bord d'une conduite intérieure.

M^me^ Atomos portait un tailleur noir. Elle n'avait ni sac à main, ni valise, serrait sous son aisselle la grosse liasse de dollars tenue en réserve dans la ferme, ainsi qu'un stock de faux papiers d'identité.

Elle pénétra dans un magasin de confection, fit l'acquisition de vêtements de teinte claire plus adaptés à la saison, fit faire un paquet de son tailleur noir qu'elle jeta ensuite derrière une porte cochère. Plus loin, elle acheta des lunettes de soleil, une valise, un sac à main, et termina sa transformation par un chapeau à large bord qui n'avait que l'avantage de plonger son visage dans l'ombre.

Vers six heures du soir, une agitation soudaine s'empara de Canby. Des voitures de police se mirent à sillonner la ville et des crieurs se lancèrent dans les rues en brandissant une édition spéciale du journal local. M^me^ Atomos y vit son portrait-robot, sourit. Là-dessus elle était beaucoup plus jeune que dans la réalité. Par ailleurs, on la croyait en fuite pour la côte ouest.

M^me^ Atomos se rendit dans le quartier chinois, loua une chambre. L'hôtel n'avait aucune prétention au luxe, mais était convenable. M^me^ Atomos s'y fit inscrire sous le nom de Kischi Nakajima, présenta des papiers établis à ce nom lors d'une naturalisation remontant à sept ans. Son domicile habituel se trouvait à Savannah, Géorgie, où elle exploitait un magasin d'antiquités.

En vérité, la vraie Kischi Nakajima était morte depuis deux années, et le magasin avait été mis en gérance. Mais cela ne pourrait être découvert qu'après une enquête approfondie et à condition que M^me^ Atomos fût arrêtée et très sérieusement soupçonnée.

M^me^ Atomos s'installa dans sa chambre. Elle était prête à subir la descente de police qui ne manquerait pas de se produire. Son comportement n'était pas celui d'une criminelle en fuite et elle devait s'en tirer sans dommage. Peu de gens la connaissaient. Pour que Smith Beffort où le docteur Soblen apparaissent brusquement devant elle, il faudrait un concours de circonstances extraordinaire. Environ une chance sur deux millions…

---oOo---

Lorsque la nuit tomba, les choses en étaient toujours au même point en ce qui concernait M^me^ Atomos. Nul n'avait retrouvé sa trace, mais on était certain qu'elle n'avait pas réussi à sortir de l'immense filet tendu par la police et l'armée.

Partout, l'on procédait à des vérifications d'identité et toutes les femmes d'origine asiatique étaient, sans exception, conduites au commissariat le plus proche. Là, elles devaient montrer patte blanche avant d'être relâchées. Néanmoins, cela prenait énormément de temps. Beaucoup d'Asiatiques avaient émigré en Californie, et si le nord du pays possédait une population jaune moins importante qu'aux abords de San Francisco par exemple, sa densité était suffisante pour nécessiter un recensement qui ne pouvait s'effectuer en moins de deux à trois jours.

Fumant cigarette sur cigarette, Beffort arpentait nerveusement le bureau du Q.G. de Alturas. Confortablement assis dans un profond fauteuil, le docteur Soblen l'observait.

— Arrêtez, Smith, conseilla-t-il au bout d'un instant, vous usez inutilement votre influx nerveux.

Beffort écrasa son mégot dans un cendrier, s'installa en face de Soblen.

— Ne me reprochez pas d'être inquiet, doc. Des milliers d'hommes recherchent M^me^ Atomos et nous n'avons encore obtenu aucun résultat.

— Qu'importe ! Elle ne pourra franchir les limites de la souricière… En ce moment, je suis persuadé qu'elle est aux abois. Elle tiendra peut-être le coup pendant la nuit, mais dès l'aube naissante les policiers la détecteront.

— Le ciel vous entende ! Je crois personnellement que nous avons raté le coche dans le refuge ! Là, elle était à notre merci. C'est une occasion que nous ne retrouverons pas de sitôt !

Soblen haussa les épaules.

— Ne soyez pas exagérément pessimiste, Smith. Les événements prouvent que M^me^ Atomos est coupée de l'île Atomia, sinon une soucoupe volante serait déjà venue la recueillir. Livrée à elle-même, comment voulez-vous qu'elle parvienne à se sauver ? M^me^ Atomos n'existe que grâce à ses démoniaques inventions !

Beffort se releva, fourra ses mains dans ses poches.

— Je ne suis pas de votre avis. Cette femme est rusée, imaginative, prévoyante. Notre intrusion dans le refuge était une chose incroyable. Pourtant, elle s'y était préparée ! Un tunnel conduisait à une ferme où un véhicule attendait. Seule, elle nous tient en échec depuis des heures. Nous la croyons toujours prisonnière dans le fameux quadrilatère, mais qui serait capable de l'affirmer ?

Il s'approcha de la carte murale, désigna Alturas.

— Elle était à peu près ici quand nous avons attaqué son abri. Ensuite, je l'ai aperçue et il s'est écoulé une trentaine de minutes avant que nous n'atteignions l'entrée du tunnel conduisant à la ferme. Le temps d'arriver à ce bâtiment et vingt nouvelles minutes avaient passé. Cela lui donnait presque une heure d'avance. En admettant que M^me^ Atomos ait roulé à cent vingt kilomètres à l'heure, elle n'a pu aller guère plus loin que Montgomery, en deçà de Redding. Mais, veuillez noter qu'elle avait le choix entre deux routes au croisement de Canby. Si elle a choisi la route 139, elle se trouve actuellement en Oregon !

— Grotesque ! Sa route logique était la 299 ! M^me^ Atomos devait essayer de gagner la côte afin d'embarquer le plus vite possible pour l'île Atomia. Ce matin elle a cédé à une impulsion irraisonnée en se lançant à votre poursuite, si bien que le Grand Cerveau est demeuré fixé sur une programmation négative puisque les flammes étaient dirigées par la machine du refuge ! Maintenant, le Grand Cerveau est stoppé. Il faut donc que M^me^ Atomos aille d'urgence le relancer…

Beffort secoua négativement la tête mais la sonnerie du téléphone l'empêcha de poursuivre cette stérile discussion. Il décrocha, se nomma.

— Une bonne nouvelle, boss, fit Owen Bernitz qui appelait depuis Canby, Witturst et ses G'men ont embarqué une bagnole qui semble avoir

été utilisée par la mère Atomos !

— Oh ? lâcha Beffort avec incrédulité.

— C'est une Chevrolet, poursuivit imperturbablement Bernitz, et ses pneus ont le même dessin que les traces relevées dans la grange. Puis, on a trouvé des boîtes de conserves dans son coffre, et de la poussière provenant de la ferme recouvre en partie son plancher… D'après les experts du labo, c'est sans bavure ! Le tacot stationnait face à une gare routière qui s'est vidée en fin d'après-midi. Voilà pourquoi Witturst l'a si facilement remarquée… On dirait que la mère Machin fait des blagues, hein ?

— Des empreintes ?

— Oui, sur le volant, la poignée de la portière gauche et le rétroviseur.

— Bien, j'arrive, dit Beffort.

Il raccrocha, pivota vers Soblen.

— Vous aviez raison, doc, M^me^ Atomos semble ne pas avoir été plus loin que Canby !

— Ah ! fit Soblen d'un ton triomphant, vous voyez que sans ses soucoupes volantes elle est bien obligée de faire comme tout le monde ! Je parie dix dollars que nous la coincerons avant demain matin !

Beffort accepta le pari et se dirigea vers la porte. Tant que M^me^ Atomos ne serait pas assise sur la chaise électrique, il n'y croirait pas vraiment !

---oOo---

À neuf heures du soir, deux G'men se présentèrent à la réception de l'hôtel, consultèrent le registre et constatèrent qu'une certaine Kischi Nakajima occupait depuis peu la chambre n^o^ 5. Ils montèrent au deuxième étage, se firent ouvrir et prièrent poliment Kischi Nakajima de les suivre.

La femme, une Japonaise au visage lisse à qui il était très difficile de donner un âge, accepta de bonne grâce et n'emporta que son sac à main. Pendant le trajet elle ne posa aucune question, resta complètement immobile. Une seule fois elle consulta son bracelet-montre. Une montre trop grosse pour une femme, carrée, et comportant un minuscule cadran assez disproportionné avec la taille du boîtier.

Naturellement, aucun des deux policiers ne prit garde à ce détail. C'était peut-être la centième femme de type asiatique qu'ils embarquaient sans résultat. La routine leur faisait perdre une bonne partie de leurs moyens.

Au commissariat central, Kischi Nakajima fut conduite dans une salle où attendait un groupe de femmes chinoises, indochinoises, et japonaises. Elle

ne se mêla pas au groupe, mais s'assit à l'écart, sur un banc inconfortable et se plongea dans une rêverie bien propre à sa race.

Environ toutes les dix minutes, l'une des femmes passait de l'autre côté de la séparation vitrée. Là, elle répondait à un questionnaire très précis, justifiait de son identité, de son domicile, puis était dirigée dans une autre pièce où elle attendait que ses dires soient vérifiés. Après quoi, on lui délivrait une attestation, portant son nom et sa photographie, qui devait lui éviter d'être prise dans une rafle et d'être de nouveau interrogée.

Le système n'était pas mauvais, quoiqu'un peu lent, mais Eddy Witturst et Charles Hyde s'en tenaient à une technique classique ayant déjà fait ses preuves.

À dix heures trente-cinq, Kischi Nakajima fut introduite dans le bureau. Witturst et Hyde lui jetèrent un coup d'œil indifférent. Ils n'avaient jamais vu M^me^ Atomos, estimèrent que cette femme était respectable et affichait un calme que n'aurait certainement pas eu M^me^ Atomos.

Witturst consulta la carte d'identité, compara la femme avec sa photographie, déchiffra la note établie par les G'men ayant procédé à la rafle du secteur ouest, et releva les yeux avec une soudaine méfiance.

— Madame Nakajima, le registre de l'hôtel Hopkins indique que vous n'avez loué votre chambre que cet après-midi. Où logiez-vous avant ?

— Avant, répondit M^me^ Atomos, j'étais dans le train. Mon domicile se trouve à Savannah en Géorgie où j'exploite un magasin d'antiquités.

— Quelle est la raison de votre voyage, et plus précisément de votre séjour à Canby ?

La fausse Kischi Nakajima sourit à peine.

— En réalité, dit-elle d'une voix douce, le but final de mon voyage est Trinidad…

— Affaires ? coupa Witturst.

— Santé. Mon médecin m'a conseillé l'air de l'océan Pacifique. Je souffre de la gorge et…

— Très bien, coupa de nouveau Witturst. Pourquoi avez-vous interrompu votre voyage ?

Kischi Nakajima rougit légèrement.

— Vous n'allez peut-être pas me croire, dit-elle avec une gêne évidente, mais en gare de Canby, j'ai appris que M^me^ Atomos était traquée dans la région et je n'ai pu résister à la curiosité de savoir comment tout cela allait se terminer.

Witturst haussa les sourcils.

— Vous vous intéressez à M^me^ Atomos ?

— Seulement en spectatrice. C'est une compatriote, n'est-ce pas… Pour nous, la lutte qui oppose M^me^ Atomos à votre pays a une signification qu'il vous serait difficile de comprendre.

— C'est-à-dire ?

— Je suis américaine, répondit M^me^ Atomos avec une dignité fort bien imitée, et j'espère que vous allez enfin mettre un terme aux exploits de cette femme. Voyez-vous, sir, je me sens responsable…

Witturst et Hyde échangèrent un coup d'œil. Depuis le début de la soirée c'était la première fois qu'ils enregistraient une déclaration de ce genre. Aucune des autres femmes n'avait parlé de M^me^ Atomos, et avait même feint d'ignorer pour quelle raison la police les interrogeait.

— Où avez-vous retenu une chambre à l'hôtel à Trinidad ?

— Je n'ai rien retenu. Je suis clouée toute l'année par mon commerce. Lorsque je me déplace, et cela ne se produit malheureusement qu'une fois par an, j'aime laisser une certaine place à l'imprévu.

Witturst referma le dossier de Kischi Nakajima.

— Veuillez passer dans l'autre pièce, dit-il, je vous rendrai vos papiers dans un instant…

M^me^ Atomos suivit un policier qui la conduisit dans un étroit local. Là, on la photographia de face et de profil, puis elle fut dirigée dans une salle où quelques femmes patientaient encore. L'une d'entre elles expliqua à M^me^ Atomos que les photographies serviraient à établir un laissez-passer, continua de parler en critiquant le F.B.I. qui n'hésitait pas à arrêter n'importe qui sous un prétexte futile, etc., etc.

M^me^ Atomos n'écoutait pas. Elle pensait qu'elle serait sans doute libérée dans quelques minutes, et qu'elle n'aurait pas à utiliser le redoutable moyen d'évasion dont elle disposait.

CHAPITRE XV

Smith Beffort et le docteur Soblen n'arrivèrent au commissariat central qu'à 23 h 15. Auparavant, Beffort avait tenu à se rendre au laboratoire et à la fourrière où était parquée la Chevrolet.

En franchissant le seuil du bâtiment administratif, Beffort avait dans sa poche une magnifique série d'empreintes digitales. Suivi de Soblen, il se rendit immédiatement dans le bureau où officiaient Witturst et Hyde. Les deux G'men interrogeaient une Japonaise âgée, assez mal fagotée, pas du tout coopérative, et qui répondait à leurs questions avec irritation.

En entendant sa voix, Beffort sut aussitôt qu'elle ne pouvait être M^me^ Atomos. Le ton était aigu, le débit rapide. M^me^ Atomos possédait un timbre plus grave, parlait plus posément.

Beffort s'assit, attendit la fin de l'interrogatoire et la sortie de la femme pour exhiber ses empreintes.

— Désormais, dit-il, il faudra les comparer à celles des femmes qui passent par ce bureau. Où en êtes-vous ?

Witturst consulta une liste.

— Depuis le début des opérations nous avons interrogé très exactement cent quatre-vingts femmes de type asiatique.

Il eut un sourire las, et ajouta :

— Compte tenu du fait que les suspectes de la région vont être dirigées sur Canby, il ne nous restera que neuf mille huit cents interrogatoires à effectuer dans les jours à venir !

Beffort grimaça.

— Pas moyen d'aller plus vite ?

— Si. Débrouillez-vous pour nous donner des effectifs !

— Impossible, vous le savez. Des milliers d'hommes contrôlent les routes, les gares, les aéroports, et refoulent automatiquement toutes les femmes de race jaune. Ils doivent demeurer en place.

Witturst leva les mains.

— Alors ne nous demandez pas d'aller plus vite. Chaque femme nous prend dix à quinze minutes. Après quoi, elle est photographiée et reste dans la pièce voisine pendant que le service d'identification vérifie ses coordonnées. Pour le moment nous avons d'ailleurs le travail le plus ingrat. Les femmes qui entrent ici ont toutes été embarquées en hôtels, pensions de famille, ou transports divers. Généralement elles viennent de loin et les vérifications se font par fil…

Un policier entra dans le bureau, déposa devant Witturst une fiche dactylographiée à laquelle était agrafée une photographie d'identité format 4 × 4.

— Pour cette bonne femme, dit-il avec aigreur, c'est pas très clair mais vous pouvez y aller. Elle habite bien Savannah en Géorgie.

— Alors, qu'est-ce qui n'est pas très clair ?

— Son magasin est bouclé depuis un mois. Comme elle a déclaré venir tout droit de Savannah je me demandais simplement ce qu'elle avait fabriqué. Sans quoi, c'est okay.

Il quitta le bureau. Beffort se pencha, rafla la fiche qui portait le nom de Kischi Nakajima et sa photographie. Au premier regard, il sut qu'il avait déjà vu cette femme. La seconde suivante il pensait qu'elle lui rappelait quelqu'un. Sa réaction était normale. Il ne s'était jamais trouvé face à M^me^ Atomos assez longuement pour que ses traits se soient gravés dans sa mémoire.

Néanmoins il allait bénéficier de la faute commise par la sinistre femme lors de sa déposition. M^me^ Atomos vivait hors du temps, sans tenir compte des jours ni des mois. Elle avait oublié qu'on était au mois d'août et que les gérants du magasin de Savannah se trouvaient en vacances ! Ce n'était d'ailleurs pas sa seule erreur. Elle n'avait pas imaginé que l'on retrouverait la Chevrolet, ni que l'on relèverait ses empreintes digitales. En ce qui concernait les détails d'une enquête policière, M^me^ Atomos était réellement une ignorante…

— Cette Kischi Nakajima est encore ici ? s'enquit Beffort.

— Dans la salle d'attente.

— Allez la chercher. Elle va nous dire ce qu'elle a fait depuis la fermeture de son magasin.

Charles Hyde se leva, quitta le bureau, revint presque aussitôt. Kischi Nakajima entra derrière lui, s'assit tranquillement sur la chaise que lui désignait Beffort. Ce dernier rencontra son regard, sentit un frisson lui courir le long du dos. Cette femme ressemblait étrangement à la fausse M^me^ Atomos qui s'était suicidée à San Francisco(4) deux ans auparavant.

— Madame Nakajima, demanda-t-il, vous avez déclaré venir directement de Savannah ?

M^me^ Atomos opina muettement. Elle savait que Beffort finirait par la confondre. Pourtant, elle tentait de reculer ce moment en restant muette.

— Nos services de Savannah, reprit Beffort, viennent de nous apprendre que votre magasin était fermé depuis un mois. Êtes-vous d'accord ?

M^me^ Atomos hocha la tête. Sa main droite était posée sur son bracelet-montre. D'une simple pression, elle pouvait s'évader. Mais cette technique était nouvelle et M^me^ Atomos n'était pas certaine de ce qui se passerait ensuite.

— Alors, continua Beffort que ce silence rendait méfiant, pouvez-vous nous dire quelles ont été vos occupations pendant tout ce temps ? Je tiens à vous avertir que votre réponse sera naturellement contrôlée. À Savannah, il sera relativement facile d'établir la date exacte de votre départ.

M^me^ Atomos sourit et dit simplement :

— Je n'habite pas Savannah, monsieur Beffort. Mon domicile habituel est dans le Pacifique sur l'île Atomia.

Les quatre hommes bondirent en dégainant. Witturst se plaça devant la fenêtre, Charles Hyde bloqua la porte donnant sur la première salle, Soblen barra l'accès de l'autre porte, et Smith Beffort braqua son pistolet paralysant sur la Japonaise.

Le sourire de M^me^ Atomos se figea.

— Que de précautions, monsieur Beffort ! Je suis à votre merci, sans arme, et c'est bien pourquoi j'ai avoué ma véritable identité ! Depuis quelques minutes je savais que je ne sortirais pas de cette pièce en chair et en os.

Beffort ne lui répondit pas.

— Faites cerner le bâtiment, Witturst ! Hyde, passez-moi une paire de menottes…

Puis, il jeta à son ennemie :

— Madame Atomos, si vous amorcez le moindre geste suspect, je n'hésiterai pas à vous paralyser ! Restez assise, ne bougez pas les mains ! Hyde, vite !

Tandis que Witturst fonçait sur le téléphone, Hyde tira des menottes du tiroir du bureau, revint vers M^me^ Atomos et les bracelets d'acier se refermèrent autour des poignets maigres de la sinistre femme avec un claquement sec.

— Voilà, commenta calmement M^me^ Atomos, je suis prisonnière… Maintenant, je pense que nous allons pouvoir causer tranquillement ?

Beffort s'assit lentement. Dans trois minutes, le commissariat central sera encerclé par des forces importantes. Pour l'heure, M^me^ Atomos ne pouvait rien tenter. Elle avait les mains liées, les issues étaient gardées, et un coup de rayon paralysant menaçait de l'immobiliser pour 60 minutes si elle tentait quoi que ce soit.

— Pour l'instant, dit Beffort, je n'ai pas du tout envie de causer avec vous. Vous allez être arrêtée officiellement, puis l'on vous transférera dans une prison d'État où vous attendrez de passer devant vos juges.

M^me^ Atomos fit non de la tête.

— Le 17 novembre 1966, attaqua-t-elle, un savant américain, le docteur John Lyman, chef du laboratoire biotechnique de l'Université de Californie a fait la déclaration suivante : « Dans deux siècles, à peu près l'an 2200, les voyageurs de l'espace seront désintégrés au départ et reconstitués à l'arrivée ». Tout le monde s'est moqué de lui, monsieur Beffort…

— Cela ne m'étonne pas, dit Beffort attentif.

— Pourtant, reprit M^me^ Atomos, ce télé transport par désintégration ne viole aucune loi connue de la physique. Après décomposition du voyageur, le trajet s'effectuera par signaux électromagnétiques. Pour cela il suffira d'un ordinateur au départ et d'un autre à l'arrivée. On fera digérer au premier le code génétique du voyageur en puissance. Ce code sera alors transmis au second qui reconstituera le voyageur en chair et en os. Le voyage s'effectuera à la vitesse de la transmission des signaux électromagnétiques, c'est-à-dire la vitesse de la lumière.(5)

— Anticipation ! aboya Beffort.

— Pour vous peut-être, mais pas pour moi !

Beffort se leva, soudain blafard.

— Que voulez-vous dire ?

M^me^ Atomos releva sa manche, écarta le bracelet d'acier, montra son gros boîtier de montre.

— Ceci est l'ordinateur de départ. L'autre se trouve sur l'île Atomia. Ne tirez pas ! C'est inutile car le processus de désintégration est déjà commencé. À bientôt monsieur Bef…

M^me^ Atomos s'effaça brusquement, et ses vêtements tombèrent au sol en même temps que les menottes désormais inutiles.

Dans la pièce étroite, tous étaient frappés de stupeur.

Beffort se laissa tomber sur son siège, jambes coupées. Il pensait qu'à la même seconde M^me^ Atomos venait d'être reconstituée sur l'île Atomia, qu'elle relancerait bientôt une nouvelle attaque contre les États-Unis, et que tout recommencerait de zéro !

— Elle peut se désintégrer, lâcha Soblen d'une voix blanche, mais je suis persuadé qu'aucune puissance au monde ne pourra la reconstituer ! Smith, je crois que M^me^ Atomos vient de se suicider !

Beffort le dévisagea, se leva, et quitta la pièce.

Il savait très exactement ce qu'il devait entreprendre pour être sûr de rayer M^me^ Atomos des fiches du F.B.I. : il fallait détruire l'île Atomia dont lui et Akamatsu connaissaient approximativement la position…

Mais cela serait pour plus tard. Beffort se dirigea vers sa voiture et prit la direction de l'aéroport. Avant tout, Mie et Bob devaient une nouvelle fois changer de domicile.

En cours de route, les paroles de Soblen lui revinrent en mémoire. Doucement, il se prit à espérer. Ce docteur John Lyman ne devait être qu'un visionnaire !

FIN

Revu et corrigé en mars 2016

1 Voir : *Les monstres de M^me^ Atomos*, même auteur, même collection.
2 Voir : *Miss Atomos contre K.-K.-K.*
3 Voir : *Madame Atomos prolonge la vie.*
4 Voir : *M^me^ Atomos frappe à la tête.*
5 Lyman a réellement fait cette déclaration le 17 novembre 1966 à Los Angeles !